

Blançay

Jean-Claude Gorgy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie I · Chapitre 01

Je venais d'atteindre ma quinzième année, lorsque les Supérieurs du Collège de ***, où j'étais depuis ma plus tendre enfance, me firent appeler dans leur salle d'assemblée. En arrivant, je remarquai sur tous les visages, cette expression que feignent les gens indifférens, quand ils ont à annoncer une nouvelle à laquelle ils veulent avoir l'air de prendre part. En effet, c'étoit pour me dire que l'on ne pouvoit me garder plus longtems.

Une place importante ayant appelé mon père dans l'Inde, lorsque j'étois encore en bas âge, il m'avait mis dans ce Collége, où ma pension avait toujours été payée d'avance. La suppression de sa place, causée par des changemens de principes dans l'Administration ; la mort de ma mère, arrivée presqu'en même tems ; d'autres chagrins encore lui avaient rendu odieux le séjour de l'Inde. Il avait vendu toutes ses possessions, s'était embarqué pour revenir en France ; et l'on attendoit, chaque jour, la nouvelle de son arrivée, lorsqu'on apprit qu'il avait malheureusement péri dans la traversée. Il y avait un mois échu au-delà de ce qu'il avait envoyé d'avance pour ma pension ; personne ne se présentait ; par conséquent on courait, en me gardant, le risque de n'être plus payé. — « Et notre maison est trop pauvre », ajouta le Supérieur, d'un ton faussement affectueux « pour que nous puissions suivre le desir que nous aurions de vous servir de pères ; ainsi, mon cher enfant, il faudra sortir d'ici dès demain. — Hélas ! Et pour où aller » ? répondis-je en sanglotant.

« Nous connaissons trop peu le monde », me dit l'un d'eux, « pour pouvoir vous donner des conseils ; mais la Providence est grande mon enfant ; on trouve toujours assez pour ne pas mourir de faim ».

La cloche du réfectoire sonna. On y courut ; moi, je restai noyé dans mes larmes, et passant à implorer les bontés de la Providence, le tems que les Religieux employaient à jouir de ses dons, sans s'inquiéter de l'être infortuné qu'ils abandonnaient à la merci des évènemens.

Après le souper, presque tous mes camarades accoururent me témoigner leur chagrin ; et il était sincère. Je crois les voir encore m'entourer, me regarder de cet air vraiment compatissant : — « Ce pauvre Blançay » ! disait l'un. — « Mais que va-t-il devenir » ? ajoutait un autre. — « Est-ce que tu ne connais personne », reprenait un troisième. — « Écoute », disoit encore un autre, « ne te désespère pas : tu n'auras qu'à venir me trouver les jours de congé ; je te donnerai tout l'argent que j'aurai » — « Et moi aussi », s'écrièrent-ils tous ensemble.

Dans ce moment entra le jeune d'Arseil, avec lequel j'avais eu ce même jour, une querelle assez vive ; mais qui, oubliant tout son ressentiment, dès qu'il me vit malheureux, s'élança dans mes bras, mêla ses larmes aux miennes, et répéta avec les autres : « Pauvre Blançay ! Allons, mes amis, donnons-lui tout ce que nous avons ». À l'instant toutes les poches se vidèrent entre ses mains.

Il restait un nommé Bernard, pauvre boursier, qui, de sa vie, n'avait eu un sou en sa disposition. Il n'avait pas proféré une seule parole ; mais son silence n'en était que plus touchant, parce

qu'à l'expression des mêmes sentimens que les autres me témoignaient, se joignaient celle du regret de ne pouvoir me les prouver de même, et cette timidité honteuse que le pauvre contracte par l'habitude de se voir toujours rebuté.

« Mon cher Monsieur », me dit-il d'un ton à la fois respectueux et pénétré, « je suis bien fâché… mais vous savez… je suis pauvre… si j'osais, j'ai gardé ma collation pour vous… permettez-moi… ». En même tems il remplissait ma poche, et son air semblait me dire « Ne me refusez pas ; vous me chagrineriez trop ».

Je le laissai faire. Ensuite l'embrassant… Mais je fus obligé de me lever et de le ramener vers moi. Le pauvre garçon craignait sans doute de m'humilier en franchissant, lorsque j'étais dans le malheur, la distance qui jusqu'alors avait été entre nous.

Pendant ce tems, d'Arseil avait réuni tout ce que mes camarades lui avaient donné.

Hélas ! de ces mêmes camarades si sensibles à mon sort, j'en ai, depuis, rencontré dans le monde plusieurs qui m'ont méconnu. Le titre de malheureux, qui avoit été si puissant au près d'eux au Collége, leur faisoit détourner de moi leurs regards. Au Collége, ils étaient encore les hommes de la nature ; dans le monde, ils étaient les hommes de la société.

« À quoi vous amusez-vous donc, » Messieurs ? N'avez-vous pas entendu sonner la cloche pour aller se coucher ? Vous ferez demain vos adieux ».

Celui qui parlait ainsi était, comme on s'en doute bien, un des Religieux. Il joignit à cette apostrophe un ton aigre pour les autres, et pour moi un air si apathique !… La compassion de mes

camarades avait mis un appareil sur ma blessure : cet homme impitoyable l'arracha, et je sentis de nouveau tout mon mal.

On juge bien que, de la nuit, je ne pus fermer l'œil. Le lendemain, dès que le jour parut, je me levai pour sortir. En avançant vers la porte, je craignais que celui qui la gardait, et qui était un véritable Cerbère, ne me retînt. J'ignorais que, dans la position où j'étais, on ne trouve jamais d'obstacles pour s'éloigner. J'ai même pensé depuis, en réfléchissant à la facilité que j'avais trouvée, que les Pères avaient prévu ma démarche, et qu'ils n'étaient pas fâchés de se voir ainsi débarrassés de moi. C'était cependant un Couvent fort riche.

Par la suite, j'y suis retourné plusieurs fois ; les endroits où l'on a passé son enfance ont toujours un charme inexprimable : mais ce n'a été qu'après la suppression de cet Ordre : la vue d'un seul de ses membres aurait empoisonné tout mon plaisir.

Partie I · Chapitre 02

J'étais sorti de chez eux à six heures du matin. Il en était quatre après midi, que je n'avais pas encore cessé de marcher, parcourant toutes les rues de Paris, sans penser seulement que je marchais, sans même sentir le besoin que j'avais de que j'avais de manger. Enfin, excédé de fatigue, je cherchais un endroit pour me reposer, lorsque je me trouvai devant une Église. J'y entrai. Il y avait une quantité de chaises, mais je n'avais pas trop d'argent, et on m'aurait arraché celle que j'aurais osé prendre. J'allai m'asseoir sur les marches d'une chapelle. Il s'était écoulé une heure à-peu-près, quand je m'apperçus que l'Église s'était remplie de

monde. La conversation de ceux qui m'environnaient m'apprit que l'on alloit prêcher ; que le sujet du sermon serait la charité chrétienne ; enfin, que le prédicateur était l'Abbé Fulgens.

J'avois vu souvent venir chez mes Professeurs un Abbé de ce nom, qui possédait de très-gros bénéfices, qui était accueilli dans les plus grandes sociétés, et qui même disposait à son gré de plusieurs personnes puissantes. — « Si ce pouvait être lui » ! dis-je en moi-même. Le prédicateur parut au moment où je formais ce vœu. C'était effectivement l'Abbé que je connaissais.

Àsa vue, un rayon d'espoir pénétra dans mon ame. Cet espoir augmenta encore, et alla toujours croissant pendant son sermon, qui était écrit avec toute l'énergie imaginable. Lorsqu'il fut fini, je courus vîte à la sacristie, pour instruire M. l'Abbé de mes malheurs ; mais hélas ! le Prédicateur et l'Abbé étaient dans le même homme, deux êtres bien différens. L'esprit avait fait le sermon ; le cœur n'entendit pas mes plaintes. L'Orateur, qui venait de déployer toute la chaleur du sentiment, m'écouta avec tout le froid de l'insensibilité ; et le ton d'onction apostolique, qu'il avait eu dans la chaire, fit place au ton dédaigneux d'un protecteur qui refuse.

Un laquais étant venu dire à M. l'Abbé, que Madame la Duchesse l'attendait, il s'élança hors de la sacristie, avec l'élégante légèreté d'un agréable, et sortit avec la Duchesse, au milieu d'une foule de pauvres qui tendaient la main, et qui n'obtinrent seulement pas un regard.

Partie I · Chapitre 03

Plus accablé encore que je ne l'étais avant d'avoir espéré, je sortis de l'Église, et j'allai à quelques pas de là, m'asseoir sur un banc de pierre. Mille personnes peut-être étaient déja passées là sans faire plus d'attention à moi qu'au banc sur lequel j'étais assis, lorsqu'une vieille femme s'approcha pour me demander ce que j'avais. Je je ai un long soupir, et je lui répondis que je n'avais rien. — « Excusez-moi, mon jeune Monsieur, » me dit-elle, j'ai cru que vous vous trouviez mal. Vous êtes si pâle ! Êtes-vous incommodé ? vous n'avez qu'à dire : je vous ferai approcher une voiture, ou je vous donnerai le bras, pour vous conduire chez vous ».

Je la remerciai, je lui répétai que je n'étais point malade. En me quittant, elle se retourna plusieurs fois, comme si elle se fut doutée que l'amour-propre, ou l'excès de la douleur, avait dicté ma réponse. Enfin elle tourna un coin de rue, je ne la vis plus ; et je me retrouvai seul au milieu d'une foule innombrable qui allait et venait devant moi.

Il était nuit. Je m'étendis sur le banc pour me délasser un peu. — « Si c'est là sa chambre à coucher », dit un grand laquais qui sortait de l'hôtel à la porte duquel je me trouvais, son loyer ne lui coûtera pas cher ». « Eh ! l'ami », dit un autre, « à quelle heure voulez-vous qu'on vous éveille ? » — « Holà ! », dit un troisième, en me jetant presque par terre, « va-t-en choisir un autre gîte. Tu pourrais bien n'être pas-là tout seul ; et, demain, quand nous voudrions nous y asseoir »... — « Eh ! Messieurs », dit une voix tremblotante, « pourquoi maltraitez-vous ce pauvre jeune homme ? Seriez-vous bien-aises, à sa place » ?... C'était la vieille

femme qui, quelques heures auparavant, m'avait offert ses secours. « Vous voyez bien », me dit-elle, « que j'avais raison tantôt. Allons, donnez-moi le bras ; je ne demeure qu'à deux pas d'ici ». En disant cela, elle prend effectivement mon bras, et m'emmène.

Je crus, en entrant chez elle, reconnaître, à la lueur d'une lampe vacillante, la demeure de Philémon et Baucis. Deux chétifs lits sur des traverses portées par de vieux étais, quatre ou cinq chaises vermoulues une table boîteuse… Il n'y avait qu'un bon meuble : c'était un de ces grands fauteuils qui, après avoir décoré de vieux châteaux, viennent se cacher dans les greniers du pauvre. La bonne vieille réunit toutes ses forces pour le sortir du coin où il était, et le traîner jusqu'à la cheminée. Elle le fit avec tant d'empressement, que je n'eus pas le tems de l'aider.

« Asseyez-vous, mon cher enfant ! Comme il a froid ! Attendez ». Et s'accroupissant devant l'âtre, elle arrange deux tisons éteints, prend un charbon dans sa chaufferette, arrache quelques brins de paille de la chaise la plus vieille. « Ce cher enfant » ! dit-elle encore ; et elle se met à souffler de toute la force de son haleine. « Mais voyez donc ce vilain feu ! Il semble que c'est fait exprès. Oh ! il faudra bien que tu ailles ». Et la voilà finissant de dépouiller la chaise du peu de paille qui y restait. Enfin elle en vint à bout. « Approchez-vous bien », me dit-elle, en me prenant les deux jambes, et me mettant presque les pieds dans le feu ; « et vos mains donc » ?

Puis la voilà trottant dans la chambre, remuant deux ou trois écuelles de terre, transvasant de l'une dans l'autre, et marmottant par intervalles. « C'est encore bien heureux qu'il ne soit que mercredi. Il y en a encore un peu. Je suis bien-aise de ne l'avoir

pas pris à dîner. Ce cher enfant cela lui fera du bien ». Il s'agissait d'un bouillon. La bonne vieille ne mettait qu'un pot au feu par semaine ; c'était le dimanche. Elle aurait été désolée que nous eussions été au jeudi, parce qu'elle n'aurait plus eu de bouillon à me donner. Elle voulait y mettre du pain, me faire cuire quelques pommes de terre sous la cendre ; mais elle me tâta le pouls : j'avais la fièvre. « Ce cher enfant !... Oui, il vaut mieux ne prendre qu'un bouillon. Mon Dieu ! que je suis donc bienheureuse d'en avoir encore ! Il faut vîte vous coucher. Je vais vous arranger mon lit. Je coucherai avec ma filleule Justine. Allons, mon bon ami ». Et tout en disant, elle promenait sa chaufferette dans le lit, au lieu de bassinoire. « Tout cela ne sera rien ; il ne faut pas se déconforter. Le bon Dieu pourvoit à tout ».

Monsieur l'Abbé, votre sermon était bien écrit, mais je doute qu'aucun de vos auditeurs en soit sorti valant cette respectable femme.

Pendant que je faisais cette réflexion, la bonne vieille décrochait deux ou trois jupons, et quelques autres guenilles qui formaient toute la tapisserie de son réduit ; et, les entassant sur le lit : « Tâchez de suer, mon cher enfant : cela vous fera du bien. Allons, dormez ». Elle alla se remettre auprès du feu, ou je l'entendis répéter plusieurs fois entre ses dents : « Ce pauvre enfant ! Ce que c'est que de nous ! mon Dieu ! ce que c'est que de nous » !

Ensuite elle alla se mettre à genoux devant une Vierge de plâtre, couverte de vieux oripeaux, entourée de fleurs de papier enfumées, et de quelques cierges de cire jaune.

Partie I · Chapitre 04

Le lendemain, je m'éveillai avec une fièvre brûlante. Pendant huit jours, je ne quittai pas le lit. La bonne vieille eut autant de soin de moi, qu'une mère en aurait de son enfant. Elle était secondée, le matin et le soir, par cette Justine dont elle partageait le lit, depuis que j'occupais le sien.

Justine était une personne d'une trentaine d'années, d'une maigreur, d'une pâleur effrayante. Elle paraissait avoir été jolie ; mais il ne lui restait que cet air intéressant que donnent les longues souffrances. Un grand œil bleu, que la nature avait destiné à exprimer la volupté, n'exprimait plus que la douleur. Sa voix était presque éteinte, sa bouche décolorée. De longs cheveux bruns, que je voyais se boucler sur ses épaules, lorsqu'ils s'échappaient de dessous son bonnet, y étaient ordinairement ramassés sans ordre. Ses habillemens avaient de même l'air du plus grand abandon. Enfin tout annonçait en elle une infortunée qui respire encore, mais qui ne tient plus à la vie.

« Eh bien » ? lui disait la vieille, chaque soir, quand elle rentrait. — « Hélas » ! répondait Justine, avec un long soupir ; et elle ajoutait invariablement l'une de ces réponses : « J'en ai vu un ; ou, je les ai vus tous les deux ».

Ensuite elle tombait dans une espèce de stupeur dont elle ne sortait que pour laisser échapper des soupirs qui paraissaient la suffoquer sans cesse, ou pour seconder la vieille dans les services qu'elle me rendait. Alors elle avoit une expression de bonté si touchante !... Il n'y a que les infortunés qui aient cette expression-là.

Elle partait, chaque matin, dès qu'il était jour, emportant avec elle une portion d'alimens si petite, qu'à peine y en avait-il pour se soutenir. Le soir, elle ne revenait qu'à nuit close, soupait aussi sobrement qu'elle avait dîné ; puis restait au coin du feu à gémir, à soupirer… Sans doute jusque bien avant dans la nuit. Quelque tard que je m'endormisse, c'était toujours avant qu'elle pensât à prendre du repos.

Partie I · Chapitre 05

La première fois que je me levai, je me rappelai, en prenant mes habits, cette collation de Bernard, qu'il m'avait donnée avec un air si pénétré de ma situation. Je trouvai dans ma poche une part toute entière. Le bon jeune homme n'avait rien mangé pour me tout apporter. Mais quelle fut ma surprise de trouver aussi une montre d'argent Elle lui avait été donnée par un pensionnaire qu'il avoit soigné pendant une longue maladie. C'était le seul bijou, l'unique bien que le pauvre Bernard eût au monde, et ne voyant que ma situation, ne consultant que son cœur, il s'en était privé pour moi, et avec quelle délicatesse !

« Le brave garçon » ! s'écria la vieille, quand elle sut la cause de ma surprise ; « le bon Dieu ne l'abandonnera jamais. Ah ! c'est bien beau, oui, bien beau de sa part ; si jamais je peux le rencontrer !… mais c'est une action de prince ; c'est plus encore, puisqu'il n'avoit que ça. Oh je veux, dimanche prochain, aller entendre la Messe à ce Collége-là, à l'intention de ce bon Bernard ; ensuite le voir, l'embrasser »…

Je l'interrompis, pour lui témoigner combien je souffrais de ce que mes jambes ne me permettaient pas d'aller, dès l'instant même, remercier Bernard, le serrer dans mes bras, publier son bienfait ; mais le conjurer de reprendre sa montre, que je ne pouvais garder sans abuser…

« Bien ! mon cher enfant », me dit la vieille, en m'embrassant ; « je vois que vous êtes un brave garçon. Le ciel vous maintienne toujours comme ça. Mais soyez tranquille ; j'irai dimanche. Nous sommes à vendredi ; cela ne fera que deux jours de retard ».

Partie I · Chapitre 06

Le dimanche, elle se leva de très-grand matin, pour se rendre au Collége. Justine resta. J'ai su, par la suite, que ces jours-là elle passait ordinairement la matinée à l'Église ; mais qu'elle était restée, cette fois, à cause de moi, persuadée que des prières ne sont pas plus agréables à la Divinité, que des soins donnés à un pauvre malade ; et je l'étais d'autant plus alors, que j'avois voulu me lever trop tôt.

Justine était assise à côté de mon lit ; elle avait pris ma main pour me tâter le pouls, et était tombée dans ses rêveries ordinaires, sans avoir pensé à la quitter. Sa tête s'était penchée sur une de ses épaules ; ses yeux étaient fixés vers la terre ; un de ses bras tombait abandonné à lui-même ; sa poitrine avait des mouvemens lents, mais forcés ; chaque respiration était un soupir sourd et prolongé. De tems en tems, elle serrait ma main (qu'elle ne croyait plus tenir) ; et ce serrement était presque convulsif.

Enfin, après un assez long tems, elle releva lentement la tête, et tournant les yeux vers moi : « Quel âge avez-vous » ? me dit-elle. Je lui répondis que j'avais quinze ans. — Hélas ! c'est le même âge ! » Et elle reprit sa première attitude ; mais, cette fois, deux ruisseaux de larmes sillonnèrent son visage, sans qu'elle parût cependant les sentir couler ; car elle ne pensa point à les essuyer, et elles se tarirent sans qu'elle fût sortie de son immobilité.

Je ne peux dire combien j'avais le cœur serré. Vingt fois j'ouvris la bouche pour l'interroger ; vingt fois la parole expira sur mes lèvres, soit par l'impuissance où je me sentais de lui offrir des consolations, soit parce que de telles douleurs ont quelque chose de si auguste ! Cependant je hasardai à demi-voix, et en traînant les premières syllabes : « Si… j'o…sais,… vous… de…… mander » !…… Elle m'interrompit en portant la main sur son cœur. — Malade pour toujours », me dit-elle. Puis, me regardant encore avec plus d'expression ; quand elle m'eût beaucoup fixé : — « Quinze ans ! c'était le même âge ! il y a le même tems ! Ah ! grand Dieu » ! En prononçant cette exclamation, sa tête se renversa ; ses yeux se tournèrent vers le ciel ; tous ses membres éprouvèrent une violente contraction ; et, tout de suite, elle reprit sa première attitude et son immobilité.

Partie I · Chapitre 07

« Les vilains Moines ! C'est indigne ; oui, c'est indigne. Ils en répondront devant Dieu… Ce brave garçon !… Belle manière d'encourager à faire le bien !… Oh ! je suis d'une colère !… Ce n'est pas bien d'être en colère ; j'en demande pardon à Dieu… Mais

c'est affreux de le punir pour ça. Oh ! jamais, non, jamais on n'a vu pareille chose ».

C'était la vieille qui rentrait, parlant ainsi toute seule, sans faire même attention à nous : et, tout en parlant, elle arpentait la chambre gesticulait, soufflait, marquait chaque intervalle d'une réflexion à l'autre par un grand coup de sa béquille sur le plancher. Je ne pus la faire expliquer plus clairement, que quand elle eut jeté son premier feu.

« Imaginez-vous, mon cher enfant, que je me suis trouvée à la porte du Collége, comme on venait de l'ouvrir : l'empressement de voir ce brave Bernard, m'avait rendu mes jambes de vingt ans : je me faisais une si grande fête de l'embrasser, en lui rendant sa montre, et puis après de le dire à tout le Collége ! Je sais bien que ça lui aurait fait de la peine : mais faut que tout le monde sache ces choses-là, parce que ça donne envie de les imiter : mais pas quand elles sont si mal récompensées. Oh ! quand ce portier m'a dit ça, je ne suis pas méchante, grace à Dieu : cependant, si je les avais tous tenus, j'étais si en colère ! si en colère !... que je leur aurais bien dit combien c'était mal à eux. Attendez : je vais vous raconter ça de suite. Deux ou trois jours après que vous avez été sorti, on s'est apperçu que » Bernard n'avait plus sa montre. On a voulu savoir ce qu'il en avait fait. D'abord, pour éviter de parler de sa belle action, il a dit tout plein de choses que l'on a aisément reconnues pour des mensonges. Il a fallu finir par dire la vérité. Eh bien ! on a encore traité cette vérité-là de mensonge. Cependant, comme l'a fort bien remarqué un écolier qui était-là, il n'était pas sorti : il ne pouvait que l'avoir perdue, ou vous l'avoir donnée, puisque aucun des autres pensionnaires ne l'avait : mais on était bien aise d'avoir un prétexte

pour donner sa place de Boursier à un autre qui était protégé… Enfin la brebis a toujours tort devant le loup. Le pauvre Bernard a été chassé du Collége ».

— « Bernard chassé ! et pour m'avoir obligé si noblement ! avec tant de délicatesse ! Sait-on au moins où il est ? Que j'aille vite »… J'oubliais que j'étais malade à ne pouvoir me soutenir.

— « Pardi, oui, où il est ? Ils s'en inquiètent bien ces gens-là. Quand je l'ai demandé, un gros vilain Frère m'a répondu qu'il était bien loin s'il avoit toujours marché. Je n'ai pas pu me retenir de lui dire que c'était indigne, sur-tout à présent que je venais de lui prouver que ce brave Bernard était effectivement victime pour une belle action. Pour toute réponse, ce vilain brutal m'a mise à la porte, en m'appelant radoteuse. Oh ! sûrement on est toujours une radoteuse, quand on » prouve aux gens qu'ils ont tort ».

— « Grand Dieu » ! m'écriai-je, daigne veiller sur mon bienfaiteur, et lui payer ma dette » !

Je repris ma montre avec un sentiment de vénération, comme un talisman qui me forcerait, toute la vie, à la vertu. Si jamais je faiblissais, je n'aurais qu'à regarder la montre de Bernard : et malheur à moi si je la regardais sans émotion ! Alors je serais perdu sans ressource.

Partie I · Chapitre 08

J'avais aussi trouvé dans mes poches la bourse que d'Arseil y avait mise. Elle contenait un peu plus de trois louis. C'était deux

fois ce que valait la montre de Bernard : mais j'y fus deux mille fois moins sensible. C'était le résultat de la générosité de plusieurs. J'avais été humilié, quoique mes bons camarades n'y eussent sûrement pas mis cette morgue, qui souvent dans le monde froisse le cœur de l'infortuné obligé de demander des secours. Oh non ! bien au contraire : les paroles consolantes de l'amitié avaient accompagné leur dons : mais combien ils étaient encore restés loin du respectable Bernard !

Cependant cette bourse m'était d'autant plus précieuse, qu'elle me mettait à même de reconnaître les bontés de la vieille. Je ne m'attendais pas qu'elle se fâcherait de la proposition. Jamais je ne pus lui faire rien accepter.

« Pardi ! v'là queuqu'chose d'beau que vos trois louis. Et qui est-ce qui vous achetera des chemises ? Qui est-ce qui vous achetera des mouchoirs ? des bas ? des souliers ? Malheureusement ça ne peut pas être moi. Je n'ai pas un sou de rente. Tout mon bien, c'est mon rouet ; et tout est si cher à présent ! Et on paye si peu le travail des pauvres gens ! Mais quoique ça, on peut empêcher un brave enfant de coucher dans la rue, d'y périr de froid et de maladie. On en est quitte pour travailler davantage. Gn'y a qu'à passer deux ou trois nuits, tout ça s'arrange : mais ce n'est pas de même pour avoir tout ce qui vous manque. Ainsi gardez votre petit trésor : quand vous vous porterez bien, nous irons acheter ce qui vous est nécessaire. Entendez-vous, mon cher enfant ? Puisque vous n'avez plus de parens, je vous servirai de mère autant que je pourrai ». Je lui sautai au cou, en lui disant que, dès ce moment, et toujours, je lui donnerais ce titre. « Hélas » ! ajouta-t-elle en essuyant ses yeux éraillés, j'ai eu une fille, un gendre, un petit fils qui ne serait que de quatre ans plus

âgé que vous. Ils ont tous péri dans une maison ousse que le feu a pris. J'ai espéré long-tems que ce pauvre innocent avait été sauvé, parce qu'on ne l'avait pas trouvé avec les autres morts : mais il faut bien que Dieu ait voulu l'appeler à lui : v'là quinze ans de passés de depuis çt'année-là, qu'a été bien. malheureuse pour moi : car c'est dans le même tems que çte pauvre Justine est tombée dans l'état où vous la voyez ».

Je voulus profiter de l'occasion pour en demander la cause. Ma bonne mère me répondit que c'était le secret de sa filleule ; qu'elle ne pouvait pas me le dire : que d'ailleurs j'étais trop jeune.

Partie I · Chapitre 09

Elle fut interrompue par le retour de Justine. « Eh bien » ! lui dit-elle. « Hélas » ! répondit celle-ci. Son hélas ! n'était ordinairement accompagné que d'un soupir. Cette fois, il fut suivi d'un torrent de larmes : et ce fut au milieu des sanglots qu'elle ajouta : « Je n'ai vu personne. — Est-il possible » ? dit la vieille : « pauvre Justine » ! Elle quitta son rouet, pour aller s'asseoir auprès d'elle : et, lui prenant les deux mains : « pauvre Justine » ! répéta-t-elle, « la journée a dû te paraître bien longue ! mais prends patience, ma chère enfant : demain tu les verras sûrement ».

Malheureusement la prédiction de la mère Simplet ne s'accomplit pas. Le lendemain, le surlendemain encore, son « Eh bien » ! ne fut de même répondu que par un « Hélas ! je n'ai vu personne ». Et toujours des torrens de larmes, et toujours des sanglots déchirans. Pendant ces trois jours, Justine refusa toute nourriture. Elle rapporta, chaque soir, le peu qu'elle avait empor-

té le matin… Je crois même que, pendant tout ce tems, elle ne se coucha que la troisième nuit. Elle s'était affaiblie au point, qu'à peine pouvait-elle se lever. Cependant elle voulut encore sortir. En vain nous y opposâmes-nous. « Ce n'est que là », répondit-elle à sa marraine, « que je peux espérer de souffrir moins ».

Tout ce que celle-ci put obtenir, ce fut que j'accompagnerais Justine. (J'étais alors rétabli.) Elle arriva avec une peine infinie au lieu de sa destination. C'était, à un troisième étage, un cabinet qui avait tout au plus six pieds en quarré. Il y avait, en tout, deux chaises, et une petite boîte dans laquelle Justine, dès que nous entrâmes, s'empressa de serrer des lettres qui étaient éparpillées sur l'une des deux chaises. Le soir, je sus de ma bonne mère que, depuis près de quinze ans, Justine passait toutes ses journées dans ce cabinet, qui se trouvait habitable par les plus grands froids, parce qu'un des côtés était formé de tuyaux de cheminées continuellement échauffés. Elle tricotait là quelques paires de bas que sa marraine allait vendre.

Dès que Justine eut serré les lettres, elle me donna une des deux chaises, prit l'autre, se plaça tout contre la fenêtre, et fixa, sans les plus détourner, ses yeux sur la maison en face de celle où nous étions. Je fis comme elle, à l'immobilité près.

Deux heures s'étaient écoulées dans la même attitude, dans le plus profond silence, lorsque me prenant la main, et me la serrant : « Je souffre moins », me dit-elle. Je l'en félicitai. Mais elle ne m'écoutait pas. Un objet captivait toute son attention : c'était, dans l'autre maison, un jeune homme qui dessinait près de la fenêtre. Quelques instans après, un homme d'un certain âge vint le regarder travailler. Justine me serra la main de nouveau, et la portant contre son cœur : « Je ne souffre plus, non, plus du

tout ». Ses yeux s'étaient animés autant que leur abattement le permettait ; et je vis l'apparence du sourire se dessiner sur ses joues.

Tant que ces deux personnes restèrent contre les fenêtres, les yeux de Justine ne les quittèrent pas un seul instant. Quand on fut en allé : — « Ah ! je suis bien, tout-à-fait bien à présent. Nous pouvons retourner auprès de ma bonne marraine. Allons vîte la tranquilliser ».

En allant, elle m'avait conduit par toutes sortes de détours, de passages, d'allées de traverse. Elle prit, pour revenir, une route du même genre, mais tout-à-fait différente ; de manière qu'il m'aurait été bien difficile de retrouver l'endroit, si je l'eusse voulu. Elle y joignit la prière la plus instante de ne point chercher à savoir où je l'avais menée. Ce n'était sûrement pas mon intention. Un secret surpris est un véritable vol que l'honnête homme ne se permet pas.

Partie I · Chapitre 10

« Mais dites-moi donc, ma bonne mère, pourquoi mettez-vous toujours sous votre rouet ce jupon plié en quatre ? — Il le faut bien, mon cher enfant. La Dame qui loge ici-dessous prétend que le bruit de mon rouet l'incommode. Elle occupe un grand appartement : moi, je n'ai que cette petite chambre ; il est de l'intérêt du propriétaire de la préférer : il m'a menacé de me donner congé, si la dame se plaignait. Notre sort à nous autres pauvres, est d'être sacrifiés aux caprices des riches. Que voulez-vous y

faire, mon cher enfant ? Le monde est comme ça ; nous ne le changerons pas. La volonté de Dieu soit faite ».

Quand je rencontrerai ce ces prétendus philosophes, dont le stoïcisme ne tient pas contre la plus petite contrariété, je les enverrai à l'école de la mère Simplet. Je crois qu'il faudra bien plus encore les y envoyer, s'il se présente quelque occasion de rendre service à ceux qui leur auront fait sentir le poids de la supériorité.

La Dame qui abusait de la sienne sur la mère Simplet, au point de la gêner dans le seul moyen qu'elle eût de gagner sa vie ; cette même Dame tombe dangereusement malade, et sa maladie, d'un genre pestilentiel, éloigne d'elle tout le monde. La bonne vieille apprend qu'elle est presque abandonnée : elle court offrir ses services. Tous les soins qu'elle lui rendit furent ceux de la sensibilité la plus vraie. Un seul être parut vouloir lutter quelque tems avec elle, c'était un Abbé ; mais à force de fureter, il apperçut un testament... ... qui n'étoit pas à son profit. Il lui survint tout de suite une si grande quantité d'affaires, qu'il ne lui fut plus possible de venir que de loin en loin... tant que le danger dura. Ses visites redevinrent fréquentes, dès qu'il fut décidé que la malade en reviendrait.

On croit sans doute que la Dame convalescente va ouvrir sa bourse à la mère Simplet, et la récompenser généreusement. Point du tout : elle la paye beaucoup moins qu'une garde ordinaire, parce que, dit-elle, on n'était pas allé la chercher ; et puis on a les pauvres de la Paroisse, pour lesquels M. l'Abbé prêche tant ! La vieille, qui n'avait écouté que son bon cœur, et qui n'aurait même rien accepté, si elle n'eût pas été si pauvre, fut contente de ce qu'on lui donna. Pour moi, je revenais d'autant moins de mon étonnement, que tout chez la Dame annonçait une

personne pieuse. Les murs étaient couverts d'images de Saints ; la bibliothèque ne contenait que des livres sacrés ; au chevet du lit pendait un gros chapelet accroché à un bénitier ; à côté était un prie-Dieu, avec tous ses accessoires, et le premier usage que la Dame fit de sa santé, fut d'y faire des stations aussi longues que ses forces le lui permettaient.

C'était sur-tout dans son grand fauteuil qu'elle était édifiante. Vêtue d'un linge blanc comme la neige, enterrée dans plusieurs coussins, le regard calme, le sourire de la satisfaction, un cou aussi blanc que son linge, et dont l'éclat est encore relevé par un large collier noir, auquel pend une croix de cristal ; entre ses mains, un joli chapelet de corail ; l'air du recueillement dans les momens de silence ; et, dans les autres, des dissertations sur les vertus chrétiennes avec un ton si pénétré, d'un style si rempli d'onction, qu'un jour ma bonne mère crut pouvoir en espérer la guérison de Justine.

« Oui, ma bonne Dame », disait-elle, « je vous l'amenerai. Elle vous racontera elle-même… parce que, moi, elle m'a recommandé le secret. Tout ce que je peux vous dire, c'est que depuis quinze ans elle est dans cet état ; que c'est une faiblesse d'amour »…

— « Une faiblesse d'amour » ! dit la dévote. Et vous osez me proposer !… à moi !… Le ciel la punit ; c'est bien fait. Gardez-vous de jamais l'amener ici ; sa présence souillerait ma demeure ».

La pauvre Simplet, toute déconcertée, gardait le silence. Elle entend Justine qui rentre. Elle remonte bien vite. Je la suis, tremblant que la dévote n'eût affaibli sa compassion pour Justine… Pardon, ma bonne mère, pardon de cette injure. Je devais

mieux connaître la bonté de votre cœur. Je crois même qu'au contraire votre « Eh bien » ! fut encore prononcé plus affectueusement qu'à l'ordinaire. Justine était aussi plus contente, ou plutôt moins triste. Elle les avait vus tous les deux, et presque pendant toute la journée. Les « tant mieux » de la vieille étaient d'une expression !... Encore une fois, pardon, ma bonne mère, de l'injure que je vous ai faite.

Partie I · Chapitre 11

Cette anecdote augmenta, comme on le pense bien, l'espèce de vénération qu'elle m'avait inspirée, et diminua d'autant la bonne opinion que j'avais d'abord prise de la dévote.

Cependant je continuais d'aller chez cette dernière, qui paraissait prendre à mon salut l'intérêt le plus vif. Elle avait une trentaine d'années ; j'en avais quinze. Chaque jour lui rendait de son embonpoint et de sa fraîcheur. Elle me prêchait avec un ton si persuasif ! Son regard était si pieux ! le son de sa voix si angélique ! Je trouvais tant de plaisir à contempler sa croix de cristal, dont le ruban était d'une longueur si heureuse !... Mais je n'étais pas le seul qui rendisse des hommages à cette croix-là. Un jour, la Dame m'avait chargé d'arranger sa bibliothèque. J'y étais, depuis long-tems, occupé à lire une espèce de roman mystique. Elle m'avait apparemment oublié, lorsque l'Abbé vint lui rendre visite. Ce qu'ils se dirent paraissait intéressant : mais ils parlaient bas, j'étais un peu éloigné ; je ne pouvais que voir au travers d'une porte vitrée ; et je vis qu'il baisait bien dévotement la croix que j'avais si souvent contemplée. Ses baisers étaient tellement multi-

pliés, que la croix ne pouvait y suffire, et qu'ils se répandaient par-tout. L'œil caffard de l'Abbé, l'œil pieux de la dame, devinrent brillans. Le teint plombé de l'un s'anima ; la pâleur que l'autre avait conservée de sa maladie disparut. Leur dévotion alla jusqu'à l'extase, et je dus présumer que le Ciel s'était ouvert pour eux par anticipation.

Je vis ensuite la Dame venir vers le cabinet où j'étais ; j'ignore pourquoi. Il y avoit dans ce cabinet des livres, des sucreries, des liqueurs confortatives. Je n'eus que le tems de m'asseoir et de fermer les yeux, pour faire semblant de dormir, persuadé qu'un profane s'attire toujours l'indignation des initiés, quand il pénètre leurs mystères.

La dame se retira tout de suite sur la pointe du pied, fermant la porte tout doucement. L'Abbé s'en alla de même avec précaution. Quelques instans après, la dame vint m'éveiller ; mais elle lut, je crois, dans mes yeux qu'ils n'avaient pas toujours été fermés.

Le même jour, elle partit pour la campagne. Quelques jours après, on déménagea son appartement ; j'observai même que l'on ne se servit pas des voituriers du quartier, sans doute pour dépayser les curieux.

Partie I · Chapitre 12

Ma bonne santé allait en augmentant, ma bourse en diminuant, je commençais à m'inquiéter. La mère Simplet se souvint d'un homme qui écrivait les plus belles choses sur la bienfaisance. En

allant vendre son fil, et les bas tricotés par Justine, elle en avait entendu parler au marchand, qui raffolait des écrits de cet Auteur. Je me trouvai même un jour, avec elle, à la lecture d'un passage qui faisait pleurer le mari, la femme, les enfans ; pour ma bonne mère, elle était si attendrie, qu'elle fut tentée d'en vouloir à un mendiant qui vint interrompre la lecture, et dont le marchand ne put se défaire, parce que l'un espérait vaincre la dureté par l'importunité, et que l'autre espérait triompher de l'importunité par la dureté.

Si la vente de ma bonne mère eût été faite, la lecture n'aurait été interrompue que le tems qu'il aurait fallu à sa main pour aller de sa poche au reste de chapeau que tendait ce pauvre homme. Pour moi, il me restait si peu de chose ! et j'espérais toujours que le marchand qui était riche, et que la lecture avait fait pleurer, finirait par donner, lorsqu'au contraire, poussant ce malheureux par les épaules : « Laissez-nous », lui dit-il très-durement, « est-ce-là l'heure de venir importuner » ?

« Ta montre », dis-je en moi-même », « n'est pas d'accord avec celle de Bernard. La sienne marque toujours le moment de la bienfaisance. Oh ! bon Bernard ! mon cœur ne cessera jamais d'être d'accord avec elle, et quelque peu qui me reste, ce pauvre homme n'aura pas en vain sollicité ma pitié ».

Partie I · Chapitre 13

Il n'avait sûrement pas une montre meilleure que celle du marchand, cet auteur d'écrits sur la bienfaisance, chez lequel la mère Simplet me conduisit. Ses sourcils rapprochés par l'habitude de

la mauvaise humeur, son regard repoussant, tout son air m'intimida à un point !... Le ton sec dont il nous demanda ce que nous voulions, n'était pas propre à me rassurer. Si j'avais été seul, il aurait bientôt su que ce que j'aurais voulu eût été de m'en aller plus vite que je n'étais venu ; mais ma bonne mère prit sur elle de lui raconter mon histoire. Le desir de l'intéresser en ma faveur la rendit un peu bavarde : cependant l'attention qu'il lui prêta fut dans une telle proportion, qu'il aurait fallu qu'elle en eût dit encore davantage, pour qu'à la fin il en eût entendu assez.

« Qu'est-ce que tout cela me fait » ? dit-il, quand elle eut cessé de parler. — « Monsieur, c'est votre ouvrage que je viens d'entendre lire... qui m'a inspiré la confiance, l'espérance... (Son front se déridant un peu) : — « Ah ! ah ! Eh bien ! qu'en avez-vous entendu dire ? — Rien, Monsieur ». (Son front reprenant son premier caractère) : « Comment, rien ? C'était donc chez quelque sot ? — Je ne sais pas, Monsieur. C'est dans une maison où cela nous a tous fait pleurer. — À la bonne heure ». (En s'épanouissant autant que sa figure le permettait :) « Que ne disiez-vous cela tout de suite ? Je savais bien, moi... S'il y avait beaucoup d'ouvrages comme celui-là, on pourrait en espérer l'amélioration de la génération présente ».

« Dieu le veuille », dis-je tout bas : « mais le pauvre de tantôt n'y a encore rien gagné ; et moi, je n'y gagnerai sûrement pas davantage ».

Grace à l'amour-propre, je me trompais. Le portrait de ma situation n'avait donné que de l'humeur : la flatterie de la mère Simplet attaqua la fibre sensible.

Il me demanda si j'étais en état de copier. Sur ma réponse affirmative, il me donna tout de suite un de ses manuscrits à transcrire. Il est vrai que ce fut à un prix auquel il aurait été impossible de trouver un autre que moi. N'importe, la crainte du besoin, le desir de n'être plus à charge à ma bonne mère… J'acceptai avec joie.

Dès que nous fûmes rentrés, j'ajustai un vieux volet. À l'aide d'une chaise et de quelques cordes pour le porter d'un côté, et moyennant l'appui de la fenêtre pour le soutenir de l'autre, me voilà avec un bureau, copiant du matin au soir des ouvrages dans lesquels la bienfaisance se montrait sous toutes les formes imaginables. La cause des malheureux y était défendue avec une énergie !… Les bienfaits du riche étaient sollicités pour eux avec une chaleur !… Souvent des sorties foudroyantes contre ces êtres insensibles, qui voient sans émotion les larmes du besoin. Quelquefois des tableaux enchanteurs du plaisir que l'on goûte à soulager l'infortune.

Tout en écrivant ces belles choses, je gagnais à peine de quoi soutenir bien chétivement mon existence ; tandis que celui qui les prêchait vivait dans l'abondance, grace à plusieurs pensions qui lui avaient été données par des personnes vraiment sensibles et persuadées sans doute que l'enrichir, c'était le mettre à même d'exercer cette bienfaisance qui lui semblait si chère.

Partie I · Chapitre 14

Un jour que je sortais de chez M. Agathographe, ayant sous mon bras un assez gros paquet de manuscrits, je rencontrai au bas de

l'escalier, un jeune homme mis simplement, même avec une certaine mesquinerie, mais dont il diminuait l'effet par le peu d'attention qu'il paraissait y faire ; car l'air humilié de l'homme mal vêtu double le tort de ses habits.

« Voilà, dit-il, en regardant mon paquet, une belle provision de bienfaisance, — Oui, ici », lui répondis-je, en montrant les papiers ; puis lui faisant remarquer mon vêtement délabré : — « Mais vous voyez bien que cela ne s'étend pas au-delà ». Cette réponse amena une conversation sur le peu que l'on me donnoit pour mon travail, sur l'espèce d'homme qui m'employait, etc. etc. La conversation fut suivie d'une liaison, qui bientôt devint assez intime.

Le jeune homme était auteur comme M. Agathographe, et habitait dans la même maison ; mais ils ne se ressemblaient qu'en cela.

L'un logeait au quatrième étage ; l'autre au premier.

M. Agathographe avait un appartement superbe ; grand feu l'hiver, des persiennes l'été ; enfin toutes les commodités de la vie. Le logement du jeune homme se bornait à une petite chambre, dans laquelle il avait toujours pour compagnon, l'un des trente-deux vents. Une pile de brochures entassées sans ordre, parodiait la superbe bibliothèque de M. Agathographe ; et, pour parodier aussi son grand laquais, le jeune homme avait, suivant son expression, un jokei a deux sous par jour. C'était un savoyard qui, moyennant cette petite rétribution, venait, tous les matins, prendre ses ordres plus ponctuellement, qu'un coureur ou un chasseur payé fort cher ne vient prendre ceux de son maître.

Mais si, dans tout ce que donne la fortune, l'avantage était du côté de M. Agathographe, le jeune homme le regagnait bien sur le reste.

La véritable insouciance philosophique, au lieu du tracas continuel des cabales.

Une liberté entière dans ses actions comme dans ses écrits, au lieu de sacrifices à faire aux gens à encenser.

Un cœur excellent, sans affiche de bienfaisance, valant bien mieux pour lui, pour les autres, que tout ce jargon d'humanité auquel le cœur de M. Agathographe ne participait point. Aussi l'humeur de l'un était-elle constamment gaie, tandis que celle de l'autre avait toujours cette teinte sombre que donne le mécontentement de la conscience.

Celui-ci, toujours occupé de fortune et de réputation, n'écrivait que dans l'avenir, et consumait sa vie à échafauder des volumes, pour arriver à la célébrité. Celui-là, aussi peu empressé de s'enrichir que de se faire un nom, n'écrivant que par l'impulsion du plaisir qu'il y trouvait, laissait couler de sa plume des bagatelles qu'il envoyait courir le monde, comme des enfans perdus. Par conséquent point de prôneurs, mais point de détracteurs.

Enfin, M. Agathographe, qui avait des sens, mais que ses écrits obligeaient à une espèce d'hypocrisie, brûlait tristement son encens aux pieds d'une bégueule surannée, tandis que le jeune homme cueillait gaîment, franchement, avec une grisette charmante, les roses printannières du plaisir.

Quoique nous ayons été très-liés je n'ai jamais connu sa fortune. Le plus souvent il avait fort peu d'argent, quelquefois un

peu plus, d'autre fois point du tout. Je le savais même très-exactement, parce que pendant le peu de tems que je l'ai fréquenté, dès qu'il était en argent, il venait toujours me chercher pour aller dîner avec lui, ici ou là, suivant la hausse ou la baisse de ses fonds.

Tantôt chez les restaurateurs. Cette taciturnité anglaise, qui va si mal aux Français… l'ennui venait gâter tous les mets.

Tantôt aux tables d'hôtes d'un bon prix. Des politiques assommans, des frondeurs atrabilaires, des discoureurs intarrissables, de vieux habitués malhonnêtes en proportion de Leur ancienneté… Nous en sortions mécontens du dîner et des dîneurs.

Le plus souvent à de moindres tables. Un bruit ! une grossièreté !… Nous nous dépêchions.

Enfin nous découvrîmes un traiteur chez lequel se réunissaient beaucoup de jeunes artistes.

Partie I · Chapitre 15

S'il y a au monde une classe gaie, c'est celle-là. Espiègles comme des écoliers, parce qu'ils sont encore assez jeunes ; plus ingénieux dans leurs espiégleries, parce qu'à l'avantage de pouvoir de même réunir la malice de plusieurs, ils joignent celui d'être un peu plus âgés, et de s'occuper d'un genre de travail qui, exigeant de l'imagination, rend leur cerveau plus capable de fermenter ; on les voit aller avec empressement à leurs ateliers, parce qu'ils espèrent y trouver le plaisir à côté de l'étude ; y travailler gaîment, parce qu'ils ne sont pas, comme ces pauvres écoliers, sous

la ridicule et barbare férule du pédantisme ; en revenir plus gaîment encore, parce que les dispositions joyeuses de chacun se sont accrues par celles de tous les autres, et que de ce concours il s'est formé le tout le plus gai, dont chacun emporte encore sa part, quand on se quitte. Concurrens sans être rivaux, de l'émulation sans envie, des efforts pour se surpasser réciproquement, mais point de cabales pour se nuire : des critiques folles, des caricatures qui amusent, au lieu de ces satyres amères qui déchirent celui qui en est l'objet, annoncent dans l'auteur un cœur flétri, et n'amusent que les méchans.

Partie I · Chapitre 16

Àpeine commençais-je à connaître cette intéressante classe de jeunes gens, que je fus obligé de la perdre de vue. Mon ami fut appelé en province par un oncle très-riche, dont il n'avait jamais pu obtenir le plus léger secours ; mais qui, sentant sa fin approcher, n'ayant que lui d'héritier, et ne pouvant emporter sa fortune, voulait au moins avoir l'air de la lui laisser de bonne grace.

« Vous voyez », me dit-il en recevant cette nouvelle, « encore un charlatan ».

Cette remarque faisait suite à des observations précédentes.

Je l'avais trouvé s'amusant à regarder un escamoteur qui, après ses tours de passe-passe, vendait de l'orviétan, auquel, à l'entendre, la mort même ne résistait pas. — « Comment ! vous vous amusez à écouter un charlatan — Ma foi ! celui-ci n'a que le tort d'être sur le pavé, au lieu d'être dans un bel appartement ;

d'opérer devant le peuple en sabots, au lieu d'opérer devant le peuple à talons rouges. Vous voyez ces imprimés qu'il distribue. Eh bien ! je vais vous en montrer le pendant… ». Il avait sorti de sa poche un prospectus bien emphatique, contenant les plus belles promesses du monde, dont pas une n'avait été tenue. Il y avait joint l'annonce d'un cours public, auquel il m'avait conduit sur-le-champ. Un homme, qui se démenait beaucoup, délayant sa matière pour remplir la séance, entortillant ses phrases, et les surchargeant d'un jargon technique, pour masquer son aridité, étonnant ainsi quelques petites maîtresses et quelques élégans, dont l'attention ne se fixait que par intervalles sur des choses devenues ridicules à force d'être mises à leur portée, de manière qu'au total l'un avait beaucoup parlé, et dit bien peu, les autres beaucoup entendu, et rien appris. — « Eh bien » m'avait-il dit en sortant, « vous le voyez : pas d'autre différence que du pavé à la chambre. On va parler du démonstrateur dans les salons, de l'escamoteur dans les greniers… Tenez ; voyez-vous cet homme plier sous le poids d'une masse de papier imprimé ? C'est le nouvel ouvrage du docteur Néothême. Esculape lui-même se croirait un sot en le lisant. Eh bien ! le Docteur en équipage guérit comme le charlatan à pied. La seule différence, c'est qu'il fait de plus grosses dupes… Cette quantité de voitures qui embarrassent la rue, c'est qu'il y a chez le Comte de N. lecture de la pièce de M. R. l'on va représenter incessamment aux Français. Le Comte se donne l'air d'un Mécène, et fera le compère à la représentation. L'auteur s'assure une cabale, parce qu'ici l'on va admirer, et que l'amour-propre impose la loi de soutenir envers et contre tous, ce qu'il a applaudi une fois… Je crois que M. R. n'est pas moins charlatan que les autres.

» Et, en parlant de pièces de théâtre, combien y en a-t-il à présent qui sont un pur charlatanisme, et dont les machines font tout le succès ! Un jour on conduisait à l'une de ces pièces modernes un sourd et un aveugle. Ah ! que c'est beau ! disait celui qui n'avait rien entendu. Ah ! que c'est bête ! disait celui qui avait entendu sans voir.

» Et la manie de ces persécutions qui, le plus souvent, n'existent pas même dans la tête de celui qui prétend en être l'objet, mais qui rendent intéressant.

» Et ces discussions littéraires ou savantes, dans lesquelles on se jette à corps perdu, sans intérêt pour la chose, mais afin de fixer l'attention sur soi.

» Enfin, cette lettre de mon oncle, croyez-vous que ce soit un accès de tendresse pour moi ? Point du tout : c'est un calcul. Il aime mieux avoir auprès de lui un neveu qui le soignera, que d'autres collatéraux qui le ruineront : et, puisqu'il n'a pu être aimé, il veut au moins être regretté : cela lui rendra le passage moins pénible. Pour moi, j'y perdrai peut-être. Je suis bien à présent, et je vais m'exposer à fournir une nouvelle preuve

» Que le mieux fort souvent est l'ennemi du bien.

Il s'est trouvé n'avoir prédit que trop vrai. La succession de l'oncle l'a engagé dans des procès, dont jamais il ne verra la fin, et qui ont entièrement changé son humeur.

J'avais continué de copier les œuvres philantropiques de M. Agathographe. Quand mon jeune auteur m'avait fait perdre une partie de la journée, je la retrouvais aux dépens de la nuit. Lorsqu'il fut parti, je repris mon travail avec assiduité ; et, en le

forçant, je vivais assez passablement. J'étais même assez content, lorsque la mère Simplet vint à tomber malade. J'avais trouvé en elle les bontés d'une mère ; je lui rendis tous les soins du fils le plus tendre. Justine me secondait, autant qu'il lui était possible ; mais sa marraine, qui savait que Justine aurait été bientôt plus malade qu'elle, si elle avait changé sa marche, ne lui permit de la soigner que le matin et le soir. Cela me força de suspendre mes copies, et me brouilla avec mon prêcheur de bienfaisance, parce qu'il lui importait peu que cette vieille fût malade ou non, et qu'il était fort désagréable de voir ainsi l'impression de son ouvrage retardée par ma faute.

Partie I · Chapitre 17

Ma bonne mère allait mieux ; cela me consola : mais la suspension de son travail, la cessation du mien, nous mirent bientôt dans la plus grande détresse. Nous en étions à notre dernier pain de quatre livres, lorsque Justine rentra, le soir, accompagnée d'un Ecclésiastique, dont le vêtement délabré annonçait la misère, mais dont l'air inspirait le respect.

Dès que la mère Simplet l'apperçut : — « Eh ! mon Dieu ! c'est notre ancien Vicaire ! c'est M. Francir » ! (Ils s'embrassèrent bien cordialement.) — « Par quel hasard, par quel bonheur vous v'la-t-il donc ici ? À propos, que je vous fasse compliment. On m'a dit que vous aviez la cure du village. — Je l'ai eue, ma pauvre Simplet ! mais je ne l'ai plus ; je n'ai plus rien. — Comment donc cela ? On m'a disputé ma nomination : il a fallu céder. On n'a pas même voulu me rendre ma place de Vicaire, et il m'a fallu quitter

ces braves gens, que j'aimais comme s'ils eussent été mes enfans ». Une larme vint sur sa paupière. La mère Simplet prit son mouchoir, l'essuya… — « C'est à eux de pleurer : ils ont perdu un vrai père. Eh ! que faites-vous à présent ? — Je cherche à me placer d'une manière quelconque ; car je ne possède rien. — Pardi ! comment auriez-vous pu amasser quelque chose ? Tout ce que vous aviez appartenait aux pauvres du village ! Mais est-ce que vous n'avez pas au moins quelque petite pension ? Rien du tout, ma pauvre Simplet, rien ; et, s'il n'y avait pas une Providence, dont les bontés me rassurent, je serais à l'instant de mourir de faim. — Mon bon Dieu ! qu'est-ce que j'apprends-là ? Et encore moi qui, dans ce moment… Mais ça ne fait rien. Partageons toujours ce qui me reste. Demain, je me remettrai à l'ouvrage, et Dieu pourvoira à tout ». En même tems, elle alla chercher le pain. — « Je suis encore le plus riche », dit le bon prêtre en souriant ; « ainsi c'est à moi d'offrir : voilà quatre livres douze sous qui me restent. Économisons-les, et laissons à la Providence le soin de l'avenir. — Non, mon bon Pasteur, je ne souffrirai jamais… — Quoi donc ! est-ce que ma bonne amie Simplet ne m'aimerait plus ? — Oh ! mon Dieu ! tout au contraire. — Prouvez-le moi donc, ma chère Simplet… ». Il n'y eut pas moyen de résister ; et ses quatre liv. douze sous, joints au produit de ses messes, nous sustentèrent tous pendant une douzaine de jours.

Au bout de ce tems, nous reçûmes, au moment où nous l'attendions lui-même, une lettre par laquelle il nous mandait qu'il n'avait que le tems de nous informer de son départ pour la campagne, où il comptait rester deux jours. Il y allait avec quelque espérance, et nous exhortait à ne pas nous décourager, parce que la Providence veillait sur ses moindres créatures. Il joignait à ses exhortations, le produit de sa messe du jour.

Ce faible secours fut bientôt consommé. Le bon Prêtre resta trois fois plus de tems qu'il ne l'avait annoncé ; la santé de ma bonne mère ne lui avait pas permis de se remettre à son rouet, comme elle l'avait espéré ; Justine n'avait plus d'ouvrage à vendre. Nous nous trouvâmes de nouveau dans une si grande détresse, que la montre de Bernard devenait notre unique ressource.

Partie I · Chapitre 18

Ce fut alors seulement que le désespoir s'empara de moi. J'aurais donné de mon sang plutôt que de me séparer de cette chère montre. Cependant ma bonne mère Simplet, encore malade, manquait de tout : l'intéressante Justine..... moi-même je sentais l'aiguillon de la faim... Je sortis pour réfléchir, et probablement pour me décider. Je me trouvai, sans y penser, sous les arbres du Cours. Je fus tiré de l'espèce d'anéantissement où j'étais, par le bruit de deux chaînes de montre chargées de breloques. Je reconnus dans le jeune homme qui les portait, un de mes anciens condisciples. Un mouvement d'habitude me fit ôter mon chapeau. « Qui est-ce donc qui vous salue-là », dit une Dame qui était avec lui. La réponse à cette question fut un « Ma foi, je n'en sais rien » ; et la réponse à mon salut fut un de ces signes de chapeau qui, avec le haussement d'épaules dont ils sont accompagnés, veulent dire que l'on ne fait qu'obéir à l'usage, suivant lequel tout salut doit être rendu. Il y ajouta un certain regard qui disait très-expressivement : « Nous avons pu être camarades, mais il y a plus de deux ans ; et, depuis ce tems, les choses sont bien changées ».

Sûrement elles l'étaient beaucoup. Ce même jeune homme était du nombre de ceux dont les parens se gênent pour leur donner une éducation ; et j'avais, dans bien des parties de plaisir, suppléé à la modicité de sa bourse. Mais il avait une sœur si jolie ! une mère si peu scrupuleuse !

C'étaient deux semestriers qui, le havresac sur le dos, le sabre sous le bras, cheminaient en chantant ce joyeux refrain.

L'un d'eux s'arrête, m'envisage, et s'élançant tout-à-coup dans mes bras : « Eh ! c'est Monsieur Blançay » ! Quelle fut ma surprise, ma joie, en reconnaissant le bon Bernard !

Elles sont toujours bien vives, bien délicieuses les sensations que l'on éprouve en retrouvant l'homme généreux dont on connaît par expérience la délicate bonté ! Mais, dans la position où je me trouvais, au comble de la détresse, le cœur froissé d'une humiliation toute récente, se trouver tout-à-coup dans les bras d'un être bienfaisant !... Non, il n'y a point de mots pour rendre une situation pareille. Je pressais Bernard contre mon sein ; je l'étreignais dans mes bras. Je voulais parler ; point d'expressions. Je voulais le regarder ; les larmes trop abondantes ne me le permettaient pas. Je pris sa montre ; je la plaçai sur mon cœur, et après un long silence : — « Depuis trois jours, je manque de tout, absolument de tout ; et je ne m'en suis pas défait. Je l'ai conservée... — J'espère que ce n'est pas pour me la rendre », reprit vivement Bernard. — « Je n'y pensais pas », lui répondis-je. Plutôt que de m'en défaire, j'avais résisté à tous les besoins, parce que le premier pour moi était de la garder ».

Bernard s'élança de nouveau dans mes bras.

Partie I · Chapitre 19

« Eh ! dis donc, dis donc » ; lui cria son camarade, « est-ce que c'est ta maîtresse que tu rencontres-là, sous des habits d'homme ? En tout cas, le déguisement n'est pas galant. Elle est bien mal entretenue, ton amazone ! ».

— « Sans-Regret », dit Bernard, « vas-tu commencer tes mauvaises plaisanteries ? Tu es toujours le même quand tu as bu ».

— « Ah ! tu te fâches : Est-ce que j'aurais deviné ? Est-ce que Monsieur serait Mademoiselle ? Tiens, depuis not'Sans-Souci, que tout le Régiment a pris si long-tems pour un homme, excepté not'Sergent, je crois voir des femmes par-tout, Allons, dis-moi tout franchement ce qu'il en est ».

— « Je ne te répondrai pas », lui dit Bernard, « le vin de la dernière halte ne te permettrait pas de m'entendre ».

— « Qu'appelles-tu, le vin ?... Tu ne me répondras pas !... Il convient bien à un des plus jeunes du régiment,... à un blanc bec ».

Le mot n'était pas fini, que les deux épées étaient tirées ; et j'eus à peine le tems de m'en appercevoir, que Sans-Regret avoit déja reçu un coup à la main.

Partie I · Chapitre 20

« En as-tu assez » ? lui dit Bernard.

— « Et toi » ?

— « Moi ! ma foi, c'est parce que tu l'as voulu ».

— Je n'ai que ce que j'ai cherché. Embrassons-nous ; et allons faire la paix. Amène ton ami, mâle ou femelle ; c'est moi qui régale » :

— « J'y consens ; mais à condition que tu seras sobre ».

— « Je te réponds de me contenter d'un demi-setier ».

— « Allons donc ».

Ce que je venais d'entendre m'avait surpris à un point que je ne saurais dire. La rapidité avec laquelle j'avais vu la querelle s'élever, le combat se livrer, le raccommodement se faire, tout cela étoit si nouveau pour moi, me paraissait si extraordinaire, que j'étais resté là, comme un terme, doutant si je veillais.

« Allons donc, not'camarade », me dit Sans-Regret. « Ah ça, point de rancune. Je suis comme ça moi, un mauvais chien, quand j'ai bu : mais au fond, je suis bon comme une munition. Demandez à Bernard. Vlà déja six coups d'épée qu'il me donne, et j'avais toujours tort. Mais c'est égal ; on est comme ça, que voulez-vous y faire » ?

Nous étions déja dans un des cabarets des Champs-Élisées. Bernard avait demandé de l'eau-de-vie pour panser la main de Sans-Regret, qui, alléché par l'odeur de la liqueur, voulait absolument la boire. Tantôt il s'emparait de la compresse, tantôt il escamotait le verre. C'était la caricature de Tantale au milieu des eaux. Enfin sa main fut pansée ; mais il fut long-tems à la regarder, à la flairer. « Sarpebleu ! dit-il, si pareille chose m'était arri-

vée à mon entrée au régiment, mon nom de guerre ne serait pas Sans-Regret ; car j'en aurais eu diablement qu'une liqueur aussi précieuse eût été bue comme ça par des chiffons ».

On nous servit. Bernard me raconta qu'au sortir du Collége il était allé s'engager ; que l'amitié de ses camarades et les bontés de ses officiers lui rendaient son sort assez agréable…

« Cela est vrai », dit Sans-Regret. « Jamais il ne cherche, mais on le trouve toujours. Il donne un coup de lame comme un coup de chapeau ; boit noblement, sans jamais se griser, et gagne de l'argent comme un maltôtier. Nous sommes dans une petite ville de Champagne où ils sont tous si bêtes ! Ce n'est pas qu'ils auraient de l'esprit, que ce luron-là leur en remontrerait encore, da : mais c'est égal ; c'est toujours plus commode. Il leur enseigne le latin, l'ostographe, la jogrefie, que sais-je moi ! Tant y a qu'y gagne plus d'écus que je ne bois de bouteilles de vin. À ta santé, camarade ».

Bernard me pria de lui racconter mon histoire. Je n'allai pas loin sans être interrompu par les exclamations de Sans-Regret contre les Religieux qui m'avaient si durement chassé de chez eux. — « Les maudits pénaillons ! » disait-il, « Ne mettra-t-on jamais le régiment à discrétion dans quelqu'un de leurs Couvens ? Comme je vous menerais tous ces soldats de Saint-Ignace » !

Lorsque j'en fus à l'anecdote du Prédicateur : — « Et vous n'avez pas dit à ce gueux-là qu'il était un… » — « Laisse-le donc parler », lui dit Bernard. Il me laissa aller jusqu'à l'histoire de la vieille. — « Bravo ! bravo ! ou est-elle cette bonne sempiternelle ? que je l'embrasse. C'est ça une femme respectable » !

Mais lorsque j'en fus à la montre de Bernard trouvée dans ma poche, voilà Sans-Regret qui, se jetant au travers de la table pour lui sauter au cou : « — Sarpebleu ! mon ami, je savais bien que t'avais un bon cœur, un cœur de Roi ; mais vlà qui passe encore tout ce que j'en croyais. Tiens, si t'avais une grande mère, je dirais qu't'es le petit-fils de la bonne sempiternelle. Vos deux cœurs ont été fondus dans le même moule, et malheureusement gn'y en a guères de ces moules-là ; mais c'est égal. Buvons à ta santé, à la sienne... Eh ! mais, dis-donc ; il n'y a plus rien dans mon demi-setier. — Eh bien ! tu ne boiras plus. — Allons, camarade, défais toi seulement d'un demi-verre en ma faveur. — Pas seulement d'une goutte. — Tu es bien terrible : mais faut en passer par où tu veux. Après tout ce que je viens d'entendre, je te respecte trop pour ne pas t'obéir ».

Partie I · Chapitre 21

Enfin j'achevai mon histoire. Le tableau des trois derniers jours passés dans la plus affreuse détresse serra le cœur du bon Bernard. Il tenait une de mes mains qu'il pressait dans les siennes, me regardait avec l'air d'avoir une grace à me demander et de craindre un refus. « Mon cher ami ! mon cher camarade ! Vous venez d'entendre que j'ai gagné beaucoup d'argent à la garnison. J'en ai bien plus qu'il ne m'en faut... — Bien ! bien » ! dit Sans-Regret. « Comment » ! (en me regardant), je crois que vous balancez ? Mort de ma vie ! si vous lui faisiez l'affront de refuser !... jeune homme, quand des gens comme Bernard veulent quelque chose, il n'y a pas à répliquer ». Celui-ci tenait sa bourse à la main. Sans-Regret s'en empare. — « Allons, camarade ; comment

veux-tu partager ? — Par moitié », dit-il. — « Au moins », repris-je, « souffrez que je modère… — Paix, jeune homme, Bernard l'a dit. N'a-t-il donc pas cette garnison de Champagne, qui est sa vache à lait ? Et puis, il est tout seul, lui ; au lieu que vous avez cette pauvre Justine et cette bonne vieille… Tenez ; je me reproche que nous vous ayons retenu si long-tems. Courez vîte les consoler ; et revenez nous voir… C'est que je n'sais pas encore où nous logerons : mais c'est égal. Revenez ici demain à pareille heure. C'est moi qui régale. Allons, c'est dit. Bon soir ».

Il ne me donna que le tems d'embrasser Bernard. Il me prit par la main, me la secoua si rudement qu'il manqua de perdre l'équilibre ; puis, me mettant tout franchement à la porte : — « Au revoir, jeune homme ; et dites à la bonne sempiternelle, que Sans-Regret l'aime de toute son ame ».

Je m'arrachai d'auprès de Bernard avec bien de la peine : mais, quand je l'eus une fois quitté, je ne fis qu'une course jusque chez ma bonne mère. J'arrivai avec un pain, des provisions. « — C'est Bernard ! je l'ai rencontré… C'est lui !… ma chère, ma bonne mère ! mangez vite… Non, non, doucement, au contraire, pour que cela ne vous fasse pas de mal… Buvez d'abord, et vous, ma chère Justine, tenez ».

Elles étaient toutes deux immobiles sur leurs chaises, tenant les deux verres que je leur avais donnés. Enfin, quand elles furent revenues de leur étonnement, quand je fus assez tranquille pour m'exprimer avec suite, je leur racontai ce qui m'était arrivé. La mère Simplet m'interrompait à chaque instant par des — « Mon Dieu ! le brave garçon !… L'excellent cœur !… Ce bon Bernard !… Je voudrais bien le voir, l'embrasser… Oh ! il aura toujours sa part dans mes prières !… Oui, je prierai bien qu'il ne se batte

plus… Ces militaires, comme c'est terrible !… Car ce Sans-Regret, il est bon à sa manière… Eh bien il s'exposait pourtant à tuer Bernard…… Je ne sais en vérité pas comment le bon Dieu permet qu'il y ait des soldats et des ivrognes… C'est que ce vin, ça vous monte à la tête !… ».

Il entrait bien pour quelque chose dans tout ce bavardage. Après une longue diette, la tête de la mère Simplet s'était prise aisément. Cependant cela ne l'empêcha pas de se souvenir du bon Prêtre Francir ; et nous regrettâmes tous bien vivement qu'il ne fût pas-là pour partager avec lui. Il vint le lendemain à la pointe du jour. Il entra d'un air tout rayonnant de joie : « Eh bien ! mes amis, n'avais-je pas raison de dire que le ciel pourvoit toujours à tout ? J'ai une chapelle de château à desservir pour le reste de la belle saison. Je me suis fait donner d'avance une partie de ce que l'on m'a promis, et je viens partager avec vous ».

En disant cela, il nous offrait deux écus de six livres.

Je lui montrai nos provisions, l'argent que Bernard m'avait donné. Ce bon Prêtre fit bien autant d'exclamations que la mère Simplet. Il n'était pas moins empressé qu'elle de connaître Bernard ; mais il fallait qu'il retournât tout de suite au château d'où il ne s'était échappé que pour nous apporter ces deux écus. Ce brave homme avait marché, toute la nuit, par une pluie affreuse. L'activité de la bienfaisance ne lui avait permis de calculer ni la distance ni la fatigue.

Partie I · Chapitre 22

L'après-midi, je fus exact au rendez-vous que Sans-Regret m'avait donné. Je l'y trouvai ayant déja le verre en main. Bernard se fit attendre ; et nous commencions à nous impatienter, lorsqu'il arriva tout essoufflé, nous donnant pour raison de son retard, qu'il venait de retrouver sa grand'mère..... « À l'autre », dit Sans-Regret : « à cause de c'que j'ai dit hier, vlà qu'il va nous en craquer une. Est-ce qu'une grand'mère se trouve comm'ça comme un accident ? Est-ce que t'as écris sur le front que t'es le petit fils de celle-ci plutôt que de celle-là ? »

— « Non pas sur le front », dit Bernard ; « mais ces trois lentilles sous l'oreille, cet autre signe sur la poitrine..... Écoutez-moi. J'entre dans une boutique pour acheter du tabac : une vieille femme y était ; je la regarde : je lui trouve une physionomie qui inspirait le respect et annonçait la bonté. Je la fixe avec intérêt. Elle me fixe de même. Elle apperçoit les trois lentilles. — Pardon, mon cher Monsieur..... mais auriez-vous encore quelques signes sur le corps ? — Oui, Madame. — Sur la poitrine ? — Oui, Madame. — Une groseille ? — Précisément. — Oh ! mon Dieu mon Sauveur ! serait-il possible ? Avez-vous encore vos parens ? — Hélas ! ma chère dame, quand je les ai perdus, j'étais bien jeune. Je me souviens seulement que le feu prit à notre maison, que j'en fus enlevé je ne sais comment, et que, quelques mois après, l'inconnu qui m'avait sauvé la vie, m'a placé dans un collége, où je n'ai plus entendu parler de lui.

» Je n'avais pas encore fini, qu'elle m'avait déja donné je ne sais combien de baisers, en me nommant son cher fils.

— « Ma foi », dit Sans-Regret, « sais-tu bien que tu me persuades ! Et pourquoi ne l'avoir pas amenée ? C'est un affront que tu me fais, puisque c'est moi… Mais c'est égal. Qu'en as-tu fait de ta nouvelle grand-mère que j'aille la chercher.

— « Je l'ai laissée à la porte d'une Église, où elle est allée remercier le Ciel de m'avoir retrouvé.

— « Eh bien ! tiens, vlà qui nous fiche une bonne leçon. Profitons-en ; et valons quelque chose au moins une fois dans la vie. Nous sommes dans ces troupes autant de chenapans qui reçoivent les bienfaits du Ciel, comme si de rien n'était. Mes amis achevons ç'te bouteille-là ; ensuite allons faire une petite faction dans la première Église qui se trouvera sur notre chemin ; et puis nous ferons notre vrai goûter chez la grand'mère à Bernard. Vlà qu'est dit, n'est-ce pas ? »

Pendant tout ce bavardage de Sans-Regret, j'avais comparé le récit de Bernard avec ce que la bonne mère Simplet m'avait dit un jour du sort de sa famille. Je demande à Bernard le nom..... Quelle est notre joie, lorsque nous nous assurons que c'est cette même respectable femme à qui je dois la vie ! C'était Sans-Regret qu'il était plaisant de voir, nous regardant, ne pouvant concevoir des hasards aussi singuliers. — « Sarpebleu » ! dit-il, « si je n'étais pas bien sûr que toute ma famille est ad patres, je ne désespérerais pas que cette bonne sempiternelle ne fût quelqu'une de mes tantes. Je disais bien, hier, que Bernard était digne d'être le petit-fils de ç'te grand'mère-là. Mais partons ». Et nous partîmes.

Partie I · Chapitre 23

Àla première Église, Sans-Regret ne manqua pas à ce qu'il avait promis. Nous entrâmes. En vérité, dans tout autre, endroit, j'aurais ri de son air gauche.

Sa main toute entière baignée dans le bénitier ; son embarras, sa mine d'ivrogne à laquelle il tâchait de donner un air décent ; son œil de sacripan qu'il voulait forcer d'exprimer la contrition ; la roideur avec laquelle il se mit à genoux ; son sabre à plat sur le pavé, son chapeau par-dessus, ses mains jointes sur sa poitrine :

« Mon bon Dieu », dit-il à demi-voix, « je ne suis pas seulement digne de te prier ; je suis un trop grand vaurien pour ça, je le sais bien ; et il faut que tu sois aussi bon que tu l'es pour ne m'avoir pas encore exterminé : mais c'est égal. Permets-moi seulement de t'en remercier, ainsi que du bonheur de Bernard.

» Camarade », en s'adressant à moi, « auriez-vous quelque livre d'oremus ? car je n'en ai jamais su ».

En sortant, il apperçut un tronc pour les vieillards : il y mit toute sa monnaie. Nous fîmes comme lui. À la porte, une vieille femme, soutenue par des béquilles, étendit une main estropiée. « Vas trouver ton Curé », lui dit Sans-Regret ; « nous avons mis toute notre monnaie dans le tronc. — Hélas » ! répondit la femme. — « Comment, hélas » ! reprit Sans-Regret. « Est-ce que cela ne serait pas distribué en toute justice ? Si je le croyais, je rentrerais tout de suite pour ficher le tronc en déroute. — Il vaut mieux croire », lui dis-je, « que l'on n'y met pas assez. — À la bonne heure. Demain, je repasserai par ici, et j'aurai de la monnaie ; entendez-vous, la bonne » ?

Partie I · Chapitre 24

Je ne peindrai pas la joie de la bonne mère Simplet, lorsqu'elle nous vit arriver ; et qu'elle sut que son petit-fils était ce même Bernard qui m'avait obligé si noblement. Elle courait de ses bras dans les miens ; elle nous nommait ses deux enfans… — « Et moi donc », dit Sans-Regret, « est-ce que je n'aurai pas ma part de tout cela ? Allons, embrassez-moi comme eux, car je veux être aussi de la famille. Je sais bien que je ne lui fais pas-là un grand cadeau ; mais c'est égal. Pour ce qui est du bon cœur, je mérite d'en être, et mille bombes m'écrasent plutôt… (Il accompagna l'expression d'un grand coup de plat de sabre sur la table, qui fit trembler la mère Simplet.) « Ah ! pardon, ma bonne mère ; mais, tenez, c'est que je jure d'vous aimer toujours comme si j'étais votre fils. Allons, notre mère, que j'vous embrasse ; et dites-moi vîte où l'on vend le meilleur vin du quartier ».

On le lui enseigna. Il y courut, et revint avec tout ce qu'il fallait pour une collation. À force de le surveiller, il fut assez sobre ; et, quand nous nous séparâmes, il avait encore sa raison.

Le soir, Justine rentra moins triste qu'à l'ordinaire. — « Je les ai vus tous deux ; et pendant toute la journée. — Et moi, j'ai retrouvé mon petit-fils. C'est ce même Bernard. Il était encore là tout-à-l'heure. » Quand elle eut raconté l'anecdote en détail : — « Hélas ! dit Justine, n'y aura-t-il donc que moi ?… ». Elle en aurait dit davantage, si je n'avais pas été là. — « Prends courage, mon enfant », lui dit la mère Simplet. « Il ne faut jamais se défier de la bonté du Ciel. Tu le vois, c'est au moment où l'on y compte le moins… »

Partie I · Chapitre 25

Elle fut interrompue par quelqu'un qui frappa à la porte. C'était la femme de chambre d'une jeune personne qui avait remplacé la dévote dans son appartement. Julie, ainsi se nommait la maîtresse, partageait la fortune d'un certain commandeur de Sermeuil. Cependant on aurait commis une injustice, en la classant parmi ce que l'on appelle ordinairement femmes entretenues.

Orpheline dans un âge assez tendre, son infortune avait touché M. de Sermeuil, et l'avait décidé à l'adopter. Cette belle rose s'était épanouie sous ses yeux. Il aurait fallu être plus qu'un Stoïcien pour ne pas être tenté de la cueillir ; et les vœux qu'il avait prononcés ne lui laissaient pas la possibilité de se marier. Il avait résisté long-tems : mais enfin…

Julie avait pris la recconnaissance pour un autre sentiment ; et la lecture de certains ouvrages l'ayant trop affranchie des préjugés, elle avait trouvé tout simple de faire le bonheur de l'homme à qui elle devait le sien. Il ne lui avait pas paru plus extraordinaire de partager sa fortune, parce qu'ayant en elle le germe de la bienfaisance, elle aurait partagé de même, si elle avait été la plus riche. Du reste, la conduite la plus décente, et la réunion d'une foule de bonnes qualités, qui garantissaient qu'elle n'aurait jamais été coupable, si elle s'était seulement doutée qu'elle le fût. Pour peu qu'on la connût, on était convaincu que ses torts n'étaient que ceux des circonstances, sur-tout de ces ouvrages prétendus philosophiques qui, en voulant extirper les préjugés utiles, ne mettent à leur place que des erreurs dangereuses, et qui, en décidant à braver l'opiiion, égarent tous les jours une infinité d'êtres, que les qualités de leur cœur destinaient à la pra-

tique des vertus. Mais, avant de connaître Julie, on la jugeait sur l'apparence ; et la visite de sa femme de chambre nous trouva assez mal prévenus. La délicatesse de la mère Simplet en fut blessée. Justine était toute effarouchée. Cependant la mine ouverte de la soubrette les eut bientôt ramenées en sa faveur.

La mère Simplet ayant été forcée d'employer à des raccommodages, le jupon qu'elle mettait sous son rouet, le bruit qu'elle avait fait le matin, en reprenant son travail, avait incommodé Julie. Elle envoyait la prier de ne pas filer avant dix heures : mais comme il n'était pas juste qu'elle souffrît de cette complaisance, elle lui faisait offrir un dédommagement ; et Lisbeth, (c'est le nom de la suivante) voulut donner tout de suite, pour le premier mois, quatre ou cinq fois plus que ne valait l'ouvrage dont sa maîtresse demandait le sacrifice. La mère Simplet ne voulut jamais recevoir que précisément ce qu'elle manquerait de gagner en ne commençant ses journées qu'à dix heures.

Cela fut offert d'une manière si franche, si ronde, si contrastante avec la façon dont la dévote en avait agi autrefois pour le même objet : Lisbeth avait l'air si engageant ! On se sentit bientôt aussi rapproché d'elle que l'on en avait d'abord paru éloigné. On la fit asseoir ; elle resta une demi-heure à bavarder, et l'on se quitta les meilleurs amis du monde. « — Quel dommage », disait la mère Simplet, « que cela soit perdu dans le péché ! Mais avec le cœur si bon on ne peut pas manquer de se convertir tôt ou tard. Le Ciel leur en fasse la grace » !

Les rencontres fréquentes que le voisinage occasionne, nous eurent bientôt liés avec Lisbeth, et ensuite avec sa maitresse, qui, étant toute simple, toute aimante, commença par nous prévenir en sa faveur, et finit par nous inspirer le plus tendre attachement.

L'austérité des principes de la mère Simplet avait d'abord été un obstacle ; mais elle avait le pressentiment d'une conversion prochaine. Il y avait encore la grande disproportion de fortune ; mais avec Julie, on n'y pensait seulement pas. Quoiqu'elle fût toujours mise avec la plus grande élégance, couvertes de rubans, de diamans, de plumes, en un mot de tous ces colifichets qui humilient, qui éloignent le pauvre, elle était si bonne, si naturellement bonne, qu'on ne voyait que sa bonté. Une fois entr'autres, je fus témoin d'un tableau !...

Julie avait gagné la confiance de la mère Simplet, au point que celle-ci, oubliant l'emportement de la dévote, lorsqu'elle lui avait dit que les maux de Justine avaient l'amour pour cause..... pressée d'ailleurs par ce ton de véritable intérêt qui dictait les questions de Julie, elle lui fit la même confidence.

« L'amour ! Pauvre fille » ! Et tout de suite montant chez la mère Simplet, pour s'occuper de Justine... Vous eussiez vu l'élégante Julie, d'autant plus parée, qu'elle allait, le même soir, au bal, vous l'eussiez vue dans le plus pauvre des réduits sur un siége vermoulu, ayant d'un côté la bonne vieille, de l'autre, Justine, toutes deux sous les livrées de la pauvreté, leur tenant les mains, embrassant Justine, la plaignant, la consolant, l'encourageant, ayant même la délicatesse..... La délicatesse vis-à-vis du pauvre ! ô Julie ! c'est peut-être la plus rare des vertus. Oui, elle eut la délicatesse de ne pas insister pour savoir l'histoire de Justine, qui souffrait déja de ce qu'il était échappé à sa marraine de dire que l'amour était la cause de ses maux.

Le lendemain, Julie fit apporter chez ma bonne mère quelques meubles, une tapisserie, et elle recommanda à Lisbeth de se char-

ger désormais de faire la cantine que Justine emportoit chaque jour dans sa retraite.

Partie I · Chapitre 26

Déja Julie avait lu dans son cœur. Ce que M. de Sermeuil lui inspirait, elle ne croyait plus que ce fût de l'amour. Ce sentiment, elle commençait à le connaître, à l'éprouver pour le jeune d'Arleville.

Ce jeune homme, lancé, depuis quelques mois, dans le tourbillon, se trouvait livré à d'aimables libertins, qui travaillaient de tout leur pouvoir à le pervertir. N'ayant pas encore pu attaquer le fond, ils avaient au moins altéré la surface ; et d'Arleville, avec la plus belle ame, avait déja tous les ridicules de ceux qui n'ont que des vices. Il avait rencontré Julie dans une fête que le Commandeur avait donnée. Il s'était mis au rang de ses adorateurs, l'avait, comme les autres, étourdie de ces hommages que l'impertinence peut seule se permettre d'offrir, et que la sottise peut seule agréer. Aussi Julie ne les écoutait-elle que comme un bruit vague qui se perdait dans l'air. Cependant, à travers le papillotage, le pitoyable jargon que d'Arleville avait adopté, elle avait démêlé un homme honnête que l'on trompait, qui sacrifiait à la manie d'imiter de mauvais modèles, les avantages qu'il avait reçus de la nature. Cette découverte avait été suivie du desir de le sauver des travers auxquels il était sur le point de se livrer ; et cet intérêt que, dès le premier moment, elle avait éprouvé pour lui, était devenu plus vif à mesure qu'elle avait mieux connu l'excellence de son cœur. D'Arleville, de son côté, sentait s'accroître chaque jour

le sentiment que, dès la première vue elle lui avait inspiré. D'abord courtisan empressé d'une jolie femme, ensuite écolier docile d'un guide aimable, bientôt ami tendre d'une aussi tendre amie, enfin amant passionné, il obtint l'aveu du retour dont son amour était payé ; mais tout de suite après, Julie alla trouver le Commandeur, pour lui déclarer qu'entraînée vers un autre par un penchant invincible, elle renonçait à ses bienfaits, etc. etc.

D'Arleville ne fut point prévenu de cette démarche. Ce fut pendant le tems même qu'elle s'effectua, qu'il en fut informé par une lettre que Julie avait laissée chez elle, pour lui être remise, et dont il fit part à Lisbeth et à moi… Les amans sont naturellement confians, et le sont d'autant plus, qu'ils sont plus vivement affectés.

Je ne répéterai point ses exclamations de surprise, d'admiration d'amour… Elles ne furent interrompues que par l'arrivée de Julie. À peine a-t-elle paru, qu'il est déja dans ses bras : elle s'est élancée dans les siens avec la même rapidité. — « Mon ami ! je suis libre. Je suis à toi, à toi pour la vie. Le Commandeur a pris la chose en philosophe ; et me voilà maîtresse de moi même. Reçois-en pour preuve, pour garant, l'expression que je donne à ce baiser ».

D'Arleville fut long-tems sans pouvoir rien dire. Des larmes… ces larmes si délicieuses que fait répandre l'ivresse du bonheur, étaient son seul langage. — « Ô toi », lui dit-il enfin, « toi, qui, pour ton amant, renonces à toutes les jouissances du luxe ! toi qui as le courage de sacrifier tout à mon bonheur, à notre amour ! Femme adorable, reçois le serment que je fais de ne plus exister que pour toi ; mais permets à ton amant de t'offrir… — Arrêtez, d'Arleville. Vous m'outrageriez si vous en disiez davantage. La

démarche que je viens de faire serait une inconséquence, si elle n'était pas le résultat d'un parti bien décidé : elle serait indigne de moi, si elle me conduisait à vous causer la moindre dépense. Il faudrait ou prendre sur la pension que vous font vos parens, et qui vous suffit à peine pour paraître dans le monde, comme vous le devez, ou vous mettre dans le cas de faire des dettes. En voilà plus qu'il n'en faut pour m'imposer la loi de tout refuser. J'ai calculé. Je puis vivre avec le produit de mes bijoux et de mes meubles. Je le puis même d'autant mieux, que sachant travailler, je ferai tout ce dont j'aurai besoin, et qu'avec cette ressource, l'entretien d'une femme modeste coûte peu de chose. Que m'importe d'être chargée de tout l'attirail de la coquetterie, ou d'être sous le costume simple et frais d'une grisette, si tu m'aimes autant d'une manière que de l'autre ? J'espère même que ton amante, mise avec simplicité, avec modestie, te plaira davantage qu'avec tous les colifichets d'un luxe ridicule. Des meubles, pour être commodes, n'ont pas besoin d'être riches, et le repos habite plus volontiers sous le modeste baldaquin d'indienne, qu'entre le damas et les crépines. Ma table, plus frugale, n'en sera que plus saine, et tu préféreras, je crois, aux mets du meilleur cuisinier, ceux que j'aurai apprêtés moi-même ».

Partie I · Chapitre 27

« Vous-même » ? dit Lisbeth. « Ah ! ce sera bien moi, ne vous déplaise. Monsieur m'avait déja lu votre lettre. J'avais bien entrevu que votre plan était de me renvoyer : ce que vous venez de dire me le confirme ; mais vous rayerez cela de vos tablettes, s'il vous plaît, car, pour moi, je ne vous quitte pas, voyez-vous » ?

— « Je suis bien sensible, ma chère Lisbeth, à cette preuve de ton attachement ; mais je ne suis plus en état… — De quoi ? de me garder ? Je vais vous prouver que si. Vous ne quittez pas votre logement ? — Non ; il n'est pas assez cher… — Vous pouvez me laisser ma chambre ? — Tant que tu voudras. — Eh bien ! voilà tout ce que je vous demande. Le tems que nous gagnerons par la vie tranquille que vous allez mener, je l'emploierai à broder ; il me vaudra pour le moins autant que des gages. — Mais, Lisbeth… — Mais, Madame, vous savez comme je suis entêtée : je n'en démordrai pas. Vraiment oui ! je souffrirai que ces jolies petites mains aillent écumer un pot, et toucher des oignons ! que ce joli teint aille se griller devant un fourneau ! Non pas, Madame, non pas, s'il vous plaît. Allons, invitez bien vîte Monsieur à dîner pour demain ; il me tarde de lui prouver que je suis assez bonne cuisinière. — Je n'ai pas besoin de l'inviter. Il est chez une tendre amie, qui ne comptera plus de momens d'existence que ceux qu'elle passera avec lui ».

Un baiser fut le garant de ce qu'elle disait ; un baiser en fut aussi le remercîment.

« Voilà qui est au mieux », dit Lisbeth, « nous avons été riches jusqu'à ce jour : à présent nous allons être heureux ; car moi, il y a un certain Bernard… suffit, suffit ».

Partie I · Chapitre 28

Le dîné qu'elle fit le lendemain était modeste, mais excellent : c'était un repas de noces ; et, si l'amour en faisait une fête, il rece-

vait aussi un nouveau prix du zèle et de l'empressement de la nouvelle cuisinière.

Julie n'avait pas manqué de se vêtir en grisette. Un déshabillé de petite toile d'une couleur douce, un de ces bonnets simples que les élégantes réprouvent, parce qu'il est plus aisé de payer des plumes, des rubans, des fleurs et un coiffeur adroit, que de produire de l'effet avec quelques morceaux de gaze modestement arrangés, un mouchoir de mousseline qui dessinait des formes que jusqu'alors la mode avait ensevelies sous l'apparence menteuse d'une gaze boursouflée ; une tournure leste, un air content, un œil animé… Précédemment elle passait de son cabinet de toilette dans sa salle à manger, nonchalamment appuyée sur la main de quelque merveilleux qui lui donnait des vapeurs ; cette fois, c'est elle-même qui a mis le couvert, c'est pour son amant… Si, au milieu de ce qu'elle éprouvait, il est possible qu'elle ait pensé aux prétendus sacrifices qu'elle venait de faire, ce n'aura pu être que pour s'applaudir d'avoir échangé des plaisirs factices contre des jouissances réelles.

Peu de jours après, l'appartement changea de face. Les cheminées ne furent plus couvertes de ces riches porcelaines qui, dans la proportion de leur fragilité et de leur prix combinés, sont, tant qu'elles durent, des sujets d'inquiétude, et des sujets de désolation lorsqu'elles viennent à se briser. Plus de ces fastueuses superfluités que le pauvre ne peut voir éparses dans les appartemens du riche, sans s'écrier : « Hélas ! le prix d'une seule de ces riches bagatelles arracherait un homme, toute une famille à la misère » ! Une toile de Jouy, d'un dessin gai, remplaça le riche mais triste damas. Le noyer, luisant quand il est entretenu avec soin, prit la place du sombre acajou. Le plaisir s'établit dans l'al-

cove, au lieu du luxe qui l'avait occupée jusqu'alors. Les superbes pendules qui décoraient toutes les pièces de l'appartement furent supprimées. « Qu'ai-je à faire de cette division méchanique du tems » ? disait Julie ; « je n'en compterai pas moins sa lenteur ou sa rapidité par l'absence ou par la présence de mon amant ».

Partie I · Chapitre 29

Un soir que d'Arleville venait plus tard qu'à l'ordinaire chez Julie, il se rencontra sur l'escalier avec Justine, qui rentrait. À peine l'a-t-elle envisagé, que, jetant un grand cri, elle s'évanouit. Il n'eut que le tems de la recevoir dans ses bras, de la porter chez Julie, où je me trouvai alors. Long-tems nos soins furent inutiles. Enfin elle ouvrit les yeux, promena son regard sur nous tous, l'arrêta sur d'Arleville, qu'elle fixa long-tems dans une immobilité si expressive, que tous nos cœurs étaient serrés ; puis, exhalant un profond soupir, deux ruisseaux de larmes vinrent inonder ses joues, et baigner les mains de d'Arleville qu'elle tenait dans les siennes. Tout-à-coup, appercevant la mère Simplet, elle s'élance vers elle, cache son visage sur son sein… — « Allons-nous-en, ma bonne marraine, allons-nous-en ; je n'y résisterais pas ». Elle sortit.

Nous restâmes tous dans un état que je ne pourrais décrire. D'Arleville sur-tout éprouvait un trouble ! un intérêt ! que jamais aucun être ne lui avait fait éprouver. Il fit l'impossible pour engager la mère Simplet à parler ; mais cela lui était défendu plus que jamais.

Depuis ce jour, Justine revint de sa retraite beaucoup plutôt qu'elle n'en revenait précédemment, et ne manquait pas, après son dire ordinaire : — J'en ai vu un ; ou je les ai vus tous les deux ; ou, je n'ai vu personne ; d'ajouter cette question : Est-il chez Julie ?

Ensuite elle se plaçait sur l'escalier, appuyée sur la rampe, jusqu'à ce qu'elle l'eût vu arriver ou partir. Dès qu'elle l'avait vu, elle remontait chez sa marraine, et la douce mélancolie remplaçait sur son visage le sombre de la douleur.

« Courage, mon enfant », disait la bonne Simplet, « il ne faut jamais désespérer de la Providence. Vlà déja un petit amoindrissement dans tes peines. Qui sait ce que le bon Dieu te prépare ? Remercions-le, prions-le ; et espérons tout de sa bonté ».

Julie, d'Arleville et moi, nous nous perdions dans les conjectures. Nous nous arrêtâmes à penser que d'Arleville ressemblait à l'amant que la mort ou l'infidélité avait enlevé à Justine. Quoi qu'il en soit, on s'applaudissait de ce que sa vue était un allégement à ses peines. On voulut même l'engager à passer avec lui, chez Julie, une partie des soirées ; mais elle refusa constamment, en disant qu'elle n'y résisterait pas.

Partie I · Chapitre 30

Bernard et Sans-Regret, qui passaient une partie du tems chez la bonne mère, s'intéressaient aussi beaucoup à Justine. L'un, en la plaignant, avait la délicatesse de respecter son secret ; l'autre voulait absolument connaître celui qui avait trahi cette pauvre

fille, pour aller le trouver et le forcer, le sabre à la main, de venir réparer sa faute. — « Mais s'il est mort » ? disait Bernard. — « En ce cas..... mais non ; je gagerais qu'il ne l'est pas. Je ne peux dire sur quoi je fonde cette idée, mais j'y mettrais mes oreilles que le coquin n'est pas mort. Et je ferai tant que je saurai où il est. Et, si je le sais une fois, sarpebleu ! je jure par les charmes de M. Lisbeth... » Il va pour désigner du geste de quels charmes il veut parler. À peine sa main en a-t-elle approché, que celle de Lisbeth lui a appliqué le plus beau soufflet !... Notre homme s'était à moitié levé ; il était aux trois quarts ivre, le soufflet lui fit perdre entièrement l'équilibre. — « C'est bien fait », dit-il en se relevant ; « j'ai ce que je mérite. D'abord et d'un, vous êtes sage, partant respectable pour tout le monde ; ensuite vous l'êtes encore plus pour moi, puisqu'vous êtes l'amie de cœur de Bernard. Que voulez-vous ? ce maudit vin attaque la raison ; ce diable de fichu qui s'était entr'ouvert..... Mais c'est égal. Bernard, si je t'ai offensé, tu n'as qu'à parler : je t'en ferai raison ».

— « Monsieur Sans-Regret », dit Lisbeth, « est-ce comme cela que vous réparez vos torts » ?

— « Ah ! mille pardons, Mam'selle Lisbeth ; mais n'ayez pas peur. Quoique j'sois la plus forte lame du régiment, je ne sais pas quel empire ce diable de Bernard a sur moi : son sang-froid, la raison qui est toujours toute de son côté, une manière de respect que j'ai pour lui, et qui fait rentrer toutes mes bottes dans ma manche, tant y a que quand nous nous battons ensemble, j'suis toujours sûr d'en revenir avec une saignée ; mais c'est égal : vous avez toujours raison de craindre, parce que, j'dis, y ne faut qu'un coup malheureux pour enterrer vos projets de mariage ; et, tout au contraire, j'veux les seconder, voyez-vous. Mon tems expire

l'année prochaine. Eh bien ! je m'rengagerai pour finir celui de Bernard ».

« Seroit-il possible » ? dit Lisbeth, en lui sautant au cou. « Mon cher Sans-Regret » !

« Sarpebleu » ! dit celui-ci, « on a bien raison de dire que gn'y a qu'à gagner à être bon enfant. Ce baiser que vous venez de me donner..... Tenez, mam'selle Lisbeth, ç'a m'a remué l'ame comme une victoire ; car, gn'y a pas à dire autrement ; je vous aime plus que vous ne croyez. Vous préférez Bernard ; c'est bien fait : il vaut cent fois mieux que moi ; mais c'est égal ; et je me dédommagerai de ne pas vous avoir, en me rengageant pour que lui puisse vous épouser plutôt ».

Partie I · Chapitre 31

Bernard voulut l'interrompre. — « Sarpebleu, mon camarade, ne viens pas mettre ta délicatesse à la traverse de ma volonté. C'est arrêté comme ça dans ma tête. Tu me ferais dix saignées que je n'en démordrais pas. Allons, à ta santé à celle d'la future. À propos, si nous chantions le trin-trin ? — Volontiers », dit Bernard. « Va pour le trin-trin », dit la mère Simplet. « Je parie qu'il faudra faire chorus, et puis trinquer, et puis boire, J'aime ces chansons-là, moi ; pourvu que vous ne me fassiez pas plus boire que je ne voudrai, car n'faut pas se griser. Vous entendez bien, Monsieur Sans-Regret. — Oh ! que oui, la maman. Je vois bien que vous me coulez-là une leçon sans que ça paraisse ; mais c'est égal. Vous avez raison, et je serai sobre, je vous le promets. Chantons toujours ».

Nous répétâmes tous les quatre derniers vers, en marquant la mesure et l'intention du troisième par le choc de nos verres entre eux, tandis que Sans-Regret faisait sa partie avec le sien contre une bouteille. Nous en fîmes de même à chaque couplet.

II.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment entendre le murmure
Et des zéphyrs et des ruisseaux
Quï vont caressant la verdure.
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille :
C'est le trin-trin ; c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

III.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique.
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique.

Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille :
C'est le trin-trin ; c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.
IV

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette ?
Le cœur lui bat quand elle entend

Le pan, pan, pan de la claquette.
Mais moi qui n'aime que le vin, etc,

Pour le guerrier, dans les combats
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la meilleure harmonie.
Mais quand il est dans un festin,
Un seul bruit flatte son oreille :
C'est le trin-trin ; c'est le trin-trin
De son verre et de sa bouteille.

« Pardi ! vlà qui est bien gai », dit la mère Simplet. — « Oui », dit Sans-Regret ; mais ce qui ne l'est pas, c'est que je joue de mon reste. Allons, buvez tous à notre bon voyage ; car voilà notre tems expiré. Faut que nous rejoignions ».

En effet, ils partirent le surlendemain. Nous pleurâmes tous en embrassant Bernard. Nous avions formé le projet de le conduire jusqu'à quelques lieues de Paris ; mais il n'eut pas son exécution : je fus retenu par le travail d'une place que j'avais depuis quelques jours. C'était celle de Secrétaire de M. d'Arleville le père, que son fils, à la recommandation de Julie, avait obtenue pour moi.

Partie I · Chapitre 32

Monsieur d'Arleville était d'une naissance obscure ; mais, enrichi par des spéculations heureuses, il avait voulu s'illustrer par son second mariage. Il y était parvenu aux dépens de son bonheur.

Une veuve ayant, au lieu de fortune, un nom, des parens puissans… Quelle fut ma surprise de trouver en elle cette même dévote qui avait occupé, au-dessous du logement de la mère Simplet, l'appartement devenu depuis celui de Julie, et qui l'avait quitté à la suite de la station avec l'Abbé, dont elle avait craint, avec raison, que je n'eusse été témoin ! Cette crainte se renouvella, quand elle me vit attaché à M. d'Arleville : et, si sa vue m'étonna, ma présence ne laissa pas de la déconcerter.

« Croyez-vous, » dit-elle assez séchement à M. d'Arleville, « qu'un aussi jeune homme soit de force à être votre secrétaire » ? Je pris la parole, pour lui dire que je connaissais la faiblesse de mes moyens, mais que j'y suppléerais autant qu'il serait en moi par le zèle, par l'attachement, et sur-tout, ajoutai-je en y mettant le ton convenable, par une discrétion à toute épreuve. Elle sentit l'application, me loua de cette qualité essentielle dans ma place, et me promit son amitié…

Elle m'en accorda au moins l'apparence. M. d'Arleville me donna réellement la sienne. J'en eus la preuve dans une circonstance bien agréable pour moi. La cure de sa terre vint à vaquer. Nombre de personnes puissantes la sollicitaient pour des protégés. Le desir d'obliger le bon M. Francir, me donna la hardiesse de risquer ma prière au milieu de toutes ces recommandations imposantes. Je l'emportai sur elles ; et ce fut à ce respectable Prêtre que la Cure fut donnée.

Je n'ai pas besoin de dire combien cela m'attacha à M. d'Arleville. Il m'accordait d'ailleurs cette considération si puissante sur l'homme sensible. Je n'étais point traité comme un homme payé, mais comme un ami ; et il ne manquait à mon bonheur que de voir mon bienfaiteur heureux : il s'en fallait de beaucoup qu'il le

fût. Il était au contraire livré à une tristesse habituelle dont on ignorait la cause, et que j'attribuais au regret d'avoir uni son sort à une femme dont le caractère était si peu analogue au sien. Hautaine comme presque toutes les femmes de condition qui épousent des financiers ; intolérante comme toutes les fausses dévotes ; acariâtre au-delà de toute expression ; n'ayant pour personne le plus faible attachement, pas même pour M. d'Arleville, qui avait fait son bonheur, et que tout le monde chérissait ; ni pour les enfans de sa première femme qui, comme lui, étaient universellement aimés. Sa fille sur-tout... il n'y avait qu'une pareille belle mère qui pût refuser sa tendresse à la fille de M. d'Arleville, à l'aimable Adèle.

Partie I · Chapitre 33

Tout en elle annonce un caractère excellent, beaucoup de sensibilité. La physionomie douce, l'air ingénu, l'œil velouté, un son de voix qui va à l'ame..... Je ne l'éprouvai que trop pour ma tranquillité ! Dès que j'eus lu dans mon cœur, je voulus fuir, mais il était trop tard ; je n'en avais plus la force. Tout ce que je pus obtenir de moi, fut le projet de lui laisser ignorer mon amour.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que je n'étais pas le seul qui ressentisse les effets de ses charmes. L'Abbé Fallacio, qui dirigeait la conscience de Madame d'Arleville, avant qu'elle portât ce nom, et lorsqu'elle était la voisine de la mère Simplet..... On s'attendait bien de le trouver chez M. d'Arleville. Ceux qui lui ressemblent ne quittent pas prise, quand la fortune de leurs pénitentes s'accroît : mais, après la scène que j'avais vue du cabinet,

on ne pouvait pas imaginer qu'il osât porter ses vues sur la belle-fille de cette même femme... J'observais avec intérêt. Une foule de petites circonstances éveillèrent mes soupçons ; le tems ne fit que les fortifier ; Adèle les confirma par le soin extrême qu'elle prenait d'éviter de se trouver seule avec lui.

Le monstre : quand je voyais son œil cave et faux se promener sur les charmes d'Adèle ; lorsque, pour monter un escalier, il osait lui offrir la main..... heureusement elle la refusait toujours ; je crois que, si elle l'eût acceptée, je me serais trahi. J'avais déja tant de peine à me contenir ! sur-tout depuis une scène où j'avais cru voir que j'inspirais quelque intérêt.

Par suite d'une lecture, et d'une dissertation qu'elle avait amenée, j'en étais venu à dire que la naissance était peu de chose, et qu'il n'y avait de différence réelle entre les hommes, que par leurs qualités personnelles. Madame d'Arleville, oubliant les raisons qu'elle avait de me ménager, n'écoutant que son orgueil blessé, me traita avec une hauteur..... que jamais je n'aurais soufferte, si j'avais pu ne pas la souffrir sans m'exposer à être banni de l'endroit où je voyais Adèle.

Cette aimable personne leva les yeux au ciel, les reporta sur moi, avec l'air de me dire : « Adèle vous plaint ». Puis son fichu soulevé avec plus de force et de lenteur qu'à l'ordinaire..... « Ah ! Madame d'Arleville », dis-je en moi-même, traitez-moi à présent comme vous voudrez. Je souffrirai tout ; oui, tout..... mais ne vous en allez donc pas..... ne me laissez pas seul avec cette charmante fille ; dans un moment comme celui-ci..... son cœur disposé pour moi ; le mien brûlant pour elle..... »

Madame d'Arleville était effectivement partie. Soit excès de colère, soit le reproche de s'être laissée emporter trop loin, elle était sortie brusquement, et nous avait laissés, Adèle et moi, aussi déconcertés l'un que l'autre de nous trouver tout-à-coup seuls ensemble. Elle brodait. Je tenais encore le livre qui avait amené les réflexions dont l'orgueil de Madame d'Arleville avait été si vivement blessé..... Le livre, comme la broderie, n'était que pour la contenance. Adèle ne passa pas une soie ; je ne lus pas une seule ligne. Nos yeux occupés à se chercher, à s'éviter..... — « Ma belle mère, me dit-elle enfin, vous a traité bien durement ».

J'allais répondre que j'en avais été bien dédommagé ; et qui sait où cela m'aurait conduit ?

Par bonheur, le jeune d'Arleville entra. Il me cherchait, pour me dire que Julie venait de recevoir la somme que le Commandeur lui donnait précédemment à chaque quartier ; qu'en même tems on lui avait dit qu'il y avait des fonds placés à cet effet, et qu'elle en recevrait autant à l'échéance de tous les quartiers. — « Il est clair », ajouta d'Arleville, « que c'est un trait de M. de Sermeuil. Il est superbe ; nous l'admirons : mais Julie ne doit ni ne veut accepter ce bienfait. Moi-même, vous jugez bien que je ne voudrais pas voir mon amante enrichie par un autre. Nous avons décidé qu'elle irait sur-le-champ le trouver, pour lui remettre ses dons. Il demeure actuellement à la campagne ; et, comme je ne peux pas y aller dans ce moment, j'ai compté sur vous, pour accompagner Julie. Il ne faut que deux jours : mon père vous les accordera sûrement ».

Partie I · Chapitre 34

En effet il me les accorda ; et je partis avec Julie et Lisbeth dans une voiture publique. La quatrième place était occupée par un de ces fastueux personnages, dont la mise éblouit les sots, et repousse les gens raisonnables. Il débuta par prendre le fond, quoiqu'il y eût des femmes. Il est vrai que l'une n'était qu'une soubrette, et que la maîtresse avait un air si simple ! un ton de si grande bonté en parlant à sa suivante ! tandis que le Monsieur avait une toilete si recherchée ! une coiffure élégante, des odeurs, les doigts garnis de bagues de toutes sortes de formes et de couleurs, deux chaînes chargées de breloques, deux montres enrichies qu'il s'empressa de sortir, de faire sonner..... Quelle maladresse ! Si l'homme riche savait combien il sacrifie de plaisirs à la ridicule manie de vouloir éblouir par sa richesse, il ne ferait plus un aussi sot marché. Que ce Monsieur n'eût eu d'affectation ni dans sa mise, ni dans ses manières, qu'il n'eût pas pris d'autorité une place qu'il aurait toujours eue, parce que nous n'aurions pas souffert qu'il s'en fût privé pour Lisbeth ; la voiture n'aurait pas roulé dix minutes, que nous nous serions parlé. Des mots vagues en auraient amené de plus suivis. La conversation auroit pu finir par être intéressante ou gaie ; nous aurions rendu ainsi notre voyage agréable, et tout le monde y aurait gagné. Au lieu de cela, nous cheminâmes dans un silence !..... Celui du Monsieur semblait dire : — « Mon dieu ! que l'on est malheureux de ne point avoir une voiture à soi ! Qu'il est désagréable d'avoir une route à faire avec des premiers venus, avec de petites gens qu'il faut supporter pendant je ne sais combien d'heures ! » Notre silence à nous disait aussi clairement, que nous ne souffrions pas moins de nous trouver avec un tel compagnon de voyage ; non

pas que son faste nous en imposât, mais parce que, sa présence nous gênant pour ce que nous aurions eu à dire entre nous, il était désagréable de ne pouvoir se dédommager de cette gêne par une conversation générale.

Nous fîmes ainsi la moitié du chemin. On arrêta pour faire rafraîchir les chevaux. Pendant ce tems, nous allâmes nous promener dans un parc, qui se trouva ouvert. Nous vîmes notre élégant suivre Lisbeth, que sa folâtre gaieté conduisait indistinctement dans toutes les allées du parc, s'inquiétant peu si nous dirigions notre promenade du même côté. J'avais déja cru m'appercevoir dans la voiture qu'il faisait attention à elle.

Lisbeth avait l'œil vif, le nez troussé, une bouche riante, une physionomie lutine. Trop vive pour avoir un embonpoint excessif, elle n'en avait pas moins besoin d'un fichu assez ample. Et puis, une certaines manière de l'arranger !..... La pudeur était satisfaite ; mais la curiosité pouvait aussi l'être, si cependant elle ne desirait pas trop, et si elle savait saisir les différens jours que procuraient la variété des attitudes et la vivacité des mouvemens. Le Monsieur n'avait pas vu impunément cette blancheur de lis, cette immobilité qui résistait aux plus rudes cahots de la voiture..... Mais il a joint Lisbeth au détour d'une allée ; nous sommes derrière une charmille : voici leur dialogue.

Le M. — « Savez-vous bien que vous allez d'un train à défier l'homme le plus leste » ?

L. — « Trouvez-vous cela, Monsieur » ?

Le M. — « Cette autre Dame est votre maîtresse, à ce qu'il m'a semblé » ?

L. — « Pourquoi » ?

Le M. — « Elle a une soubrette charmante ».

L. — « Il y a long-tems que les miroirs me le disent ».

Le M. — « Et les hommes aussi, sans doute » ?

L. — « Mais, oui ».

Le M. — « Et l'on n'est pas toujours incrédule » ?

L. — « Vous avez deviné ».

Le M. — « Charmante ! sur ma foi ! Comme elle est fraîche ! C'est véritablement une rose ». (Il s'approche pour prendre de certaines libertés. Il est arrêté par un grand coup d'épingle). — « Ah ! la méchante ! comme elle m'a piqué » !

L. — « Pour que votre comparaison ne fût pas tout-à-fait fausse, il fallait que je ressemblasse à la rose au moins par les épines ».

Le M. — « Et vous me raillez encore ! Oh ! vous allez me le payer ».

L. — « Prenez garde à vous. Je me vengerai d'une manière terrible ».

Le M. — « Que pouvez-vous me faire de si effrayant » ?

L. « Je fourragerai votre coiffure ».

Cette menace fit son effet. Notre fat, tout en disant que cela lui serait égal, battit en retraite si gauchement, que nous ne pûmes retenir un éclat de rire, qui acheva de le déconcerter. Il ne nous

voyait pas ; mais il se douta bien que c'était nous. Aussi fit-il semblant de dormir pendant tout le reste de la route.

Partie I · Chapitre 35

Nous arrivâmes enfin à un chemin de traverse qui conduisait chez M. de Sermeuil, et où il fallait quitter la voiture. Il n'y avait qu'une lieue à faire : nous l'entreprîmes à pied, mais nous fîmes l'étourderie de ne pas prendre de guide. Nous nous égarâmes ; la nuit commençait à se clorre, et nous commencions à nous inquiéter, lorsqu'enfin nous apperçûmes une lumière, vers laquelle nous dirigeâmes nos pas. Nous y fûmes bientôt arrivés.

Au bruit que nous faisions, un gros chien sortit en aboyant, mais d'un aboiement caressant. Cet animal venait à nous, retournait à la porte, revenait, retournait comme pour nous engager à entrer. Presqu'aussitôt parut une paysanne, qui vint nous demander si nous ne nous étions pas égarés, et qui, sur notre réponse affirmative, nous invita, du ton le plus empressé, à venir nous reposer chez son maître, qui était un phirsolophe. Notre scène muette exprima sans doute la crainte d'être chez un original, pour ne rien dire de plus ; car la paysanne nous dit, en parlant avec la plus grande volubilité : — « Sans doute que vous ne savez pas encore c'que c'est qu'un phirsolophe. Ça n'est pas étonnant. Je n'le sais, moi, que du depuis que mon maître est ici ; mais faut dire qu'c'est la pus belle chose du monde. Un homme tout simple, tout uni, qui fait tant d'bian qu'il peut, qui trouv'bian tout c'que font les autres, qui parle au pauvre monde comme à ses pareils, et qui, m'est avis, parlerait tout de d'même à un

prince ; car, voyez-vous, M. de Sermeuil ne distingue les hommes..... — M. de Sermeuil, dites-vous ! — Oui-dà. — C'est précisément chez lui que nous venons. — Oh bian ! vous y vlà tout portés. Il va ête bian content, quand il rentrera, d'trouver comm'ça cheux lui deux braves dames et un brave Monsieur d'sa connaissance. Quand bian même i n'vous connaîtrait pas, ça serait encore égal, voyez-vous ? Quand j'dis qu'ça s'rait égal, pas tout-à-fait pourtant. Dame ! écoutez donc. Les ceux que l'on connait, on doit les recevoir mieux que les autres : mais c'est qu'il est si honnête ! c'est qu'il est si bon ! Vous croyez peut-être que ç'te lumière qu'vous avez vue, c'est par hasard. Eh bian ! point du tout. V'la encore c'qui vous trompe. Comme c'village est dans le milieu du bois, qui n'est pas bon, da ! et dans lequel i n'faut pas avoir trop bu, comm'dit c't'autre, pour perdre son chemin, not'-maître ne veut pas que les volets d'sa maison soyont fermés, afin que les lumières sarviont aux gens qui v'nont à s'égarer, et ils sont toujours assurés de trouver ici une bonne réception. C'est comm'ça qu'not maison est montée. Gn'y a pas jusqu'à not' chien, parlant par respect, qui est déja accoutumé à faire bonne meine aux gens. Il n'est dressé à çà qu'tout nouvellement ; mais c't'accoutumance-là, ça s'prend bian vîte par les bêtes comm' par les personnes. Tant seulement j'mettons de la prudence, suivant les ceux qui se présentont ; car, écoutez donc, c'n'est pas l'tout qu'd'être bon, n'faut pas s'exposer. Il est vrai que l'village est là tout près, et qu'au moindre signe d'notre maître, gn'y a pas un paysan qui ne se fît hacher pour le défendre. Il n'est pourtant pas not'seigneur. Ce n'est pas, j'dis, qu'il aurait bian pu l'être s'il avait voulu ; mais i dit comm'ça, dit-i, qui gn'y a pas de plaisirs, parce que gn'y a toujours des droits à soutenir contre les pauvres gens, qui pour la chasse, qui pour la pêche, qui pour autre chose, et

que, riche pour riche, on fait plus de bian, étant simple particulier, qu'étant seigneur..... Mais moi donc qui ne pense pas à vous faire rafraîchir ! Pardon, excuse, mes bonnes Dames ; c'est que quand j'parle de mon brave maître..... T'nez v'là une bouteille. Françoise, va prendre des verres sur la table. Allons donc, lambine, allons donc... Ah ! c'est bian heureux. Faites la révérence, Mam'zelle ».

— « C'est à vous cet enfant-là » ?

— « Oui, Madame, à vous servir. si elle en était capable. Faites-donc la révérence, Mam'zelle ».

— « Quel âge a-t-elle » ?

— « Sept ans, Madame, vienne la moisson. Faites-donc la révérence, Mam'zelle ».

— « Elle est bien forte pour son âge » ?

— « Oh ! c'est qu'ça ne boude pas d'vant son écuelle. Si elle était seulement aussi sage que gourmande !... Mais faudra bian qu'ça vienne. N'est-ce pas, Madame, que vous n'l'aimerez pas, si elle n'est pas bian sage ? Faites-donc la révérence, Mam'zelle ».

— « Tenez, ma petite amie ; voilà des bonbons, à condition que vous contenterez bien votre mère ».

— « Oh ! mon Dieu ! Madame, vous êtes trop bonne. Faites-donc la révérence, Mam'zelle... Mais, je crois entendre... M'est avis que j'entends not'maître ».

C'était effectivement lui. La présence de Julie ne le surprit pas. Il connoissait assez la délicatesse de ses principes, pour s'être attendu à cette démarche ; mais il était dans les siens qu'elle serait

absolument sans effet. Quoi que pût dire Julie, pour obtenir de lui qu'il reprît ses dons, il résista à ses instances. Il fallut finir par céder ; et elle fut forcée de permettre qu'il offrît à la chaste amitié, ce qu'il avait précédemment consacré à une liaison que la bonne morale condamnait.

Partie I · Chapitre 36

Ce point arrangé, le Commandeur, pour qu'il n'en fût plus parlé, nous proposa de passer dans le salon, où la compagnie nous attendait. Nous ne savions trop ce que cela voulait dire. Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme. Le salon était une superbe grange ; et la compagnie, c'était tout Le village réuni pour la veillée. On n'y manquait pas chaque soir ; mais ce que M. de Sermeuil ne nous avait pas proposé, parce que lui-même l'ignorait, ce fut une fête qu'on lui donna le même soir, à l'occasion de la sienne.

Nous trouvâmes la grange illuminée, et tapissée de lierre, formant des arcades, des guirlandes et le chiffre du Commandeur. Toutes les filles étaient vêtues en blanc, les femmes avaient leurs belles cottes rouges, les garçons leurs habits des dimanches, de la poudre et des cocardes. Les Vive M. de Sermeuil ! marquèrent notre arrivée. On vint le prendre par la main, et le conduire sur une espèce d'estrade. Sitôt qu'il y fut, un pan de tapisserie, qui tomba, laissa voir un fauteuil enjolivé de fleurs et de rubans, au-dessus duquel pendait une couronne. Au même instant l'orchestre, composé de trois ménétriers, partit d'un coup d'archet à briser toutes les cordes.

Ils jouèrent une fanfare, ensuite une marche, au son de laquelle on vint deux à deux, à la file, apporter des bouquets à M. de Sermeuil. Deux paysans donnèrent, au lieu de fleurs, une poignée d'épis d'orge. Ils provenaient de la première récolte faite dans un terrein que le Commandeur leur avait donné. D'autres lui présentèrent une botte de joncs secs. C'était pour désigner un marais desséché par ses soins, et qu'il faisait cultiver pour les pauvres. Enfin les vieilles lui présentèrent un rouet dont la bobine était couverte de fil d'or et de soie. Le Magister, qui avait lu autrefois la fable des Parques, leur avait conseillé cette allégorie.

Il y eut ensuite une collation posée des plus beaux fruits que chacun avait pu cueillir dans son jardin. Les femmes avaient fait des crêmes, des pâtisseries, des vins cuits. J'ai vu à la ville de prétendus ambigus bien symmétriques. Celui-là en était véritablement un. Des corbeilles de joncs, des paniers d'osier, une vaisselle aussi diversifiée par les formes que par les couleurs, le tout placé sur la table, comme cela s'était trouvé ; par-dessus tout, une bonne gaieté bien franche, bien soutenue, des rondes, des chorus, puis des danses ou l'on s'embrouillait toujours, mais ou l'on riait de tout son cœur.

Cependant la crainte que Julie, déja fatiguée de la route, ne fût incommodée par une veillée trop prolongée, fit que M. de Sermeuil tira sa montre. Je fis de même. Nous étions à quelques minutes l'un de l'autre. Je pris la sienne, et après l'avoir réglée sur celle de Bernard : « Elle le mérite », lui dis-je en la lui rendant.

Ce mot piqua sa curiosité. Je lui racontai le trait de Bernard. Il voulut revoir ma montre, la considéra avec une attention respectueuse ; puis reprenant la sienne : « On te fait trop d'honneur »,

lui dit-il avec un air de pitié ; « il s'en faut de beaucoup que tu puisses soutenir la comparaison ».

Fin de la première partie.

Partie II · Chapitre 01

Quelque tems après, je retournai à la campagne ; mais ce fut pour aller à la terre de M. d'Arleville : et quelle différence ! Ce n'est pas qu'il ne fût beaucoup aimé, ainsi que ses deux enfans : mais la réputation de Madame d'Arleville l'y avait précédée. Cependant, comme elle n'y était pas encore venue, on lui fit les honneurs que l'on crut devoir à la nouvelle épouse d'un Seigneur que l'on chérissait. Tout le village vint au-devant d'elle : mais on n'avait pas cet air empressé qui fait tout le charme des hommages : le respect seul avait dicté la harangue du Bailli : et ce qui marquait encore plus, c'est que, dans les phrases qui s'adressaient à M. d'Arleville et à ses deux enfans, on retrouvait l'expression du sentiment. Leurs yeux disaient à l'observateur attentif : « Quel dommage que ce brave homme ait cette femme-là pour épouse ! Nous étions heureux. Il y a bien à craindre à présent que nous ne le soyons plus ». Les plus malins regardaient alternativement la Dame et l'Abbé Fallacio, (qu'elle menait par-tout) et semblaient dire : « Voilà sûrement celui dont on nous a parlé ».

Madame d'Arleville répondit à la harangue du Bailli, par deux ou trois mots qu'elle appela un remercîment : puis s'informa s'il y avait de la piété parmi ses vassaux, enjoignit au bon Curé Francir d'y tenir la main, promit sa bienveillance à ceux qui prieraient le plus : tout cela brodé de quelques phrases mystiques, et dit du

ton de dignité d'un être supérieur qui veut bien descendre de sa sphère. Elle finit par donner au Curé diverses choses pour l'ornement de l'Église. Adèle était allée se mêler parmi les villageoises, qu'elle embrassoit bien cordialement, donnant aux jeunes des rubans ; aux vieilles, des croix, des boucles, des colliers..... Son frère, entouré des hommes, leur parlant avec cette affabilité si puissante sur l'inférieur, leur annonçait que, le Dimanche suivant, son père donnerait des prix pour la course, et que l'on danserait ensuite.

La joie revint animer la physionomie de ces braves gens, mais ils regardaient toujours M. d'Arleville, avec l'air de dire : — « Quel dommage qu'une aussi bonne Demoiselle, qu'un aussi bon jeune homme aient une pareille belle-mère » !

Il n'y eut que quelques vieilles femmes, dévotes aussi, mais de bonne foi, qui, sachant qu'elle allait tant à l'Église..... Il s'en faut qu'elle en rabattît dans un endroit où elle voulait donner l'exemple. Tous les jours, elle y passait trois ou quatre heures. Le Dimanche, elle y resta presque toute la journée, persuadée qu'au respect pour son rang, ses vassaux joindraient la vénération pour sa piété. Elle se trompait. Nulle part on n'est dupe long-tems de la fausse dévotion. Dès que l'office fut fini, en laissa la béate dans son banc seigneurial, et pendant qu'elle feuilletait ses livres, on était déja au château, disputant le prix de la course, et dansant sous les marronniers de la grande cour.

Partie II · Chapitre 02

Au lieu de la prétention de briller qui préside aux bals de la ville, on n'avait là que le desir de s'amuser. On y dansait de tout son cœur ; le ménétrier jouait de toute sa force, et la vraie gaieté animait tout le monde. Au lieu de ces tables de jeu, auxquelles vont combattre, pendant toute une nuit, ceux qui ne dansent pas, les mères et les vieillards, assis sur des banquettes, encadraient le tableau et ajoutaient à son effet. Enfin, chacun des rubans qu'Adèle avait donnés aux jeunes villageoises, nouait une collerette et parait un chapeau… Est-il surprenant qu'au village la moindre assemblée devienne une fête ?

C'était pour moi qu'elle en était véritablement une, pour moi qui dansais avec Adèle. Chaque fois que nos mains se touchaient…… nous n'avions pas, comme à la ville, de ces gants, qui exigent un serrement décidé, auquel la pudeur se résout difficilement. Nos mains étaient nues, le moindre frémissement était senti. Et puis ce terrein inégal qui, en mettant de l'incertitude dans les pas, forçait, pour les assurer, de s'appuyer un peu sur la main du danseur…… Je ne sais si mon imagination me trompait, mais elle me rendait bien heureux, et je me livrais à tout le charme de ces illusions, lorsque Madame d'Arleville revint, suivie d'un laquais portant sa bibliothèque d'Église, ses carreaux, son épagneul…… Elle entend la musique, apperçoit la danse, arrive furieuse, fait renverser l'orchestre ; et, s'en prenant à tout le monde : — « Comment, Monsieur d'Arleville, vous autorisez de pareilles choses ! Et vous, Mademoiselle, c'est comme cela que vous vous respectez ! Danser comme une folle au milieu d'un tas de paysans ! Vous profitez bien des exemples que je vous donne ».

En un instant, la jolie assemblée fut dispersée.

Partie II · Chapitre 03

Nous ne fûmes pas quittes aussi promptement des aigres et pieuses remontrances de Madame d'Arleville. Le Curé, qui fut mandé, ce bon M. Francir, en fut le principal objet. — « Il était inconcevable qu'un homme de son âge permît des plaisirs aussi profanes ! — Madame, les malheureux, que le sort condamne à des travaux pénibles, seraient bien à plaindre, si, après une semaine entière de travail, ils n'avaient pas un jour de récréation. — Monsieur le Curé, l'Écriture dit un jour de repos. — Cela est vrai, Madame, mais, pour l'homme que l'habitude de la fatigue rend actif et robuste, un repos absolu serait une peine, au lieu d'être un dédommagement. — Comment ! Monsieur le Curé, vous mettez de la prétention dans vos réponses ! Vous feriez mieux d'en mettre à convaincre vos paroissiens, que le Dimanche est entiérement destiné à prier. — Madame, pour obtenir assez, il ne faut pas exiger trop. L'enfant qui revient de l'école, embrasse son père, lui fait quelques caresses, puis va se livrer aux amusemens de son âge. Si on exigeait que le tems qu'il leur destine, il le passât tout auprès de son père, croyez-vous qu'il mît la même ferveur dans ses caresses ? — Il est bien étonnant, M. Francir, qu'à votre âge, vous ayez un esprit de tolérance aussi dangereux dans un Pasteur. — Plus on vieillit, Madame, plus on doit devenir indulgent. L'expérience ne sert qu'à prouver les abus de l'intolérance, et j'aime mieux être entouré d'enfans qui m'aiment comme un père, que de gens qui me craindraient comme..... — M. le Curé, finissons un verbiage inutile. Je suis trop instruite sur

cet objet, pour que vos phrases puissent ébranler mes principes. Il n'y a qu'un mot qui serve. Je prétends que vous défendiez les jeux et toute espèce d'amusemens, le Dimanche. — Je suis fâché, Madame, de ne pouvoir faire ce que vous desirez : mais je n'agis jamais contre ma façon de penser. — Vous êtes bien hardi, Monsieur, de me tenir tête sur un pareil sujet. Comptez que j'en porterai des plaintes. Eh ! qui aura donc de la religion, si les Pasteurs eux-mêmes..... Cela est affreux ! Grand Dieu ! quel siècle ! quelle perversité ! Monsieur, le Curé, je vous reverrai quand vous aurez adopté d'autres principes. — Madame, ce ne serait pas ce motif-là qui m'en ferait changer ».

M. Francir sortit, en faisant un salut si expressif, que, pendant quelques minutes, Madame d'Arleville fut comme suffoquée. — « Grand Dieu » ! dit-elle enfin, « qui pourrait croire de pareilles choses ? Et l'on s'étonne que les Seigneurs ne répandent pas le bonheur dans les campagnes ! Ce serait une si grande jouissance pour moi, que de rendre tous mes vassaux heureux ! mais non ; ils ne savent l'être que dans le péché. Et leur Pasteur encore, qui au lieu de les éclairer..... Il n'y a plus ni piété, ni vertu sur la terre ».

Partie II · Chapitre 04

Ce torrent de pieuses exclamations fut interrompu par une vieille femme-de-chambre, qui vint annoncer que Pyrame (c'est le nom de l'épagneul) avait des coliques. — « Ô ciel, mon Pyrame ! Apportez-le-moi bien vite. Cette chère bête ! que peut-elle donc avoir » ? Pyrame fut apporté mollement étendu sur un coussin,

que la vieille déposa sur les genoux de Madame d'Arleville. On fit chauffer des mouchoirs de batiste pour envelopper le malade. On lui présenta toutes les friandises imaginables, tout cela accompagné de caresses pour lui, de reproches pour les gens, de brusqueries contre ceux qui n'apportaient pas assez vite, ou d'un air assez chagrin, ce que l'on imaginait de lui offrir. Au milieu de ses doléances, des expressions de sa mauvaise humeur, Madame d'Arleville ne cessait de se récrier sur son extrême sensibilité, qui ne lui permettait pas de voir souffrir le plus petit être, sans partager ses maux. — « Pour vous, Mademoiselle », en s'adressant à Adèle, « rien au monde ne peut vous émouvoir. Vous verriez mourir ce pauvre animal, sans en être plus affectée. Mon cher Pyrame ! Il n'y a que moi qui compatisse à ton mal. Délicat comme tu es, il y a long-tems que tu aurais péri, si tu étais tombé en de certaines mains. On n'aurait jamais eu pour toi ces soins tendres qui exigent une sensibilité aussi vive, aussi exquise que la mienne..... Qui est-ce donc qui ouvre si brusquement cette porte ? Ce pauvre Pyrame en a tressailli ».

C'était le garde-chasse amenant un paysan qu'il avait surpris tirant un coup de fusil. Ce pauvre homme courut se jeter aux genoux de M. d'Arleville. Il en fut reçu avec cette nuance de sévérité qui laisse entrevoir le pardon ; et il commençait à se rassurer, lorsque Madame d'Arleville prenant la parole : — « Comment, malheureux ! tu oses chasser malgré les défenses ? et encore c'est un Dimanche que tu choisis ! — Madame, je vous supplie de m'entendre : je ne suis point un braconnier. — Au lieu d'être à l'Église ! — C'est la première fois que j'aie chassé ; on peut s'en informer. — Aller braconner, au lieu de prier Dieu ! — Hélas ! c'était pour contenter ma pauvre femme, qui est à la veille d'accoucher, et qui, depuis je ne sais combien de tems, me tourmente

pour avoir un bec-figue. — Un bec-figue ! Il sied bien à de pareils êtres d'avoir de telles envies. Allons, allons, conduisez ce drôle-là en prison. — Madame, ayez pitié de moi, de ma femme »... Elle parut au même instant, conduisant un enfant par la main, en portant un autre sur son bras, un troisième dans son sein. Comme elle allait pour embrasser les genoux de Madame d'Arleville, elle eut le malheur de toucher Pyrame, qui se mit à crier. — « Prenez donc garde ; vous êtes d'une mal-adresse ! Mon pauvre Pyrame (au garde) : Eh bien ! faut-il vous dire deux fois la même chose ? — Allons », dit le garde au paysan, « marchons en prison ». La femme suivit. Je suivais aussi, le cœur navré..... Je ne souffris pas long-tems. M. d'Arleville, qui les avait devancés, fit relâcher le paysan, défendit au garde de paraître, de plusieurs jours, devant Madame d'Arleville, pour éviter ses questions, lui prescrivit de ne jamais rendre compte qu'à lui personnellement des délits qu'il découvrirait, et donna quelqu'argent à cette pauvre famille, pour la dédommager de ce qu'elle venait d'éprouver.

En rentrant au château, je trouvai Madame d'Arleville occupée à donner l'ordre de faire cuire pour son chien, le bec-figue pour lequel elle venait d'envoyer en prison un malheureux père de famille. Pyrame mangea les deux ailes, et l'on alla se coucher un peu plus tranquille ; mais les inquiétudes se renouvellèrent pendant la nuit. On la passa presqu'entière auprès du malade, et, dès que le jour commença à poindre, on fit atteler une chaise.

L'Abbé étant incommodé, il ne put accompagner Madame d'Arleville. Je le remplaçai. Nous voilà donc elle, la vieille femme-de-chambre, moi et Pyrame, j'aurais dû dire : elle, Pyrame, la

femme-de-chambre et moi ; c'était sûrement dans cet ordre que nous plaçait la considération de Madame d'Arleville.

Partie II · Chapitre 05

Nous cheminions dans le silence le plus absolu, par respect pour le sommeil auquel s'était livré l'animal chéri ; mais il fut rudement interrompu par un cahot si violent, qu'une des soupentes se cassa. On juge sans peine et de l'effroi de Madame d'Arleville, et de l'aigreur avec laquelle le cocher fut traité, le tout en proportion de la tendresse qu'elle avait pour Pyrame.

Nous allâmes nous asseoir au pied d'un arbre, pendant que les gens réparaient la voiture. À peine y étions-nous, que nous vîmes au pied d'un autre arbre, un jeune homme vêtu dans le genre paysan, mais avec goût. Il était si absorbé dans ses idées, qu'il ne nous apperçut pas. Après quelques soupirs, il prit une guitare qui était à côté de lui, et chanta.

ROMANCE.

Dans les grandeurs, ô ma Lucie !
Puisses-tu couler d'heureux jours !
Mais du hameau la douce vie,
Vaut mieux que le faste des cours.

Cette onde qui, dans la prairie
Coulait sans bruit et librement,
Par l'art, maintenant asservie,
Du plus beau parc fait l'ornement.
Dans d'étroits canaux resserrée,

N’en jaillissant qu’avec effort,
Elle est quelquefois admirée ;
Mais on maîtrise son essor ;
Voilà ton sort.
Dans les grandeurs, ô ma Lucie !
Puisses-tu couler d’heureux jours !
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des cours.
*

Dès qu’à sa pente elle est rendue
Lucie, alors on voit cette eau
Ne s’élançant plus vers la nue
Redevenir simple ruisseau.
Quoiqu’elle ait dans son esclavage,
Produit un effet admiré,

Elle aime mieux dans le bocage
Couler sur un lit ignoré,
Mais à son gré.
Dans les grandeurs, ô ma Lucie ?
Puisses-tu couler d’heureux jours !
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des cours.
*

Il soupira de nouveau, détacha sa guitare… alors il nous apperçut. Il vit en même terris les soins que l’on se donnait pour réparer la voiture, et vint, avec beaucoup d’empressement, nous offrir un asyle chez lui, jusqu’à ce que nous pussions repartir. Nous acceptâmes. Il nous conduisit à une petite chaumière, dans laquelle le nécessaire se trouvait à peine. Il s’empressa de mettre

dans l'âtre un fagot de sarmens ; puis essuyant les escabelles qui lui servaient de siéges… — « Est-ce là toute votre cabane » ? dit Madame d'Arleville du ton le plus dédaigneux. — « Je vous demande pardon, Madame, j'ai encore une chambre. — Voyons. Mon Pyrame y sera peut-être un peu moins mal qu'ici. — Madame, c'est qu'elle est occupée par deux soldats, dont un s'est trouvé fort indisposé, ce matin, en passant par ici. Je lui ai donné mon lit. — Peut-être qu'à présent il se porte mieux, et qu'il pourra céder la place. — Je crois qu'il dort. — Il n'y a qu'à l'éveiller. — Je ne le puis, Madame ; ce pauvre homme a besoin de repos. — Voilà bien des égards pour des gens qui sûrement vous payeront fort mal. Je ne leur demande rien, Madame ; je ne suis point aubergiste. — Aubergiste ou non, je vous paierai bien, moi. — Je suis bien fâché, Madame, de vous refuser, mais ce soldat est malade ; cela répond à tout. — Mais que savez-vous si lui-même ne serait pas bien aise de céder la place moyennant un pour-boire ? La Fleur, allez-y de ma part. » Le mot n'était pas fini, que la Fleur était dans la chambre voisine, faisant la proposition de la part de sa maîtresse. J'entends bientôt une voix s'élever : — « Eh ! ta maîtresse fût-elle la Dame de trente-six villages, elle se porte bien, et non pas mon camarade. La Fleur parla sans doute de Pyrame. La même voix s'éleva de nouveau. — « Comment, maraut ! c'est pour un animal que tu proposes de déplacer un homme malade ! Crois-moi débarrasses vîte le plancher, si tu ne veux pas que je te mesure les épaules avec le plat de mon sabre ».

Partie II · Chapitre 06

La Fleur sortit au plus vite. En sortant, il laissa la porte ouverte : j'étais devant cette porte : le lit était en face ; le jour d'une fenêtre portait précisément sur le visage de celui qui occupait le lit, et ce jour me fit reconnaître Bernard. Le reconnaître et m'élancer vers lui, fut l'ouvrage d'un seul instant. Son camarade, celui qui avait si bien accueilli la Fleur, c'était notre cher Sans-Regret, qui, après les premiers momens d'effusion, voulait absolument aller au village voisin célébrer la rencontre avec une ou deux bouteilles. Je refusai, donnant pour excuse, qu'il me faudrait partir dès que la voiture serait raccommodée. — « Est-ce que vous êtes avec cette..... » ? Je lui mis la main sur la bouche, en lui disant qu'il pourrait me faire beaucoup de tort.

Bernard lui prescrivit de se taire, et voulut même, à ma considération, faire une politesse à Madame d'Arleville, en se levant tout de suite pour céder la chambre. Sans-Regret ne le lui permit qu'après bien des assurances qu'il nétait plus malade.

C'était une colique que Bernard avait eue. — « C'est bien étonnant », dit Sans-Regret, quand nous fûmes dans le jardin, où nous allâmes pour laisser toute la chaumière à la disposition de Madame d'Arleville, « c'est bien étonnant qu'il ait eu cette colique-là ! Dans l'endroit où nous avons couché cette nuit, il n'y avait que de la mauvaise bière, de la mauvaise eau : il n'a pas voulu se résigner, comme moi, à ne boire que de l'eau-de-vie. Il est vrai que je m'étais bien conditionné ; mais lui, il souffrait comme une malédiction. Heureusement qu'nous avons trouvé cet honnête jeune homme qui nous a amenés chez lui, et qui a eu bien soin de Bernard ; car, moi, faut en convenir, je n'étais pas en

état d'çà ; mais c'est égal ; j'ai fait un somme, y n'y paraît plus, sinon que je suis bien altéré ».

Je l'interrompis, pour lui demander par quel hasard je les rencontrais-là. — « Tiens » ! dit-il, « est-ce qu'il ne le sait pas » ? — Bernard m'apprit que Julie avait donné à Lisbeth de quoi lui acheter son congé, pour qu'il pût l'épouser. En comparant les dates, je vis que c'était le premier usage qu'elle avait fait des bienfaits de M. de Sermeuil.

« Pour moi », dit Sans-Regret, je n'ai obtenu qu'un petit campos pour accompagner Bernard. C'est ici qu'il faut nous quitter ; mais je n'veux pas le laisser malade, et, avant que nous nous séparions, faut réchauffer avec du bon vin ces maudits glaçons qu'il a bus hier. Moi-même j'ai soif comme une canicule…

On vint me chercher pour partir. La dévote n'était pas patiente : je n'eus que le tems de les embrasser.

Partie II · Chapitre 07

« Vous connaissez ces gens-là » ! me dit Madame d'Arleville, en plaçant à la fin de sa phrase le même point que l'on met après le mot fi ! — « Oui, Madame. L'un des deux est mon meilleur, mon plus cher ami ». J'ajoutai le récit des preuves que Bernard m'avait données de l'excellence de son cœur. — « C'est bien », me dit-elle, « de ne point oublier ces choses-là. Il faut le rembourser. — Il y a long-tems, Madame, que la dette d'argent est payée ; mais celle de la reconnaissance, rien au monde ne pourra jamais l'acquitter. — À la bonne heure ; mais vous voilà dans une autre

sphère. Vous ne pouvez plus avouer de pareilles gens. — Dans quelque rang que la fortune me place, je me ferai toujours honneur d'un ami comme Bernard. — Songez qu'en voyant des gens au-dessous de soi, on peut se faire beaucoup de tort. — Je ne peux le craindre que vis-à-vis de personnes dont l'opinion, dès ce moment-là, me deviendrait indifférente ». En prononçant ces derniers mots, je serrai un peu le ton. Un mouvement d'inquiétude que fit Pyrame, fixa, ou du moins eut l'air de fixer l'attention de M. d'Arleville.

Quelques instans après, l'ennui me faisant desirer que le tems avançât, je voulus savoir quelle heure il était. « Est-ce-là », me dit-elle, « cette fameuse montre ? — Oui, Madame » ; Elle la prit, l'examina avec un sourire dédaigneux ; puis me la rendant : — « M. Bernard n'était pas fastueux dans ses présens ».

J'ouvris la bouche pour répondre. J'eus la prudence de me retenir, et je fis bien. J'aurais fâché sans corriger. À quoi bon ?

Je m'empressai de remettre la montre à sa place, me reprochant comme un sacrilége de l'avoir exposée au mépris d'une profane.

Partie II · Chapitre 08

Arrivé à Paris, je laissai Madame d'Arleville déployer toute sa sensibilité pour son Pyrame, et pendant qu'elle consultait les Médecins, je courus chez ma bonne mère Simplet. Comme j'allais ouvrir sa porte, je l'entendis chanter, et distinguant, dès les premiers mots, qu'elle improvisait air et paroles, je m'arrêtai pour

écouter ; voici ce que j'entendis : La basse n'est pas, comme on pourrait le croire, une addition subséquente ; elle était formée par le ronflement sourd et chevroté du rouet qui s'alliait assez bien avec la voix tremblante et cassée de la chanteuse.

Nota. Cette basse étant faite pour un clavecin, si l'on veut la jouer avec un instrument qui ait de la tenue comme le violoncelle, il faut ne prendre que les notes de la basse fondamentale. On les a marquées ici, les noires par des points, les blanches par un signe qui leur ressemble.

« Oui, ma bonne mère, oui, vous allez être heureuse. Ce soir, sans faute, vous le verrez, ce cher Bernard. — Ô ciel ! c'est vous, mon cher enfant ! que je vous embrasse donc. Par quel hasard ?... Mais comment savez-vous que Bernard ?... — Je l'ai rencontré sur la route. — Cette pauvre Lisbeth ! comme elle va être contente ! Et sa maîtresse donc ! C'est elle qui a acheté le congé de Bernard, et c'est bien autant pour me rendre mon cher fils, que pour donner à Lisbeth le mari qu'elle aime. Allons vîte leur faire part... Laissez-moi donc passer ; je veux être la première à leur annoncer cette bonne nouvelle. » Et la voilà arrivant de toute la vitesse de ses jambes chez Julie, qui, avertie par le bruit précipité de sa béquille..... Mais elle n'a pas le tems de lui demander ce qui lui fait tant hâter sa marche... — « Il l'a vu. Il vient... Il n'a plus que six lieues..... Ce soir, sans faute, nous le verrons ». On se doutait bien que c'était de Bernard qu'il s'agissait ; mais ses idées étaient si bouleversées par l'excès de la joie, qu'on aurait pu être long-tems sans en être sûr, si je n'avais été son interprête.

Il n'est pas besoin de dire quelle fut la joie de Lisbeth. On se promit bien d'aller à la rencontre de Bernard. Je m'en faisais une

fête ; mais Madame d'Arleville ne me permit point d'être de cette agréable partie.

Àforce d'argent, elle avait engagé un Médecin à venir soigner Pyrame, à la campagne, où cette pauvre bête serait plus tranquille, respirerait un air plus pur, etc. etc. Il fallut donc repartir tout de suite.

Je le rencontrai bien, ce cher Bernard ; mais la voiture dans laquelle je me trouvais n'était pas à mes ordres. Je ne pouvais seulement pas demander qu'elle allât moins vite et je n'eus que le tems de faire signe à Bernard par la portière. Mon meilleur ami retournait auprès d'une mère respectable, devenue aussi la mienne par ses bienfaits ? il allait unir sa destinée à celle de son amante : ma présence aurait mis, j'en suis sûr le comble à son bonheur, et je m'éloignais ! Cruelle nécessité d'engager sa liberté pour assurer son existence, à combien de sacrifices tu nous forces !

Partie II · Chapitre 09

Àquelque tems de là, Madame d'Arleville retourna bien encore à Paris, mais, cette fois, l'Abbé n'était pas malade. D'ailleurs l'objet de ce voyage était exclusivement de son ressort.

Àdeux ou trois époques de l'année, Madame d'Arleville faisant divorce avec le monde, allait s'enfermer, pendant plusieurs semaines, dans une Communauté. Là, un régime doux une vie tranquille, de longues nuits un dégagement absolu de toutes les choses de la terre, calmaient l'âcreté que son sang avait pu

contracter dans la société des profanes mondains, et rétablissaient dans toute sa fraîcheur ce teint calme et reposé qui prolonge la jeunesse des dévotes. Uniquement occupée du ciel, la terre entière se serait bouleversée, pourvu que le lieu de sa retraite eût été excepté de ce bouleversement général, la tranquillité de la béate n'en aurait pas été troublée. Pour ôter jusqu'à la possibilité de venir la distraire, elle changeait chaque fois de Communauté et l'on ignorait toujours celle qu'elle avait choisie. Exceptons-en cependant l'Abbé ; mais il était si discret, si fidèle au plan de solitude absolue, qu'il n'y eut seulement pas moyen d'informer sa recluse que son mari était malade, et même très-dangereusement.

Partie II · Chapitre 10

Le jour même du départ de la dévote pour sa retraite, une tante avait emmené le jeune d'Arleville et sa sœur, pour passer quelque tems dans son château. M. d'Arleville avait pris le parti de choisir ce même tems pour faire avec moi une tournée que ses affaires exigeaient. Nous partîmes à cheval, sans aucune suite. En passant devant une petite maison de campagne isolée, le cheval de M. d'Arleville fut effrayé par un chien qui sortit à l'improviste. M. d'Arleville fut désarçonné, et blessé à la tête. Le jardinier de la maison accourut. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, et à l'aide d'une civière, que nous parvînmes à l'y transporter. Les maîtres étaient absens. Ce pauvre homme, désolé du malheur dont son chien était la cause, donna au blessé la meilleur chambre de la maison. Un chirurgien, que j'envoyai chercher dans une ville voisine, déclara qu'il n'y avait aucun danger ; mais qu'il pourrait y

en avoir, si l'on risquait le moindre déplacement. Il fallut donc rester dans cette maison étrangère, où, le jardinier excepté, j'étais seul pour soigner M. d'Arleville. Je ne le fus pas long-tems.

J'avais mandé à la mère Simplet l'accident arrivé à M. d'Arleville. Un jour qu'il sommeillait, j'étais, depuis un instant, sur un perron à côté de sa chambre ; j'apperçois venir une femme couverte de sueur et de poussière, la tête nue, ses cheveux développés au gré du vent, précipitant sa marche, ne suivant aucun sentier, tendant vers la maison par la ligne la plus droite ; sans plus s'inquiéter des récoltes qu'elle traversait, que des ronces qui la déchiraient. Bientôt elle arrive toute haletante ; elle est près de moi..... Nous nous reconnaissons..... C'était Justine..... Elle tombe exténuée de fatigue. Un long-tems s'écoule sans qu'elle puisse proférer une seule parole. Enfin elle me demande des nouvelles de M. d'Arleville, me prie de la cacher quelque part..... Mais lorsqu'elle m'entend dire que la chambre est si peu éclairée, à cause de la faiblesse du malade, qu'à peine peut-on y distinguer les objets, elle se précipite à mes genoux, sans que je puisse l'en empêcher, pour me conjurer de l'y introduire. Elle ne se releva que quand j'y eus consenti.

Elle entra aussi tremblante que la feuille, s'approcha sur la pointe du pied, puis allant se placer auprès du lit, elle entr'ouvrit le rideau, et ses yeux ne quittèrent plus M. d'Arleville. Le moment de prendre une boisson étant venu, je la préparai. Justine, joignant les mains, me conjura par signes de permettre que ce fût elle... Je lui donnai le verre que je tenais. Elle le prit avec transport, se glissa le long du lit, en se faisant suivre du rideau, de manière à en être cachée..... Elle était si agitée, qu'à peine restait-il

la moitié de la boisson dans le verre, quand elle le présenta au malade.

Lorsque le jardinier vint, j'annonçai Justine comme une garde que j'avais fait venir de Paris.

Elle me seconda, en modérant devant lui la tendresse de ses soins ! mais combien elle s'en dédommageait lorsqu'il n'y avait qu'elle et moi ! sur-tout lorsque M. d'Arleville venait à s'endormir ! Un jour entr'autres qu'il sommeillait, ayant une main hors du lit, après l'avoir considéré long-tems pour s'assurer qu'il était endormi, elle se baissa sur sa main la baisa ; puis me sautant au cou : « Ah mon ami » ! me dit-elle en me serrant de toute sa force, « quel bonheur je vous dois » !

Cependant le jeune d'Arleville et sa sœur, à qui j'avais écrit, étaient sur le point d'arriver. La dévote, dont la retraite allait finir, ne devait pas tarder non plus. Il fallait que Justine s'éloignât. Le malade était hors de tout danger ; d'ailleurs, je lui promis de lui en donner tous les jours des nouvelles..... En s'en allant, elle emporta dans un sachet qu'elle plaça sur son cœur, les cheveux qu'il avait fallu couper à M. d'Arleville, pour faciliter le pansement.

Bientôt tout le monde arriva. Bientôt le malade fut en état d'être transporté à son château. On lui conseilla, pour recouvrer entièrement la santé, d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle.

Partie II · Chapitre 11

Quelques affaires me fournissaient un prétexte pour ne pas être du voyage. Je les fis valoir avec toute l'adresse d'un amant qui craint de s'éloigner..... Jamais, non, jamais je n'aurais eu le courage de quitter Adèle. L'absence qu'elle venait de faire m'avait appris combien son existence était nécessaire à mon bonheur. À son départ, son frère et moi nous nous étions embrassés : la tante, qui les emmenait, et qui était de ces femmes du bon vieux-tems, en avait fait de même. Adèle était là ; j'avais osé faire un mouvement vers elle..... La bonne tante n'avait rien trouvé de si simple au moment d'un départ ; le père ne s'y était pas opposé ; mais Adèle avait paru craindre que je ne profitasse de l'occasion. J'avais deviné cette crainte, respecté sa rigueur, et trouvé dans son embarras un dédommagement auquel j'attachais le plus grand prix. À son retour, dans l'ivresse de sa reconnaissance pour tous les soins que j'avais eus de son père, elle avait fait vers moi un mouvement que la pudeur avait arrêté aussi-tôt ; mais j'avais apperçu l'intention, et mon cœur s'était livré plus que jamais à toutes les illusions de l'amour. En vain la raison venait-elle m'offrir son miroir. — « En quoi suis-je coupable » ? me disais-je. Seul je souffrirai de cette passion. Jamais Adèle ne saura..... ». Insensé que j'étais ! mes yeux lui disaient à chaque instant ce que ma bouche n'aurait jamais osé prononcer. Les siens... j'osais croire... Amour ! Amour ! comme tu te joues des faibles mortels ?

Le jeune d'Arleville fut plus courageux que moi. Il est vrai que la possession, la certitude d'être aimé, et d'un autre côté la tendresse filiale... Enfin il eut la force de quitter Julie pour accompagner son père.

Partie II · Chapitre 12

Depuis que ce voyage était arrêté, on cherchait un domestique, aucun de ceux de la maison ne convenant à M. d'Arleville. J'avais écrit à la bonne mère Simplet, pour qu'aidée de Lisbeth, elle tâchât d'en procurer un, tel qu'on le désirait. On n'exigeait de lui que d'être capable de ces soins particuliers dont un malade a besoin. De son côté, M. d'Arleville promettait des égards, sur-tout de ne le faire voyager que dans sa voiture, etc. Quelques jours après ma lettre, je suis demandé de la part d'un inconnu. Je vais..... je trouve Justine en habits d'homme, cheveux et sourcils teints, coiffure serrée, grosse cravatte, en un mot si bien déguisée, que d'abord je ne la reconnus pas. — « Ô vous » ! me dit-elle, « à qui je dois déja tant, mettez le comble à ce que vous avez fait. Il faut que vous me présentiez à M. d'Arleville ; que vous me fassiez agréer pour le suivre dans son voyage ».

Je voulus lui faire des représentations : ses instances, ses larmes me laissèrent sans moyens ; il fallut faire ce qu'elle désirait. Je l'annonçai comme un homme assez bien né, qui avait éprouvé beaucoup de malheurs, et qui relevait d'une longue maladie. Enfin je dis tout ce qui pouvait prévenir en sa faveur, et donner quelque raison de l'air embarrassé qu'on pourrait lui trouver. Tout réussit au mieux. Lorsque je la conduisis pour la présenter, arrivée à la porte de la chambre, elle fut obligée de s'asseoir, tremblante, prête à s'évanouir. Ce fut l'affaire d'une minute. Elle se leva tout-à-coup. — « Entrons vîte », me dit-elle, « j'ai réuni toutes mes forces ». Elle entra en effet d'un air aussi décidé qu'on peut l'avoir avec une physionomie douce, et répondit fort bien à toutes les questions. Lorsque M. d'Arleville lui demanda son nom : — « Justin », répondit-elle. M. d'Arleville était

occupé à nouer le ruban de son bonnet de nuit. Il s'arrête. Ses doigts lâchent le ruban, qui tombe sur ses épaules. Ses deux mains restent un moment élevées, comme si elles l'eussent encore tenu… — « Justin » ? répéta-t-il d'une voix altérée, et en faisant un mouvement sur lui-même. Puis, après un silence : « J'aimerais mieux », ajouta-t-il, en ramassant son ruban, et continuant de le nouer, mais machinalement, « oui, j'aimerais mieux que vous prissiez un autre nom. — Si celui-là déplait… à Monsieur…… — Oh ! point du tout », reprit-il très-vivement, non point du tout. Au contraire ; mais j'aime mieux que vous en preniez un autre. — Eh bien ! Monsieur, appellez-moi Félix. J'ai entendu dire que ce nom signifiait heureux ; et je le serai, si vous avez la bonté de me prendre à votre service. — Je me féliciterai aussi de vous avoir, si vous répondez à l'idée avantageuse que vous me donnez de vous… Vous m'inspirez un véritable intérêt ». Le cœur de Justine commençait à se serrer. Je voyais ses yeux prêts à se mouiller. Je me hâtai d'observer qu'étant venu à pied, cet homme avait besoin de repos ; et je l'emmenai.

Deux jours après, Justine partit avec M. d'Arleville et son fils, qui tous deux ne cessèrent de m'écrire qu'ils étaient enchantés de leur nouveau domestique. Ils n'avaient seulement pas le tems de prononcer un ordre. Félix lisait dans leurs yeux et leurs moindres désirs étaient prévenus. Au plus petit dérangement de santé, c'étaient des soins si délicats ! si tendres ! Aussi ne tardèrent-ils pas à s'attacher véritablement à lui. Ils ne l'appelaient que leur cher Félix ; et autant que les convenances le permettaient, ils traitaient Félix plus en ami qu'en domestique.

Partie II · Chapitre 13

La première lettre que Julie écrivit au jeune d'Arleville, fut pour lui faire part des espérances de maternité qu'elle commençait à concevoir. Elle les avait eues avant son départ ; mais par délicatesse elle lui en fit alors un mystère. On sait pourtant combien elle est vive et triomphante, la joie qu'éprouve une jeune femme qui, pour la première fois, espère devenir mère. On sait à quel degré d'ivresse cette joie est portée, lorsque celui à qui elle la doit est aussi tendrement, aussi passionnément aimé que l'était d'Arleville. Que l'on juge donc de ce qu'il avait dû en coûter à Julie pour ne pas l'instruire ; mais elle l'aimait trop véritablement pour vouloir qu'il lui sacrifiât ses devoirs. Qui sait s'il aurait pu se résoudre à partir ? Qui sait même tout ce qu'il lui en coûta d'efforts pour rester éloigné d'elle, quand il eut connu les nouveaux droits qu'elle avait à sa tendresse ? Il ne fallait rien moins qu'un père malade dans un pays étranger… Il se consola par la persuasion que Julie céderait enfin aux instances qu'il n'avait jamais cessé de lui faire, pour s'unir à elle par un mariage secret. Elle ne pouvait plus, disait-il, refuser le titre de son époux au père de son enfant, qui, sans cela, se verrait condamne par la loi à n'avoir jamais ni nom, ni famille.

— « Eh bien » ! lui répondit-elle, « il n'en sera que plus obligé d'avoir des talens et des vertus ; et il ne manquera pas d'en acquérir, parce qu'il en sentira de bonne heure la nécessité. Exposé aux reproches des sots et des méchans, son aménité sollicitera la bienveillance, son mérite l'obtiendra ; sa fierté, si c'est un homme, préviendra l'insulte, son courage la punirait, si on osait se la permettre ; mais qui pourrait avoir cette cruauté vis-à-vis

d'un être qui rachèterait, par des qualités personnelles, le tort d'une naissance qui n'a pas dépendu de lui ?

» Il n'y a d'heureux que ces enfans là, disent les sots. Un homme d'esprit dirait : — Il n'y a qu'eux qui fassent tout ce qu'il faut pour dominer le sort. En effet, les autres se reposant sur leur état, ne sentent que dans l'occasion le besoin de lutter contre la mauvaise fortune ; et l'on sort toujours mal d'une pareille lutte ; lorsque l'on ne s'y est pas préparé dès long-tems. Reçus naturellement dans la société, ils sont dispensés d'acheter le droit d'y entrer. Accueillis par une suite de considérations étrangères, ils ne sont pas réduits à la tâche difficile de forcer la considération par les moyens personnels. Enfin, la naissance, les alliances, les places, les richesses, forment à leur avantage une masse, que l'enfant naturel ne peut balancer que par son mérite. Dès son enfance, il sent la nécessité de valoir par lui-même ; il s'y exerce de bonne heure ; et l'on est étonné qu'il soit heureux ! Je dis heureux, pour me servir de l'expression vulgaire. Son prétendu bonheur, je l'ai déja dit, n'est que l'art de maîtriser la fortune.

» Mais, pour parler d'un avantage plus prochain, n'as-tu donc pas remarqué combien les enfans naturels sont plus chéris de leurs parens que les autres ? C'est que ce sont les enfans de l'amour, disent encore les sots. À ce prix, il en serait de même de tous les premiers nés des mariages d'inclination. Cependant l'expérience prouve que souvent les autres sont encore plus tendrement aimés. Et comment cela ne serait-il pas ? Le plus grand besoin qu'ils ont d'appui sollicite si fortement pour eux ! L'incertitude de leur sort les rend si intéressans ! Le tort que l'on a à leur égard leur donne des droits si sacrés !... La nature a placé la tendresse dans le cœur de tous les pères, de toutes les mères ; mais

combien elle acquiert d'activité, de chaleur, lorsqu'elle a pour objet un être d'autant plus attachant, qu'il est plus à la merci des événemens !

» Et la mère d'un enfant si tendrement aimé, combien elle doit l'être elle-même ! Non, mon ami, non, ne me parle plus de mariage. En restant comme nous sommes, je ne puis qu'être aimée d'avantage. Une fois liés par des liens indissolubles, qui sait ?... J'en ai vu tant d'exemples ! Enfin, mon cher ami, je ne perds pas de vue le tort de ma première existence. Je t'aime trop pour vouloir t'exposer aux reproches de ta raison, au juste courroux de ta famille. Actuellement je te possède sans trouble, sans alarmes. Devenue ton épouse, tes parens voudront t'enlever à ma tendresse. S'ils n'y réussissent pas, ils y travailleront au moins, et dès-lors notre bonheur sera troublé. Pourrai-je même ne pas toujours craindre que le tems affaiblissant ton amour... Pardonne, mon ami, pardonne, mais nous sommes heureux ; ne cherche pas à l'être davantage. Dans tous les genres, l'insatiabilité est toujours punie ; et sois sûr que tu ne pourrais trouver dans ta femme, ni pour toi une amante plus passionnée, ni pour notre enfant une mère plus tendre que ta

Julie.

Elle avait mis au commencement de sa lettre, comme pour épigraphe, ces vers connus de la lettre d'Héloïse à Abeilard.

Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour mes biens, ma liberté.

Le véritable amour ne craint pas le parjure.
Aimons-nous ; il suffit ; et suivons la nature.

Et voilà le danger !.....

Partie II · Chapitre 14

Madame d'Arleville voulut retourner à Paris. Nous partîmes dans une voiture dont l'Abbé Fallacio occupait le fond avec elle. J'étais devant lui ; Adèle était en face de sa belle-mère. L'indigne Tartuffe profitait de l'avantage que lui donnait cet arrangement, pour fixer souvent Adèle, sans que Madame d'Arleville pût s'en appercevoir ; mais moi, qui ne le quittais pas un instant de vue, je ne puis dire ce que je souffrais. J'allais, je crois, me trahir, lorsqu'Adèle, me jetant un regard consolant, saisit le prétexte d'un peu de froid pour se couvrir d'une calèche qu'elle fit descendre fort bas ; puis, avec l'air d'être accablée de sommeil, elle se plaça sur le côté de la voiture, de manière que je pouvais seul voir un peu son visage, et que son genou rapproché du mien..... Malheur à ceux qui ne jugeront pas ce que j'éprouvai ! ils ne connaissent pas la magie de l'amour.

En arrivant, l'Abbé et moi nous présentâmes la main aux Dames pour descendre de voiture. Madame d'Arleville s'appuya également sur nous deux. Je tremblais qu'Adèle n'en fît autant. Au moment où elle avance la main qu'elle doit donner à l'Abbé, elle me regarde, apperçoit sans doute dans mes yeux ce qui se passe dans mon ame, retire aussi-tôt la main, comme si elle en eût eu besoin pour tenir son mantelet, et de l'autre, s'appuyant fortement sur moi..... La mienne était sous son bras..... Un ser-

rement doux, alternatif et précipité..... Qu'aurions-nous dit de plus en parlant ? Mais nous étions en toute sécurité, parce que nous ne parlions pas ; et nous nous livrions ainsi de bonne-foi à toute l'ivresse de l'amour.

Pour moi, je ne pouvais plus vivre un seul instant sans Adèle. Même, lorsque retirée dans son appartement, il ne m'était plus possible de la voir, je me dédommageais en cherchant au moins à l'entendre. À côté de sa chambre était un corridor obscur, dans lequel elle avait une porte de dégagement, mais qui était condamnée. Tout le tems qu'Adèle était chez elle, c'était dans cet endroit que je le passais. Là, l'oreille appuyée contre la porte, le moindre bruit que je pouvais entendre était une jouissance. Marchait-elle ? ma respiration se mettait d'accord avec ses pas. Parlait-elle à son oiseau ? chaque mot caressant qu'elle lui adressait était recueilli par mon cœur. Jusqu'au bruit du froissement de sa robe, quand elle en avait une de soie, me faisait frissonner de plaisir. Mais dans quelle ivresse j'étais, lorsque, prenant sa harpe..... C'était toujours des romances qu'elle chantait. Quelquefois, après les couplets qui avaient quelque rapport à notre situation, elle s'arrêtait, j'entendais quelques soupirs..... Alors, me jetant à genoux, les bras étendus vers cette porte qui nous séparait, je l'injuriais de ce qu'elle me faisait obstacle ; je la remerciais des jouissances que je lui devais..... Au milieu de mes imprécations et de mes actions de graces, je sentais mon ame s'échapper. Tout entier aux illusions d'une imagination brûlante j'étais aux genoux d'Adèle, je recueillais ses soupirs, je respirais son haleine, je sentais jusqu'au contact de l'atmosphère qui l'environnait..... Amour ! Amour qui pourrait supporter la vie, après des jouissances aussi délicieuses, si les intervalles qui les séparent n'étaient pas encore remplis par le souvenir ou par l'espérance ?

Partie II · Chapitre 15

Si ma passion de venait tous les jours plus violente, il en était de même de celle de mon indigne rival. Chaque fois que son regard pouvait, à l'insu de Madame d'Arleville, s'arrêter sur Adèle, il avait en même tems je ne sais quoi de sombre et de lascif ; son œil roulait rapidement dans son orbite ; ses sourcils se rapprochaient ; à la contraction de ses joues, on devinait le grincement de ses dents ; sa respiration sortait avec bruit de ses narines ; ses poings se fermaient ; les muscles de ses jambes se prononçaient avec force : en un mot, on croyait voir à la fois un satyre tourmenté de tous les feux, et un monstre roulant quelque projet sinistre. Cette dernière idée me frappa. L'événement ne prouva que trop combien mon pressentiment était fondé.

Un jour que des courses indispensables m'avaient tenu dehors assez long-tems, j'apprends à mon retour, que Madame d'Arleville est sortie avec sa femme-de-chambre ; que tous les domestiques sont à faire différentes commissions dont l'Abbé les a chargés ; enfin, qu'excepté la vieille portière qui me disait tout cela, il n'y avait dans la maison qu'Adèle et lui..... Qu'Adèle et lui ! répétai-je tout bas avec un sentiment d'effroi et déja je suis dans le corridor obscur. Le premier bruit qui me frappe est celui d'un meuble qui tombe. Je prête l'oreille. J'ai bientôt distingué celui de deux personnes qui se débattent sans parler. Aussi-tôt m'élançant contre la porte, et l'enfonçant d'un seul coup..... Dieu ! quel spectacle s'offre à ma vue ! Adèle presqu'étouffée par un mouchoir lié sur sa bouche, les deux mains retenues par un cordon, les cheveux épars, les vêtemens en désordre ; l'Abbé, armé d'un poignard, ne lui laissant que le choix du déshonneur ou de la mort..... Il la quitte, se jette sur moi ; son arme ren-

contre une côte, se brise… Au même instant il est terrassé ; et, pendant que d'une main je le retiens, rugissant sous mon genou qui le presse, de l'autre saisissant le reste du poignard qui lui est échappé, j'allais délivrer la terre de ce monstre, lorsqu'Adèle arrêta mon bras. Les siens étaient encore embarrassés par le cordon, le mouchoir était encore sur sa bouche. Pour la délivrer de l'un et de l'autre, je quittai l'Abbé, qui, saisissant ce moment, et se prosternant à nos genoux, employa pour nous fléchir tout ce que la frayeur et la bassesse peuvent dicter de plus touchant. On ne se venge plus quand le danger est passé. Il semblait se repentir de bonne-foi. Nous lui fîmes grace, sous la condition qu'il quitterait incessamment la maison ; que jusques-là il s'abstiendrait même de regarder Adèle. Il fit toutes les promesses, tous les sermens que nous exigeâmes de lui, même tous les aveux que je desirai. Il confessa que, depuis long-tems, il méditait le jet dont il venait de tenter l'exécution. Ayant jugé, dès le matin, qu'il pourrait l'effectuer le même jour, il avait au moment du café, jeté adroitement une poudre soporifique dans la tasse d'Adèlè, qui effectivement n'avait eu que le tems de se retirer dans sa chambre, pour se livrer au sommeil. Alors il s'y était introduit à l'aide d'une double clef. Il lui avait attaché les mains avec un cordon garni de nœuds, disposés de manière à ne pouvoir être sentis, que lorsqu'ils serreraient par ses efforts pour lui résister : il lui avait ensuite mis sur la bouche un mouchoir qu'il achevoit de nouer lorsqu'elle était sortie de son sommeil léthargique ; et, quoiqu'elle eût pu faire pour se défendre, tant de précautions assuraient sa défaite, que, sans moi, elle aurait infailliblement succombé.

Je frémissais en écoutant toutes ces affreuses combinaisons du crime : mais que n'aurais-je pas pardonné en faveur du tendre intérêt que me témoignait Adèle ! sur tout lorsque le sang qui

sortait de ma blessure commençant à percer mes habits… « Grand dieu ! vous êtes blessé » ! s'écria-t-elle avec le plus grand effroi. « Monsieur, (en s'adressant à l'Abbé) je vous en conjure, courez chercher le chirurgien le plus habile. Votre zèle en cette occasion, peut seul expier votre attentat. Songez que sa vie… ». Elle se retint ; mais, se tournant vers moi, son regard acheva la phrase. Le mien dut lui exprimer combien l'existence me devenait précieuse, puisqu'elle daignait s'y intéresser.

Cependant je parvins à la rassurer sur ma blessure, qui effectivement était peu de chose. Une eau vulnéraire qu'elle me donna, eut bientôt arrêté le sang. Le chirurgien n'eut presque rien à faire, et, dans peu de jours, je fus entièrement guéri. Je n'interrompis même pas mes séances dans le corridor obscur. Non-seulement j'y restais tout le tems de la journée qu'Adèle était dans sa chambre, mais j'y passais encore la plus grande partie des nuits. Les sermens de l'Abbé ne m'avaient pas convaincu. En vain j'aurais voulu y croire. Un je ne sais quoi repoussait la confiance. Il me semblait que son regard était plus faux que jamais. Je ne pouvais me défendre de l'idée qu'il méditait quelque nouveau crime ; et j'aurais cru Adèle perdue, si j'avais cessé un seul moment de veiller sur elle.

Partie II · Chapitre 16

Il était six heures du matin. Je venais de recevoir une lettre de Bernard. Elle m'avait été apportée par un commissionnaire encore assez jeune, mais fort intelligent. Je me disposais à faire réponse, lorsque je vis entrer dans ma chambre trois hommes, dont

un me dit qu'il était Exempt de police, et porteur d'un ordre du Roi pour m'arrêter. Mon premier mouvement fut de sauter sur mon épée ; les deux acolythes s'en étaient emparés, et l'Exempt m'observa d'un ton assez honnête, que la résistance ne produirait qu'un esclandre non-seulement inutile, mais qui certainement aggraverait mon sort, au lieu que la soumission décidait souvent à l'indulgence. Je voulus savoir au moins de quoi j'étais accusé, n'ayant jamais rien dit ni rien fait que j'eusse à me reprocher. — « Mon emploi », me dit l'Exempt, « est de vous arrêter. Il ne s'étend pas au-delà. Je crois sans peine que vous n'êtes pas réellement coupable. Votre air prévient en votre faveur, et je vous avoue que vous m'inspirez beaucoup d'intérêt ; mais je dois obéir. Vous le devez aussi. Tout ce que je peux vous promettre, ce sera de parler en votre faveur au Gouverneur du château d'If, pour qu'il adoucisse votre prison autant qu'il sera possible. Il me veut du bien, et je crois pouvoir vous assurer qu'à ma recommandation, il sera votre avocat auprès du Ministre. Mais, voici bien du tems perdu. Je commence à être répréhensible. Allons, Monsieur, partons tout de suite ».

J'étais dans une espèce de stupeur. Toutes mes idées étaient tellement bouleversées, que je n'en avais réellement aucune. On profita de ce moment pour m'entraîner dans une voiture, qui attendait au coin de la rue. Ce ne fut que lorsqu'elle commença à rouler, que je sortis de mon anéantissement, et que je sentis toute l'horreur de ma situation. Conduit dans une prison, sans savoir ni pourquoi ; ni combien peut durer ma captivité ; arraché à mes amis, à ma bonne mère, à l'adorable, à la bien aimée Adèle !... Deux torrens de larmes vinrent inonder mes joues. — « Ô Adèle : ô toi, dont je ne pouvais m'éloigner un seul instant ! combien va-t-il s'écouler de siècles avant que je puisse encore jouir de ta pré-

sence ?... Hélas ! qui sait si jamais ?... Grand Dieu ! si c'est pour jamais que je la quitte, reprends, reprends à l'instant même l'existence que tu m'as donnée ; mais que ta bonté veille sur Adèle ! Séparée de son père, de son frère, elle n'avait que moi pour la défendre contre ce monstre. Elle n'avait que moi, et l'on m'arrache d'auprès d'elle ! Comment pourra-t-elle échapper à présent aux attentats de cet homme exécrable ? Grand Dieu ! n'auras-tu créé un être aussi parfait, que pour l'immoler au crime » ?

L'Exempt voulait m'adresser quelques paroles de consolation ; mais, tout entier à ma douleur, je n'entendais rien. Il prit le parti du silence. Il y avait déja quelques heures que nous cheminions ainsi, lorsqu'une secousse violente et les cris de l'Exempt et de ses deux acolythes m'arrachèrent à l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongé. C'était l'essieu de la voiture qui venait de se casser. Nous étions alors près d'un petit cabaret de campagne entièrement isolé. Il fallut y entrer pour attendre que le postillon eût amené du monde du village le plus prochain ; et il y avait au moins une demi-lieue. Le cabaret n'avait qu'une chambre ; nous n'eûmes pas à choisir.

Partie II · Chapitre 17

Nous étions là depuis quelques minutes, lorsque nous vîmes venir vers le même cabaret un soldat, la pipe à la bouche, la marche entre deux vins, une grande corne de son chapeau en avant, son sabre sous un bras, et donnant l'autre à une fille qu'il entraînait dans ses zigzags. Tous les deux criaient une chanson de garnison.

Ils arrivent, ils entrent. Le soldat m'apperçoit, s'arrête tout-à-coup comme s'il eût vu la tête de Méduse, ôte sa pipe, se débarrasse de la fille, perd un peu l'équilibre en arrière, le recherche en avant, et vient tomber dans mes bras en s'écriant : — « Mille chapelets de bombes ! c'est lui ! c'est mon cher ami ! Hola ! eh ! l'hôtesse ? vîte du vin et de votre meilleur. C'est moi qui paye. Sarpebleu ! ça s'rencontre bien. J'ai reçu hier mon prêt ; je suis encore calé. Mais contez-moi donc par quel diable d'hasard j'vous rencontre ici ».

Pendant que je cherchais quelle réponse je devais faire à Sans-Regret, (on se doute bien que c'était lui : son régiment était en garnison dans la ville près de laquelle nous nous trouvions), l'Exempt prit la parole, pour répondre un : « Que vous importe » ? prononcé de ce ton imposant que prennent les agens subalternes. — Comment, que m'importe ? Est-ce que vous ne venez pas d'entendre qu'il est mon ami » ? — Mon conducteur reprit la parole, et du même ton répéta à-peu-près la même chose. — « Oh çà, l'ami, dit Sans-Regret, voilà deux fois que tu me répètes la même impertinence. Prends garde à la troisième ». En disant cela, il avait posé sa pipe sur la table, replacé son chapeau par un geste très-rapide, et sa main se portait déja sur la poignée de son sabre. — « Permettez », dis-je à l'Exempt, « que je lui réponde. — Il faut bien qu'il le permette », dit Sans-Regret. « Je saurais sarpebleu bien l'y forcer, s'il ne le voulait pas. Voyons, il y a quelque mine sous le bastion ; il faut que je sache ce que c'est. Allons, conte-moi tout cela, et point de ménagement ».

Je pris le parti de lui tout dire, espérant que la nécessité de plier sous un ordre supérieur, retiendrait son zèle. Je le connaissais mal : je le vis, sur la fin de mon récit, serrer les poings, grin-

cer des dents, fixer mon conducteur d'un œil étincelant ; et, comme j'allais entreprendre de le calmer : — « Comment » ! dit-il en se levant brusquement, « tu crois que je te laisserai emmener comme un criminel, tandis que tu n'as pas de reproche à te faire. — Pas le moindre », répondis-je, « mais il ne faut pas moins me soumettre..... — Au diable si je le souffre » ! reprit-il. « C'est quelque coquin qui aura trompé notre Roi, qui lui aura surpris cet ordre-là ; mais c'est égal : que mille verres d'eau m'étranglent si je souffre qu'il soit exécuté ! Écoute, Monsieur, toi qui es chargé de tout cela, faut que tu le laisses sauver, et pas plus tard que tout de suite..... Eh bien ! on dirait que tu marchandes ? Tiens, crois-moi, fais les choses de bonne grace, ou si non..... ». L'Alguazil voulut riposter. Sans-Regret ne lui en donna pas le tems. Il tira son sabre : l'Exempt et ses deux acolythes mirent l'épée à la main, et tous trois tombèrent à la fois sur lui. Désespéré de n'avoir point d'armes pour seconder Sans-Regret, je m'élançai au milieu des combattans, tremblant qu'il ne succombât sous le nombre. — « Laisse-moi faire », me dit-il, en me repoussant si rudement qu'il me renvoya tomber sur ma chaise, « j'aurai bientôt expédié ces marauds-là ». En même tems il rompait, pour se donner le tems de gagner une muraille qui le préservât d'être entouré. Puis, le voilà faisant le moulinet avec son sabre, frappant d'estoc et de taille, en faisant des estafilades à chaque coup qu'il portait.

Ses trois adversaires commençaient à battre en retraite, lorsqu'un nouvel acteur se précipita au milieu d'eux en croisant leurs armes. Le combat est suspendu. Je regarde... je reconnais..... Grand Dieu ! c'est mon ami, mon cher ami Bernard ! J'étais déja dans ses bras. Sans-Regret lui serrait la main, ne voulant pas quitter son sabre que les autres n'eussent remis leurs épées.

Quand elles furent dans les fourreaux : — « Croirais-tu », dit-il à Bernard, « que ces trois maroufles-là voulaient emmener notre ami en prison ? et à ma barbe encore ! Ils disent que c'est un ordre… — Je sais tout », dit Bernard. « Ce n'est point le hasard qui m'amène ici. Je viens avec le projet de délivrer notre ami ; mais je veux employer un moyen plus doux et peut-être plus sûr que le tien. Monsieur », dit-il tout bas à l'Exempt, « voici une bourse assez bien garnie pour vous décider ; — et qui le décidera », ajouta Sans-Regret. « Allons, Monsieur, ne t'amuse pas à barguigner. Te voilà entre une bourse et des coups de sabre. Ce n'est pas le cas de balancer. — Ma foi, Monsieur, je ne balancerai pas non plus ; je prends la bourse, mais songez de quelle importance il est pour moi que vous me gardiez le secret ».

Dès-lors, tout fut bientôt arrangé. Bernard avait une bonne voiture. Sans-Regret, en nous y, conduisant, nous dit à l'oreille, qu'il allait garder notre homme à vue jusqu'à ce que nous eussions beaucoup d'avance. Nous l'embrassâmes et nous partîmes.

Bernard m'apprit alors qu'il avait été informé de mon malheur par le commissionnaire qui, lorsque l'on m'avait arrêté, était chez moi, attendant ma réponse. C'était un petit drôle fort intelligent. Rien ne lui était échappé. Il avait sur-tout bien retenu le nom du château d'If, qu'il avait entendu prononcer à l'Exempt. Il avait aussi eu grand soin de suivre jusqu'à la voiture, et de se mettre en état de la dépeindre très-exactement. Bernard avait vîte couru chez Julie. C'était cette bonne personne qui l'avait mis à même de prendre une chaise de poste, de corrompre les sbires, et de me donner de quoi passer dans le pays étranger. Si elle n'eût point été malade, elle aurait accompagné Bernard, pour travailler elle-même à ma liberté, et m'offrir toutes les consolations qui au-

raient été en son pouvoir. Elle regrettait bien encore de ne pas avoir eu dans le moment une somme plus forte ; mais elle me faisait prier, avec les instances de l'amitié la plus tendre, de permettre qu'elle partageât avec moi, à mesure qu'elle en recevrait. Enfin, elle avait recommandé à Bernard de ne pas me quitter que je ne fusse sur la frontière, hors de tout danger. Sa sollicitude n'était pas plus vive que celle de mon ami. Il ne me quitta que sur les frontières du Brabant que je devais traverser pour aller en Hollande.

Je n'ai point essayé de peindre tout ce qui s'était passé en moi pendant son récit. Je ne parlerai nom plus, ni de mes adieux, ni de tout ce que le sentiment me dicta pour lui, pour cette bonne Julie, pour notre mère Simplet, pour Justine. Les expressions les plus vives seraient encore si loin de la vérité !

Partie II · Chapitre 18

Dans la voiture que je pris pour me rendre d'Anvers à Amsterdam j'eus pour compagnon de voyage un Hollandais et un de mes compatriotes. Celui-ci était coiffé comme pour aller au bal, vêtu d'un frac élégant, une jolie badine à la main, les manières lestes, le ton suffisant, l'air évaporé. À peine la portière est-elle ouverte, que l'étourdi s'élance dans la voiture, comme s'il eût dû l'occuper seul, et s'empare du fond. Pour moi, je fis au Hollandais les politesses d'usage. Comme il paraissait n'entendre que ma pantomime, j'en forçai l'expression, et je la forçai d'autant plus que, souffrant du tort de mon compatriote, je voulais tâcher de le réparer autant qu'il était en moi. Pour toute réponse à mes révé-

rences, le Hollandais porta une main à son chapeau, sans le moindre mouvement de la tête ni du corps ; et, de l'autre main, me prenant par le bras, il me força de monter le premier.

Notre élégant était déja fredonnant une ariette, qu'il interrompit pour me demander si j'étais Français, et pour se féliciter d'avoir trouvé une figure humaine ; car, ces gens-là, dit-il, en regardant le Hollandais ; il se reprit tout de suite, et s'adressant à lui, il lui demanda quelle heure il était ; s'il y avait loin jusqu'à la dînée ; le tout pour savoir s'il entendait le français. Pas une de ces questions ne fit seulement lever les yeux au Hollandais, qui s'occupait à charger sa pipe.

« Vous voyez », me dit mon étourdi, « vous voyez combien nous sommes heureux de nous être rencontrés. Ne serait-il pas bien gai de avec un pareil butor, qui ne sait que son baragouin, et qui ne connaît que sa pipe et ses florins ? Car ce gros pataud-là, avec son ample habit de drap, son grand chapeau, et sa perruque sans poudre, pourrait bien être un bourg-mestre, et ne compter que par tonnes d'or. En vérité, je ne viens dans ce pays-ci que parce qu'il faut l'avoir vu, mais je sais d'avance que c'est la nation la plus maussade de l'univers ; que je n'y trouverai qu'ennui, dégoût..... ». Et voilà mon homme qui ne tarit plus sur les reproches que la frivolité française fait au flegme hollandais.

Je lui observai qu'il ne fallait ni se prévenir sur des rapports étrangers, ni juger un pays en y entrant ; que chaque peuple avait ses bonnes et ses mauvaises qualités ; que le sang-froid batave était souvent préférable à la légèreté qui nous caractérise, et qui, grace à quelques Français, ajoutai-je, en appuyant, nous rend l'objet des sarcasmes ou de la pitié de l'étranger ; que la Hollande me paraissait un pays étonnant ; que je ne pouvais voir sans ad-

miration des hommes qui avaient conquis sur la mer la terre qu'ils habitaient. Enfin, je dis tout ce que la justice me dicta en faveur de cette nation, si différente de la nôtre, il est vrai, par ses habitudes, mais si admirable sous une infinité de rapports.

Mon homme me répondit par un papillotage si misérable, que je pris le parti de garder le silence. Son babil tarit bientôt ; mais il le remplaça par des mines qui me firent encore plus de peine. J'avais été bien aise, pour l'honneur de ma nation, que le Hollandais ne comprît pas les sots propos de mon ridicule compatriote, mais la pantomime est de tous les pays, et les pouah ! le vilain ! qu'il articulait à chaque bouffée de tabac qui sortait de la pipe, étaient accompagnés d'une scène muette, trop expressive pour n'être pas comprise.

Ce fut bien pis à la dînée. Tout lui parut détestable. À chaque plat, il opposait la citation de vingt entremets, et ne cessait de se récrier sur l'impossibilité de vivre avec une pareille cuisine. Pour moi, je mangeais sans faim, parce que le chagrin m'accablait, mais avec l'attention au moins de ne pas marquer de dégoût. À quoi bon de vouloir humilier les gens ? On n'y gagne jamais que d'avertir leur orgueil de se cabrer. Je pris de même mon parti sur l'impossibilité de me faire entendre en parlant. J'y suppléai par les signes, sans aucune marque d'impatience, et j'eus tout ce que je desirais ; tandis que mon merveilleux, jurant, tempêtant, se donnant au diable, n'obtenoit que des kanni ferchan (je ne vous comprends pas), prononcés avec un sang-froid qui redoublait sa fureur. Si même il avait voulu se donner la peine d'observer, il aurait pu remarquer une nuance de mépris.

Ik kan niet uw ferstaan.
Je peux pas vous comprendre.

Partie II · Chapitre 19

Le lendemain, en montant en voiture, j'appris avec beaucoup de plaisir qu'il nous avait quittés ; mais je ne fus pas peu surpris lorsque le Hollandais m'adressant la parole en bon français : — « Je vous félicite », me dit-il, « du départ de votre compatriote. Ce sont ses pareils qui font tort à votre nation. Heureusement qu'il se rencontre quelques gens sensés comme vous, qui… ». Je supprime toutes les choses honnêtes qu'il ajouta. Il finit par me prier de venir loger chez lui.

Sa manière de m'y engager était si loin de nos ridicules affectations de politesse, que je le pris pour un hôtelier…… Et, voulant savoir s'il était au nombre de ceux dont on m'avait donné la note à mon départ d'Anvers, je lui demandai sous quelle enseigne il tenait son auberge. — « Voilà bien l'opinion française », me dit-il en souriant ; « on croit chez vous qu'ici on ne fait rien que pour de l'argent. Sachez, jeune homme, que l'on vous induit en erreur. Nous n'avons pas, comme les Français, la politesse des manières, mais nous avons celle du cœur. Les prévenances manquent ici de cette jolie tournure qu'on sait leur donner dans votre pays, mais elles ne sont jamais une amorce perfide, dont l'intérêt est le seul motif. Nous ne faisons accueil qu'aux gens qui paraissent nous convenir. Si notre première opinion se trouve justifiée, nous les adoptons pour amis ; et c'est dans l'espérance de vous donner bientôt ce titre que je vous engage à venir chez moi. Allons (en me tendant la main), ne mettez pas plus de façon à accepter, que je n'en mets à offrir ».

Je ne savais trop quelles expressions employer pour lui dire avec quel plaisir j'acceptais, sentant bien de quel ridicule une for-

mule française serait auprès du style dans lequel l'invitation était faite. Cependant ma réponse me valut un : « bon cela ! bon ! je vois que vous ne serez pas long-tems à perdre les manières, et vous ne pouvez qu'y gagner ».

(La voiture se trouvait arrêtée devant un pavillon que l'on décorait) : « Tenez ; vous voyez les sculptures de ce panneau qui vient de chez l'artiste : simples, mais admirables par leur fini. Voyez les pareilles que l'on vient de dorer : brillantes, mais tous les détails du ciseau perdus sous les couches de blanc et sous la dorure ».

J'étais on ne peut plus surpris en comparant l'intéressante conversation de mon compagnon de voyage avec cette taciturnité, je dirai même, cet air lourd que je lui avais trouvé la veille. Il continua de m'étonner par ses réponses à mes questions sur tout ce que la route m'offrait de nouveau. Par-tout des explications claires, des observations fines, et toujours une complaisance si vraie, qu'il ne me vint même pas dans l'idée que je pourrais en abuser.

Enfin nous arrivâmes chez lui. Un Français qui aurait eu la dixième partie de ses richesses, n'aurait voulu habiter qu'un superbe hôtel. M. Péters, (c'est le nom du respectable Hollandais) ne comptait que par millions. Il ignorait même jusqu'où allait sa fortune, parce que la mer, toujours couverte de ses vaisseaux, lui apportait sans cesse de nouveaux trésors. Cependant sa demeure annonçait l'aisance, sans le moindre faste. On ne pouvait rien desirer d'utile qui ne s'y trouvât ; mais on y aurait en vain cherché le superflu, ou ces riens brillans, que le luxe imagine pour la vanité. On ne pouvait se défendre d'un étonnement mêlé de vénération, en trouvant réunies et les richesses ordinairement si corrup-

trices, et cette antique simplicité qui caractérisait le siècle des mœurs.

Une jeune femme mettant tout son bonheur à gouverner sa maison, à élever son enfant, à avoir pour son mari ces prévenances douces et continuelles qui attachent bien plus que l'ivresse passagère de l'amour ; un enfant respectueux mais sans cet air humilié que donne la crainte, parce qu'on lui offrait des exemples, sans jamais lui infliger de châtiment ; un vieux père, que tout le monde servait avec empressement, et dont le radotage n'excitait ni humeur ni railleries ; des domestiques que jamais on ne grondait, parce qu'ils faisoient toujours leur devoir, et qui faisaient toujours leur devoir, parce que jamais on ne les grondait ; M. Péters enfin, dont l'unique soin était de rendre heureux tout ce qui l'approchait : voilà l'intérieur de cette maison, de laquelle la joie bruyante n'approchait pas, mais où l'on trouvait toujours, et dans tous les individus, l'air du vrai contentement.

Je fus bientôt regardé comme de la famille. M. Péters, sans s'informer du motif qui m'avait amené en Hollande, avait exigé que tout le tems que j'y demeurerais, je restasse chez lui. Du reste, aucune gêne. Il m'avait, le premier jour, conduit à mon appartement, montré tous les êtres de la maison, averti des heures des repas et du thé ; ensuite liberté entière de faire tout ce que je voudrais.

Si quelque chose avait pu alléger mes peines, ç'aurait été de vivre avec des gens aussi estimables ; mais j'étais loin de tous ceux que j'aimais ! loin d'Adèle ! ne recevant même aucunes nouvelles !... Dès mon arrivée, j'avais écrit à Bernard, à une adresse dont nous étions convenus, pour échapper aux soupçons que ma

fuite aurait pu faire naître. Les couriers se succédaient sans m'apporter de réponse, et mon chagrin allait toujours croissant.

Un jour, après avoir fait quelques tours dans le jardin, j'entrai dans un pavillon qui le terminait. J'étais si absorbé dans ma douleur, que je n'apperçus pas Madame Péters, qui y était occupée à lire. J'allai m'asseoir tout auprès d'elle, et, me croyant seul, je donnai un libre cours à mes larmes, à mes sanglots. Une main s'appuie sur mon bras. Je me retourne, je reconnais Madame Péters, qui, me regardant de l'air le plus pénétré, me demande si c'est d'être éloigné de mes parens que je pleure ainsi : — « Hélas ! Madame, j'ai le malheur de n'avoir plus ni père, ni mère. — Pauvre jeune homme ! qui peut donc vous chagriner si fort » ? — Ma réponse fut un soupir, en appuyant fortement la main sur mon cœur. — « Quoi ! Est-ce que ce serait déja l'amour ? Est-ce que vous auriez déja perdu une bien-aimée » ?

Le ton dont elle prononça ces deux questions, toutes les idées qu'elles firent naître en moi, me bouleversèrent à un point, que, sans être retenu par sa présence, je me mis à pleurer de nouveau. — « Tiens, mon ami », dit-elle à son mari, qui entrait au même instant, « croirais-tu que ce bon jeune homme est déja malheureux d'amour ? qu'il pleure déja une bien-aimée ? — Il y a longtems que je l'ai pensé », répondit M. Péters ; « j'aurais bien voulu lui offrir les consolations de l'amitié ; mais j'ai craint de lui demander son secret. — Vous avez mieux fait », lui dis-je, « vous m'avez inspiré de la confiance ; je vous dirai tout, mes bons et respectables amis ! La part que vous prendrez à mes peines les allégera, j'en suis sûr ».

Il aurait fallu voir avec quel intérêt ces braves gens écoutèrent mon histoire. M. Péters, peut-être pour la première fois de sa vie,

laissa éteindre sa pipe, et ne songea point à la ralumer. L'enfant, assis sur un tabouret aux pieds de sa mère, sur les genoux de laquelle un de ses coudes était appuyé, m'écouta d'un bout à l'autre sans changer d'attitude. Seulement, aux endroits qui l'affectaient le plus, il lui échappait un Jesous ! mein Lief ! (mon Dieu ! mon cher !) La mère, plus attentive encore, ne se permit pas de prononcer un seul mot, dans la crainte de m'interrompre ; mais sa respiration gênée, des soupirs retenus, ses yeux humides et se tournant souvent vers le ciel..... Quel langage articulé aurait pu être plus énergique ?

Partie II · Chapitre 20

Le récit de mes malheurs et la part que mes bons amis y prenoient, adoucirent, pendant quelque tems, le sentiment de mes peines. Cet allégement fut un peu prolongé par un trait dont la montre de Bernard fut la cause.

Le jeune Péters, le lendemain de mon récit, revint de l'école sans chapeau, disant qu'il l'avait perdu ; mais qu'il attendrait bien aisément le printems, époque à laquelle il devait en avoir un neuf. On était alors dans le fort de l'hiver. Précisément, ce jour-là, il faisait un tems qui ne devait pas l'engager à attendre si patiemment le retour de la belle saison. Il tombait de la neige ; ses cheveux en étaient couverts, et chaque pointe portait son glaçon : il avait les oreilles rouges et très-douloureuses. Cependant, élevé comme tous les enfans devraient l'être, il ne fut pas grondé, mais on ne le plaignit pas ; et, puisque par son défaut de soin, il s'était

privé du moyen de se garantir du froid, on trouva tout simple qu'il en endurât la rigueur.

Àpeine était-il arrivé, qu'une pauvre femme vint apporter son chapeau. C'était la mère d'un enfant qui avait une de ces maladies de tête auxquelles le premier âge est sujet. Il n'avait pour la couvrir, que les débris d'un bonnet. Cependant sa mère était infirme, et n'ayant que lui pour la servir, il fallait qu'il sortît souvent. Le jeune Péters l'avait rencontré, le matin, par le tems affreux qu'il faisait, et l'avait forcé de recevoir son chapeau. Je laisse à juger combien il fut caressé, quels éloges il reçut. — « Qu'est ce que cela », répondit-il, « en comparaison de ce bon Bernard ? — Ô Bernard ! m'écriai-je, « voilà encore une belle action qui t'est due ! Aimable enfant, vous lui ressemblerez, j'en suis sûr. Rendez-en grace au ciel. C'est la plus grande faveur qu'il puisse vous faire ».

M. Péters envoya acheter deux chapeaux, l'un pour l'enfant malade l'autre pour son fils. Le chapeau que celui-ci avait donné fut placé dans sa chambre, comme un tableau de famille, ou plutôt, comme un monument qui, en rappelant sa belle action, lui imposait l'obligation d'être toujours tel qu'il s'était montré dans cette circonstance.

Partie II · Chapitre 21

Enfin, je reçus des nouvelles de Bernard. Une fluxion de poitrine, dont il avait été attaqué à l'endroit même où nous nous étions séparés, l'avait forcé d'y rester près de six semaines. Il n'avait pu

m'écrire, parce que, mes lettres ne lui étant pas parvenues, il n'avait pas su où m'adresser les siennes.

Pendant cet espace de tems, il y avait eu, dans la famille d'Arleville, un bouleversement incroyable. Dès qu'Adèle avait été informée de mon événement, elle était allée s'enfermer dans un couvent jusqu'au retour de son père, pour échapper aux attaques de l'Abbé ; elle le connaissait trop, pour ne pas craindre que mon éloignement ne redoublât son audace. Malheureusement M. d'Arleville ne le connaissait pas aussi bien, et lui accordait une pleine confiance. Se voyant obligé de prolonger son absence, il lui avait envoyé sa procuration, des blancs-seings, les clefs de sa caisse. Bientôt il avait appris que ce scélérat avait disparu et lui avait enlevé toute sa fortune. Le courier suivant l'avait informé que cet événement avait causé à Madame d'Arleville une attaque d'apoplexie, qui l'avait enlevée en peu d'heures. Justine, que l'on avait toujours continué de prendre pour un homme, s'était trouvée présente à cette seconde nouvelle ; en l'apprenant, elle avait jeté un cri, s'était évanouie.....

Partie II · Chapitre 22

« Je puis à présent », ajoutait Bernard, « vous raconter l'histoire de cette intéressante personne. Orpheline dès son enfance, élevée par une parente qu'elle a perdue depuis, elle eut le malheur, à l'âge de quinze ans, de rencontrer, d'aimer M. d'Arleville, que la fortune n'avait pas encore favorisé. Il était possible qu'il l'épousât. Elle en conçut l'espérance, s'abandonna à sa probité..... Lui-même n'avait sûrement pas l'intention de la séduire, pour la dé-

laisser ensuite. Cependant un oncle riche, qui l'adopta, lui ouvrit une carrière avantageuse, lui proposa une riche héritière. Véritablement attaché à Justine, M. d'Arleville refusa, et mit dans ses refus d'autant plus d'opiniâtreté, que Justine commençait à s'appercevoir qu'elle était mère.

» L'oncle était un de ces hommes pour lesquels amour, vertu, probité, ne sont que des mots. Il n'y avait rien de réel à son gré que la fortune. Bientôt il eut découvert le motif des refus de son neveu. Sans lui laisser soupçonner qu'il fût instruit, il alla trouver Justine, lui prescrivit de changer de demeure à l'instant même, de prendre toutes les précautions nécessaires pour que M. d'Arleville ignorât celle qu'elle aurait choisie, même de lui écrire qu'un mariage qu'elle allait contracter était la cause de sa disparition, etc. En même tems, il la menaça, si elle refusait, de la faire enfermer pour la vie dans une de ces maisons consacrées aux malheureuses que l'on arrache aux derniers excès de la débauche ; et, ce qui l'effraya bien plus, de faire enfermer aussi son amant. Ces menaces étaient accompagnées de deux lettres de cachet, sans doute supposées. Il était facile de la tromper, de l'effrayer. L'infortunée croyait déja voir son amant chargé de chaînes. Il dépendait d'elle de le sauver en s'immolant. Elle accepta les conditions cruelles qui lui étaient imposées ; et, après avoir écrit la lettre que l'oncle lui dicta, elle partit pour se retirer dans une campagne, à quelques lieues de Paris, chez ma grand'mère, chez cette respectable mère Simplet, qui, comme vous le savez, est sa marraine et que, depuis, elle n'a plus quittée.

» M. d'Arleville, trompé par sa lettre, par sa disparition subite, ne vit en elle qu'une perfide qu'il se reprochait d'avoir tant

aimée ; et, dans son indignation d'avoir été aussi cruellement trompé, il consentit au mariage proposé par son oncle.

» Justine, en l'apprenant, voulut, dans les premiers accès de son désespoir, attenter à sa vie. Heureusement que M. Francir, ce respectable Prêtre que vous avez vu chez notre bonne mère, était à cette époque Vicaire dans le même village. Vous savez qu'il a cette éloquence douce et persuasive qui distingue les dignes Ministres de l'Évangile. Il lui présenta les consolations de la Religion, et parvint à lui donner le courage de supporter la vie ; mais la blessure était trop profonde pour pouvoir être entièrement cicatrisée. Cette tristesse continuelle, à laquelle vous l'avez vu livrée, remplaça les fureurs du désespoir. Sa vie ne fut plus, depuis cette époque, qu'une souffrance habituelle. Ses jours entiers furent consacrés à pleurer ses malheurs et sa faute. Bientôt elle devint d'une maigreur effrayante. M. d'Arleville lui-même ne l'aurait pas reconnue. Cependant elle donna le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein. Ce courage, que la nature a donné aux mères, suppléa à la force ; elle ne voulut même pas donner son enfant à une nourrice étrangère, et cet être, miné par la douleur, put encore fournir à l'accroissement d'un autre.

» Madame d'Arleville accoucha peu de tems après Justine. Par le plus heureux hasard, l'enfant fut mis en nourrice dans le même village où s'était réfugiée cette infortunée, qui seule aurait dû faire connaître à M. d'Arleville les délices de la paternité. Dès qu'elle en fut instruite, elle se lia avec cette femme. Elle ne voyait pas l'enfant sans éprouver des angoisses affreuses ; mais il appartenait à son amant, et elle trouvait une espèce de jouissance dans le mal que sa présence lui faisait. Il était du même sexe que le

sien : l'un et l'autre étaient garçons, et se ressemblaient au point que, sans la différence des vêtemens, on aurait pu les confondre.

» Un matin, Justine, en s'éveillant… Dieu ! comment peindre son désespoir affreux, lorsque voulant prendre son enfant…… ? Il était froid ; inanimé !… Elle n'avait plus de fils !

» Ce fut alors qu'il fut difficile à M. Francir de la résoudre à vivre : mais elle dépérit à vue d'œil, et bientôt elle se serait éteinte… lorsque la paysanne qui, après avoir rendu son nourrisson à M. d'Arleville, était tombée très-dangereusement malade, la fit appeler avec M. Francir, pour leur apprendre que l'enfant de Justine n'était pas mort. Celui que cette femme nourrissait avait péri subitement dans une convulsion ; elle avait couru chez Justine, sans autre intention que de lui dire son malheur… Elle l'avait trouvée endormie ; la mère Simplet était absente… la somme assez forte que lui payait M. d'Arleville, les espérances que conçoit toujours pour l'avenir la nourrice d'un riche héritier, l'occasion enfin, lui avait fait naître le projet d'échanger les deux enfans. La ressemblance le rendait facile : et son exécution avait eu le succès le plus complet.

» La paysanne, avant de faire l'aveu de son crime, avait exigé que Justine et M. Francir lui jurassent de taire, si elle ne mourait pas, le secret qu'elle allait leur confier. Elle fut rappelée à la vie ; et l'infortunée Justine, ne pouvant ni réclamer son enfant, ni le perdre de vue, décida sa marraine à venir s'établir à Paris. Elles y prirent le logement que vous connaissez ; mais quoique fort près de la maison de M. d'Arleville, il ne l'était pas encore assez au gré de la sollicitude maternelle. Elle fit tant qu'elle déterra le cabinet dans lequel vous êtes allé une fois, et dans lequel, depuis cette époque, elle a passé toutes ses journées jusqu'au moment où elle

est venue soigner M. d'Arleville dans sa maladie, et ensuite le servir sous le nom de Félix. Il donne sur les derrières de la maison qui renfermait tout ce qu'elle avait de plus cher. C'était précisément de ce côté qu'était la chambre de son fils. C'est lui, c'est le jeune d'Arleville que, de ce même cabinet où vous avez une seule fois conduit Justine, vous avez vu prendre une leçon de dessin ; et l'homme âgé que vous avez vu assister à la leçon, est M. d'Arleville le père. Vous ne les avez pas reconnus depuis, parce que vous ne les aviez vus qu'à travers deux fenêtres, et sans doute dans des attitudes peu avantageuses pour bien distinguer leurs traits. D'ailleurs elle avait eu soin de vous faire passer, en allant et en revenant, par tant de détours, que vous aviez été tout-à-fait dépaysé. L'épouse de M. d'Arleville le rendit père une seconde fois ; ce fut d'Adèle. Enfin il devint veuf. La pauvre Justine, toujours frappée des menaces de l'oncle, qui vivait encore, n'osa pas se découvrir ; mais, cette fois, en apprenant la mort de la seconde femme de M. d'Arleville, elle n'a pu résister à tout ce qu'elle a éprouvé ; et son évanouissement, comme je vous l'ai dit, a trahi son secret.

» Quoique M. d'Arleville la crût infidelle, il n'avait jamais cessé de la regretter. Elle seule était la cause de cette tristesse habituelle à laquelle vous l'avez vu livré. Vous vous souvenez sans doute de l'effet que produisit sur lui le seul nom de Justin, lorsqu'elle vint, sous ce nom, se présenter pour entrer à son service. Par cela seul vous pouvez imagines combien peu le tems avait éteint ses premiers feux. Jugez à présent avec quelle joie il a retrouvé une personne aussi tendrement aimée, aussi constamment regrettée, aussi intéressante, et avec quel empressement il réparera les torts involontaires qu'il a eus à son égard. La paysanne qui avait fait l'échange des deux enfans existe encore.

M. Francir, en lui garantissant le pardon de son crime, vient de la déterminer à en renouveller l'aveu..... et cet aveu a mis le comble à la joie de M. d'Arleville.

» Cependant le voilà ruiné sans ressource. Les créanciers se sont réunis pour faire vendre ses biens. Une parente riche a voulu adopter Adèle, mais elle n'a pas hésité un seul moment de partager la misère de son père. Elle est partie avec lui, pour aller se confiner à ****. Vous savez que c'est peut-être l'endroit de la France le moins habitable ; mais il l'a préféré à tout autre, parce qu'il espère y être ignoré, et se dérober aux regards insultans dont on humilie souvent l'homme que la fortune accable. Adèle a l'air aussi content que si elle allait dans le plus bel endroit de l'univers. En partant, elle m'a recommandé avec une expression que j'ai bien sentie, de donner de mes nouvelles à son père, de ne lui laisser rien ignorer de ce qui vous concernerait..... Dites-lui, a-t-elle ajouté... Elle en est restée là. Son beau visage s'est coloré ; ses yeux se sont détournés avec embarras..... Son père était déja en voiture. Elle s'est empressée d'y monter, de se cacher dans le fond. À un détour que le chemin fait à une cinquantaine de pas, elle a mis la tête à la portière ; un de ses gants est tombé ; elle n'a pas paru s'en appercevoir, mais sûrement c'est son intention que je remplis en vous l'envoyant.

» Le Chevalier d'Arleville est en Angleterre, à la piste de l'Abbé Fallacio, que l'on y croit réfugié ».

Partie II · Chapitre 23

(Suite de la Lettre de Bernard.)

« Julie n'est point informée du désastre de M. d'Arleville. Elle vient de faire une fausse couche, qui a manqué de lui coûter la vie. La mort de l'honnête Commandeur, qui est arrivée presqu'en même tems, et dont on l'a instruite sans précaution, a encore aggravé ses maux ; et elle commence seulement à entrer en convalescence, mais ses souffrances n'ont point suspendu les effets de son bon cœur.

» Notre bonne mère Simplet a n'ayant ni de vos nouvelles ni des miennes, s'était livrée à toutes les inquiétudes imaginables. Elle avait commencé par des neuvaines, ensuite des jeunes austères, enfin elle était tombée malade. Julie lui a aussi-tôt fait dresser un lit dans sa propre chambre, pour qu'elle fût sous ses yeux et qu'elle partageât toutes les douceurs que son aisance lui procurait à elle-même. C'est là que je l'ai trouvée aussi proprement arrangée que sa bienfaitrice, servie avec la même attention, dirigée par le même médecin.

» Dès qu'elle m'a vu, elle a voulu à la fois m'exprimer sa joie, me parler de vous, me dire tout ce qu'elle devait à Julie. Ses paroles se pressaient sans ordre, et ne formaient qu'un radotage inintelligible. Les seuls mots qu'elle ait pu articuler de suite ont été ceux-ci : Mon ami, bénis le Tout-Puissant, et vois un ange. Elle me montrait Julie, qui, me tendant la main : J'ai bien des obligations à votre bonne mère, me dit-elle ; je lui dois la connaissance du plus respectable des hommes, de M. Francir. Il vient la voir quelquefois. Je n'ai pas tardé à goûter la conversation de ce digne Prêtre. Il a vu mes erreurs, les a combattues avec cette onction puissante de la véritable piété ; il en a triomphé : je les ai abjurées pour jamais. Le ciel vient de m'enlever, avant sa naissance, l'enfant auquel je devais donner le jour. C'est sans doute pour me

faciliter les moyens de renoncer à ma liaison criminelle avec M. d'Arleville. Sa famille ne consentirait sûrement pas que je fusse son épouse. Je ne voudrais ni l'être malgré ses parens, ni continuer de le voir à un autre titre ; et je n'attends que mon rétablissement pour me retirer, non pas dans un cloître ; M. Francir lui-même ne me conseille pas un parti aussi extrême, dont je pourrais me repentir un jour, mais dans une campagne, où, par la suite, mon cher Bernard, je veux avoir votre bonne mère. Si jamais je reviens à Paris, ce sera lorsque le tems aura éteint dans le cœur de M. d'Arleville, dans le mien... Un soupir m'a fait connaître combien elle aurait encore à combattre. Eh ! pourquoi, a dit la mère Simplet, l'empêcherait-on de vous épouser ? Est-ce qu'une brebis revenue au bercail, ne vaut pas mieux que celle-là qui ne s'est jamais égarée. Et où lui trouverait-on une femme qui ait une aussi belle ame ? N'est-ce pas à vous qu'ils ont l'obligation si ce jeune homme est dans la bonne voie ? Sans vous, il prenait tout droit le chemin de ne rien valoir. Allez, allez, ma chère Dame, soyez en repos. Le bon Dieu ne laissera pas tant de vertus sans récompense. Sa volonté soit faite. Résignons-nous, mais espérons toujours dans sa bonté.

» Je n'ai point encore osé parler des malheurs de la famille d'Arleville. Je crains que Julie ne soit pas en état d'apprendre cette nouvelle sans danger. Je viens d'en charger M. Francir, qui saura y mettre toutes les précautions convenables.

» Les démarches que Julie se propose de faire pour vous, mon cher ami, me rendent encore plus impatient de la voir rétablie. Le zèle qu'elle y mettra, l'évidence de votre innocence, m'assurent qu'elles auront l'effet le plus prompt. En attendant que mes

vœux, que ceux de toutes les personnes qui vous connaissent, soient exaucés, recevez les tendres caresses de votre ami,

» Bernard ».

Partie II · Chapitre 24

J'achevais la lecture de cette lettre, que j'avais été obligé d'interrompre je ne sais combien de fois, lorsque M. Péters, entrant avec une vivacité que je ne lui avais jamais vue : — « Pardon », me dit-il, « je suis peut-être indiscret ; mais dites-moi si ma femme ne s'est pas trompée en me disant que l'adresse de la lettre qu'elle vient de vous faire remettre portait le nom de Blançay. — Elle ne s'est pas trompée ; c'est mon nom. — Dites-moi, mon jeune ami, tout ce que vous savez de votre père. — Je ne sais autre chose », lui répondis-je, « sinon qu'il était allé à Pondichéry occuper une place importante ; qu'ayant eu le malheur d'y perdre ma mère, et de voir sa place supprimée, il revenait en France, apportant avec lui toute sa fortune ; que dans la traversée, il a fait naufrage »..... À chaque mot que je disais, la physionomie de M. Péters s'animait davantage. — « Ne vous a-t-il jamais écrit, » ? me dit-il. « Je vous demande pardon ; deux lettres que j'ai toujours dans mon porte-feuille, — Voyons-les ». Je les lui montrai. — « C'est cela même », s'écria M. Péters, avec un transport de joie. « C'est bien la même écriture. Mon Dieu ! pourquoi, dans le récit que vous m'avez fait, ne m'avoir pas dit votre nom ? Sachez, mon jeune ami, que vous possédez une fortune qui peut vous donner le droit de prétendre à la main d'Adèle. — Dieu ! serait-il possible ? — Rien n'est plus vrai. C'était sur un de mes vaisseaux

que votre père s'était embarqué, pour revenir en Europe. Il eut, un soir, l'imprudence de monter sur le pont pendant une bcurasque. Il fut enlevé, précipité dans les flots. L'obscurité, l'état de la mer, ne me laissèrent seulement pas la consolation de pouvoir essayer de le sauver. Je fis ouvrir ses coffres, j'en fis un inventaire exact, pour vous faire passer tout ce qu'ils contenaient. Des notes, que j'avais trouvées dans ses papiers, m'avaient appris le nom du collége où vous étiez ; mais il s'écoula plusieurs mois avant que je revinsse en Europe, et, lorsque j'écrivis pour m'informer de vous, j'eus le chagrin d'apprendre que vous n'étiez plus au collége, que l'o ignorait votre sort. Je fis mettre, sans plus de succès, un avis dans les gazettes. Cependant j'avais pris le parti de vendre la pacotille de votre père, d'en mettre le produit dans mon commerce, et de l'y remettre toujours, avec l'attention d'en tenir un état séparé, afin de vous en rendre compte, si jamais j'avais le bonheur de vus retrouver. Le ciel va au-delà de mes vœux, puisque c'est à mon ami que cette fortune appartient ».

J'étais si étourdi de recevoir presque à la fois des nouvelles aussi différentes que celles de Bernard et celle de M. Péters ; le passage rapide de l'excès du chagrin à l'excès de la joie suspendait tellement toutes les facultés de mon ame !... Je regardais M. Péters sans lui répondre. Il semblait que je doutasse que ce fût lui. Tout ce qui venait de se passer me paraissait un songe dont je craignais la fin. J'étais encore dans cet état, lorsque Madame Péters entra. — « Oui, mon amie », lui dit son mari, « c'est bien lui ; tu ne t'es pas trompée. — Brave jeune homme, me dit-elle, recevez mon compliment. La fortune n'a jamais mieux placé ses faveurs..... ». Elle me donna un baiser..... Il était aussi chaste que celui d'une sœur à son frère ; mais, dans ce même instant, je pensais à Adèle. Il me fit illusion, me tira de l'état de stupeur dans le-

quel j'étais plongé et je fus bientôt en état d'exprimer à ces respectables personnes, ma reconnaissance et ma sensibilité.

Le soir, M. Péters me rendit le compte le plus exact de la somme première, des produits successifs qu'elle avait produits. Il en résultait un total de plus de cinq cents mille livres. Je lui avais communiqué la lettre de Bernard. Il approuva le parti que j'avais pris de passer tout de suite en France, pour aller au secours de M. d'Arleville, me donna de bons papiers sur Paris ; et, dès le lendemain, je fus en route.

Partie II · Chapitre 25

J'avais pris un autre nom que le mien. Je m'étais déguisé autant qu'il n'avait été possible. J'eus en outre l'attention de n'arriver chez aucune personne de ma connaissance, craignant toujours l'effet de l'ordre du Roi. Bernard, que je vis avec toutes les précautions imaginables, pour ne pas nous exposer, m'apprit qu'un seul créancier avait remboursé tous les autres, et qu'avec trois cents mille livres, je pourrais libérer tous les biens de M. d'Arleville. Je courus chez ce créancier.

Quel fut mon étonnement d'apprendre que précisément, dans le même instant, on était chez lui, pour prendre des arrangemens ; que c'était une jeune Dame..... — « Je la connais », m'écriai-je, il n'y en a qu'une, il n'y a que Julie... ». Tout en disant cela je me précipite dans la chambre où elle était, doutant si peu que ce fût elle, que je me trouvai dans ses bras avant de m'être donné le tems de la reconnaître.

Après les premiers momens de surprise et de joie, après les félicitations de Julie sur ma nouvelle fortune, et les miennes sur le retour de sa santé, elle me dit avec la franchise d'une personne qui ne s'étonne point de la bienfaisance d'autrui, parce que la sienne ne lui coûte aucun effort ; elle me dit que j'arrivais bien à propos pour partager avec elle le bonheur de rétablir la fortune de M. d'Arleville. Seule, elle n'aurait pu acquitter qu'une partie des dettes ; mais en me chargeant d'une moitié, elle pouvait acquitter l'autre, moyennant l'abandon des trois quarts de son revenu. Je fis d'inutiles efforts pour qu'elle me laissât chargé de tout. Je ne pus pas obtenir qu'elle cédât même pour une partie. — « Ce qui vous restera de votre fortune », me dit-elle, « est nécessaire à votre bonheur. M. d'Arleville, auquel vous voulez sûrement, comme moi, laisser ignorer à qui il doit le rétablissement de la sienne, ne pourra avoir d'autre motif pour vous accorder la main d'Adèle, que le bien que vous posséderez. Pour moi, que m'importe, hélas ! d'avoir un peu plus ou un peu moins ? Riche ou non, toute espérance m'est interdite. Je dois renoncer au seul homme..... ! Mais ne parlons pas de cela. En s'occupant de son mal, on use son courage, et j'ai besoin de tout le mien. Oh ! oui, mon ami ! j'en ai bien besoin », ajouta-t-elle, en portant son mouchoir à ses yeux. Puis, se levant tout à-coup, elle alla trouver le créancier avec lequel nous avions à traiter.

L'arrangement fut bientôt terminé. Le même jour, nous envoyâmes à M. d'Arleville une quittance générale de tout ce qu'il devait, après avoir pris les précautions nécessaires pour qu'elle lui parvînt sûrement, et pour qu'il ignorât de quelle part elle lui venait.

Je passai le reste de la journée enfermé chez Julie, avec Bernard, Lisbeth, et ma bonne mère Simplet, qu'en arrivant j'avais trouvée devant sa vierge de plâtre, ornée de fleurs, et autour de laquelle brûlaient cinq ou six cierges, en action de graces de ma nouvelle fortune.

Je partis au milieu de la nuit pour retourner en Hollande. Le château de M. d'Arleville était presque sur ma route ; je ne pus résister au desir d'y aller. La vue d'un endroit où l'on s'est trouvé avec une personne chérie a toujours tant de charmes !

Partie II · Chapitre 26

C'était un Dimanche, quelques instans après les vêpres, que j'y arrivai. Tous les paysans étaient encore sur la place de l'Église. — « Ah ! mes enfans » leur dit le Curé Francir, dès qu'il m'apperçut, « tout est fini. Voilà M. Blançay qui vient sûrement nous apprendre que la terre est vendue ; que nous ne verrons plus notre bon Seigneur. — Au contraire, mon digne ami, je viens vous annoncer que les affaires de M. d'Arleville sont arrangées, que sa terre lui reste. — Est-il possible ! s'écria-t-on tout d'une voix. — Rien n'est, heureusement, plus vrai, mes amis. Dans peu vous le verrez, ce Seigneur que..... ». Un VIVAT général ne me permit pas d'achever. Tous les chapeaux furent jetés en l'air à plusieurs reprises. On dansait, on riait, on chantait, on criait des VIVAT. C'était un tapage à ne plus s'y reconnoître. On courait pour apprendre cette bonne nouvelle à ceux qui étaient restés dans les maisons. Ceux-ci, dès qu'ils en étaient instruits, accouraient sur

la place, pour la savoir de moi-même ; le prix qu'ils y mettaient, leur faisait craindre qu'elle ne fût pas assez sûre.

Un des jeunes villageois se met à crier : — « Qui m'aime me suive ». Et il est en un clin-d'œil à la porte du château sur laquelle étaient collées plusieurs affiches de vente. Une foule d'autres jeunes gens l'avaient suivi. Il monte sur les épaules de l'un d'eux, se trouve ainsi à la hauteur des placards, les arrache, et, avec son couteau, en ôte jusqu'aux moindres vestiges. Il veut courir à d'autres endroits où il y en avait encore, mais il avait été prévenu par d'autres jeunes gens qui, l'ayant vu faire, s'étaient empressés d'imiter son exemple. Avant le tems que je mets à le dire, toutes les affiches furent arrachées, jetées sur la place. On y avait aussi apporté de toutes parts des fagots, pour faire un feu de joie ; elles servirent à les allumer. On se mit à danser autour. Le ménétrier voulut racler sur son violon. « Pardi ! oui », dit un des jeunes gens, « nous avons bien besoin de ton crin-crin. Viens te mettre au grand rond ; et

« Allons gai, réjouissons-nous ».

Et les voilà tous dansant, sautant, gambadant, criant, battant des mains, chantant, en un mot, faisant un tapage, tel que l'imagination ne pourrait se le figurer. Le Curé, le Bailli, et quelques riches fermiers, firent apporter des tonnes que l'on perça des deux côtés à la fois, et les VIVAT recommencèrent de plus belle.

J'aurais voulu rester spectateur oisif, que l'on ne me l'aurait pas permis. On s'était emparé de moi dès le premier moment, et j'avais fait ma partie dans ce joyeux charivari. Cependant la prudence ne me permettant pas de rester trop long-tems dans un royaume où je devais craindre à chaque instant de me voir arrêté,

je m'arrachai d'auprès de ces bonnes gens, et je me hâtai de continuer ma route.

Peu de tems après mon arrivée en Hollande, j'y reçus une lettre de Bernard.

M. d'Arleville avait été si bien dépaysé sur la quittance générale que Julie et moi lui avions envoyée, qu'il l'avait regardée comme le résultat d'une réstitution arrachée à l'Abbé Fallacio par les remords. Son mariage avec Justine avait été célébré dans le village qu'il avait choisi pour sa retraite ; il l'amenait dans sa terre avec le titre de son épouse. Adèle s'était attachée à elle tout de suite, et l'amitié la plus tendre les unissait. Le jeune d'Arleville était toujours en Angleterre. On lui avait écrit sur le champ l'heureuse révolution ; mais on n'avait pas encore de ses nouvelles.

Je passe rapidement sur cette lettre, pour venir à celle que je reçus quelque tems après. Elle était encore de Bernard ; mais elle en renfermait une de M. d'Arleville. Les voici l'une et l'autre.

Partie II · Chapitre 27

« Vous êtes libre, mon cher ami », m'écrivait Bernard ; « vous n'avez pas cessé de l'être. Jamais il n'a existé de lettre-de-cachet contre vous. Tout ce qui s'est passé n'est qu'une nouvelle atrocité de l'Abbé. Il avait gagné, à force d'argent, un autre scélérat, qui a joué le rôle d'un Exempt chargé de l'ordre prétendu. On ne vous aurait conduit dans aucune prison ; on ne le pouvait pas. Le plan était de vous mener le plus loin possible, de vous donner ensuite quelque moyen d'évasion, enfin de vous tenir éloigné assez long-

tems, pour que l'Abbé pût exécuter les exécrables projets qu'il avait formés contre Adèle, qui heureusement les a déconcertés par sa retraite au couvent. C'est du complice même du monstre que l'on tient ces détails. Au lit de la mort, une circonstance heureuse a conduit près de lui notre respectable Curé Francir. Ce digne Prêtre est parvenu à faire entrer le remords dans son ame ; et les aveux qui ont dévoilé ce mystère d'iniquité, en ont été le fruit.

» Je ne vous dis pas quelle est la joie de tout le monde. Vous savez assez combien nous vous aimons, combien nous gémissons de votre absence. Cette nouvelle a encore coûté quelques cierges à ma grand'mère. Il en est une pour laquelle elle voudrait pouvoir illuminer toutes les chapelles de la ville ; et, ç'aurait été par cette nouvelle-là que j'aurais commencé, si M. d'Arleville n'avait pas voulu se réserver..... » Je ne me donne pas le tems d'achever cette phrase. Le cachet de l'autre lettre, à laquelle je n'avais pas d'abord fait attention, est rompu. Je lis : je crains de me tromper. Je relis : je ne me trompais pas ; j'étais le plus heureux des hommes. Voici la lettre de M. d'Arleville.

» J'ai laissé à votre ami Bernard mon cher Blançay, le plaisir de vous annoncer votre liberté. Je me suis réservé celui de vous dire qu'en avouant son crime, le faux Exempt m'a fait connaître quel avait été le motif de l'Abbé Fallacio. Ce malheureux avait lu dans votre cœur, dans celui de ma fille. Les aveux de son complice ont été pour moi un trait de lumière, qui ne m'aura pas été présenté en vain. J'ai trop connu les peines d'un amour malheureux, pour vouloir y exposer ma chère Adèle ; et l'épreuve cruelle que je viens de subir m'a trop prouvé combien la fortune est un avantage fragile, pour que ce soit un tort à mes yeux que d'en être

privé. Vous êtes honnête et bon. Vous aimez ma fille : elle vous aime.

» Je vous attends avec impatience, pour vous nommer mon fils. C'est sous ce titre que vous embrasse votre père et votre ami,

» d'Arleville.

» Justine, à présent mon épouse, partage mon impatience, mes vœux et mes sentimens pour vous ».

Bernard me disait, à la fin de sa lettre, qu'il n'avait pas parlé de ma nouvelle fortune, dans la crainte d'aller au-delà de mes intentions. Le jeune d'Arleville avait donné de ses nouvelles. Il avait si bien suivi pas à pas la piste de l'Abbé, qu'enfin il l'avait déterré dans les prisons d'Angleterre, où de nouveaux crimes l'avaient conduit, et d'où il ne devait sortir que pour aller à Tyburn, expier tous ses forfaits. Mais ce qui déconcertait toutes les idées, c'est qu'il avait dissipé dans un libertinage scandaleux, ou perdu au jeu, tout ce qu'il avait volé à M. d'Arleville ; qu'il n'avait par conséquent pas fait la restitution qu'on lui avait attribuée. On s'épuisait à former des conjectures. à chercher des renseignemens sur cette quittance, etc.

Partie II · Chapitre 28

Monsieur et Madame Péters parurent. — « Mes amis », m'écriai-je, en courant vers eux, « mes chers, mes bons amis, félicitez-moi. Je suis au comble du bonheur. Je suis libre, j'épouse Adèle : c'est son père lui-même..... Tenez, lisez ». Je leur donnai les deux lettres. Ils me félicitèrent avec toute la joie de la véritable amitié.

M. Péters me fit tout de suite préparer une voiture. Sa digne femme se joignit à ses domestiques, pour faire mes paquets. Tout fut prêt en un instant ; et je partis comblé de leurs félicitations et de leurs vœux.

Grand Dieu ! comme dans la circonstance où je me trouvais une route paraît longue ! Comme je maudissais le retard des relais ! l'ouverture des barrières ! les passages d'eau ! la lenteur des postillons Hollandais, que rien ne pouvait aiguilloner ! J'allai un peu plus vite en France en forçant le paiement des guides ; mais combien cette vitesse me paraissait encore lente ! « Allons donc, répétais-je sans cesse, « allons donc ! je double, je triple, je quadruple les pour boire..... ». Et de m'agiter dans la voiture, comme si mes mouvemens eussent dû accélérer le sien ; et de vouloir à chaque instant m'élancer dehors, croyant que je dévancerais les chevaux. Pas une minute de sommeil, pendant plus de soixante heures ; point d'autre nourriture que quelques fruits, pour appaiser la soif brûlante qu'excitaient en moi la fatigue et l'impatience.

Enfin j'arrive. Je suis en-bas de la voiture, avant qu'elle soit arrêtée. Un domestique me reconnaît, va pour m'annoncer : j'étais déja dans les bras de M. d'Arleville, qui me fit l'accueil le plus tendre. On courut appeller sa femme (Justine) et sa fille, auxquelles il défendit que l'on parlât de moi, pour jouir de leur surprise.

Le tems qu'elles mirent à venir me donna celui de reprendre mes sens.

Ce fut Adèle qui parut la première. Dès qu'elle m'apperçoit, elle s'arrête, rougit, baisse les yeux... J'ignore quelle fut ma contenance : j'étais trop loin de moi pour le savoir.

« Eh bien », dit M. d'Arleville, est-ce comme cela que l'on s'aborde au moment de s'épouser ? Allons », en nous prenant tous deux par le bras, et nous déterminant l'un vers l'autre, « allons donc, embrassez-vous ». Adèle rougit encore plus. Je m'approchai en tremblant. Je n'osai qu'effleurer sa joue. Elle courut se cacher dans le sein de son père. Pour moi, je suis encore surpris que j'aie pu résister à tout ce que j'éprouvais. Un degré de plaisir de plus aurait décomposé mon être. Justine arriva. L'amitié fit un peu diversion à l'amour. Nous eûmes le tems, Adèle et moi, de revenir à nous ; mais pendant toute la journée, il nous resta cet air embarrassé que l'amour honnête donne en pareille circonstance.

Partie II · Chapitre 29

Le soir, le Notaire fut mandé, pour dresser le contrat. M. d'Arleville voulait me reconnaître riche de..... Il allait stipuler la somme..... Je l'interrompis pour dicter moi-même cent mille écus.

Tout le monde resta comme pétrifié. « Comment ! que cela veut-il dire » ? Et quand j'eus raconté l'évènement qui avait changé mon sort. — « Mon père », dit Adèle du ton de l'inspiration, « tout est expliqué. Je suis sûre que sa fortune était bien plus considérable, et que c'est à lui que nous devons le rétablissement de la nôtre. Oui, j'en suis sûre ; c'est à lui ». Je voulus jouer l'étonnement ; mais M. d'Arleville et Justine adoptèrent cette idée d'Adèle, avec tant d'empressement, s'y livrèrent avec tant de confiance, que je ne savais déja plus comment me défendre,

lorsque le Notaire acheva de m'en ôter l'espoir, en disant que c'était moi qui avais annoncé cette heureuse nouvelle.

Le secret que j'avais gardé sur mon voyage, le rapprochement des dates, ne laissèrent plus de doute ; et, quoi que je disse, jamais je ne pus les dissuader. — « Mon ami », me dit M. d'Arleville, « je voulais faire votre bonheur ; je vous dois le mien. Nous sommes dignes l'un de l'autre ».

Quand je vis qu'il n'y avait plus absolument aucun moyen de défendre mon secret, je voulus au moins ne pas m'approprier tout l'honneur d'une action dont la moitié appartenait à une autre. Je racontai le fait dans toute sa vérité. Ce fut une occasion heureuse de faire connoître à M. d'Arleville l'intéressante personne que son fils aimait. Il la jugea aussi favorablement que je pouvais m'y attendre. J'entrevis même qu'il n'aurait pas été fort éloigné de consentir que son fils l'épousât. Il avait trop appris, dans son malheur, à apprécier l'opinion, pour ne s'être pas affranchi de beaucoup de préjugés, et pour considérer dans ses semblables autre chose que leurs qualités personnelles.

Partie II · Chapitre 30

Il avait appris aussi à connaître ces prétendus amis que la fortune donne et qu'un revers fait perdre. Quelques mois plutôt, il aurait fallu écrire des billets par centaines, pour informer je ne sais combien de gens, du mariage de sa fille. On n'en écrivit pas un seul ; mais tout le village fut averti. Un bon cabriolet alla chercher à la ville Bernard et la mère Simplet. Au lieu d'une fête bien chère, bien ennuyeuse, on en donna une bien simple, à laquelle

tout le village assista, et dont la véritable gaieté fit les frais. Le magister composa des couplets qu'un Académicien aurait trouvés détestables, et que nous trouvâmes jolis. Il n'y aurait cherché que de l'esprit ; il n'y avait que du sentiment. Et puis les refrains, et puis les danses, et puis les espiégleries, et puis les fusées que les garçons lançaient contre les filles, qui se sauvaient en poussant ce cri qui porte en même tems l'expression de la joie et celle de la frayeur. Enfin, loin de bâiller au bout d'une demi-heure. comme cela arrive dans les fêtes brillantes de la ville, la journée entière s'écoula sans qu'on eût une seule fois regardé le cadran de l'horloge. Moi seul..... Mais on sait bien que cela ne prouvait rien contre la fête.

Partie II · Chapitre 31

Le jeune d'Arleville, dont on avait attendu le retour pour célébrer mon mariage, desirait aussi bien impatiemment le moment où il pourrait s'échapper pour courir à Paris. Son père était allé le recevoir à son débarquement à Calais, ne l'avait plus quitté, et l'avait ainsi obligé de nous donner des momens que l'amour réclamait pour Julie. Il était d'autant plus pressé de la revoir, qu'aux inquiétudes dont on est toujours tourmenté loin d'une personne chérie, se joignaient celles que cause un silence prolongé depuis long-tems, il n'avait reçu aucune lettre de Julie. Il cherchait à se persuader que de fausses combinaisons entre son itinéraire et les jours de courrier en étaient la cause ; mais un secret pressentiment dont il voulait en vain se défendre..... Hélas ! il n'était que trop fondé. Julie avait quitté Paris.

J'avais espéré que moins timorée, à mesure qu'elle avait recouvré sa santé, elle avait abandonné le projet formé dans sa maladie. Mais elle l'avait exécuté à la réception de la lettre par laquelle d'Arleville l'informait de son arrivée en France. Bernard et la mère Simplet étaient avec moi ; elle avait éloigné Lisbeth, et enfin si bien choisi son moment, si bien pris ses mesures, que personne, absolument personne, ne savait le lieu de sa retraite.

Que devint l'infortuné d'Arleville lorsque Lisbeth toute en larmes lui remit cette lettre !

« Des raisons que je ne puis vous dire, me forcent à m'éloigner, à vous ôter même l'espérance de nous revoir jamais. Je vous paraîtrai sans doute bien coupable. Je vous assure cependant que je ne suis qu'à plaindre ; et que, si vous remplaciez par une opinion désavantageuse les sentimens que vous m'avez accordés jusqu'à ce jour, vous seriez bien injuste envers

Julie.

Partie II · Chapitre 32

Ce fut en vain qu'il fit toutes les perquisitions imaginables. Il ne put rien apprendre, et revint au château, le désespoir dans l'ame. Bientôt il tomba malade. Long-tems nous tremblâmes pour ses jours. Son père, mon épouse et moi, nous souffrions plus de ses maux, que si nous les eussions éprouvés nous-mêmes. Cependant quelle distance encore de notre douleur à celle de Justine ! Je croyais que, dans les différentes situations où je l'avais vue, elle m'avait rendu témoin de tous les degrés de sensibilité ; mais elle

n'avait pas encore tremblé pour la vie de son enfant. Ô nature ! nature ! quelle énergie tu donnes à la tendresse maternelle !

Il fallait voir Justine au chevet du lit de son fils, ne le quittant ni jour ni nuit, ne prenant ni nourriture, ni sommeil, lui adressant presque continuellement ces expressions douces, consolantes, qu'une mère seule sait trouver et employer, le couvrant de baisers à travers des ruisseaux pestilentiels de sueur, suivant ses moindres mouvemens, changeant d'attitude avec lui, recueillant ses soupirs, brûlante ou glacée, suivant qu'il éprouvait les ardeurs ou les frissons de la fièvre ; jusqu'à sa respiration que, dans les momens d'oppression qui accompagnaient les crises dangereuses, elle mettait à l'unisson avec celle de son fils..... Enfin on eût dit qu'elle et lui n'étaient que deux moitiés du même être. Le coup fatal n'aurait pas frappé l'une sans anéantir l'autre ; mais le ciel ne fut pas inexorable : il entendit les vœux de cette tendre mère, les nôtres. Le jeune d'Arleville ne fut point enlevé à notre tendresse.

Partie II · Chapitre 33

Un jour que j'étais dans le parc, occupé à cueillir des plantes ordonnées pour le malade, j'entends quelqu'un de l'autre côté du mur.

« Holà ! eh ! y a-t-il encore loin d'ici au château d'Arleville ? — Vous-y vlà, Monsieur. — Dis moi encore, l'ami. Sais-tu si M. Blançay y est à présent ? — Oui-dà, Monsieur ».

Je crus reconnaître la voix de Sans-Regret. Je m'empressai d'ouvrir une petite porte auprès de laquelle je me trouvais. C'était effectivement lui. Dès qu'il me vit, il courut à moi, et m'embrassant tout aussi familièrement qu'il avait toujours fait… Un autre m'aurait abordé respectueusement, à cause de ma nouvelle fortune, et ce respect-là m'aurait humilié ; au lieu que je fus fier de sa familiarité ; elle était une preuve qu'il me rendait justice.

— « Mais qu'avez-vous donc » ? me dit-il. « Vous avez l'air tout je ne sais quoi. Est-ce qu'il n'y a donc pas moyen de devenir riche sans devenir en même tems soucieux » ? Mais quand je lui eus fait part de l'état du jeune d'Arleville : — « Ah ! c'est différent çà. Gn'y a de quoi s'affliger ; mais c'est égal, vlà z'un luron », en se frappant la main sur le ventre, vlà z'un luron qui va tous vous consoler. Si le mal de M. d'Arleville ne vient que de ne pas savoir ous'qu'est sa Julie, je l'guérirai, moi, et j'men vante. Il y a trois jours qu'en passant par un chemin détourné, il était nuit, le terrein était gras, j'avais bu un petit coup, tant y a que j'roulai dans un fossé, que ça pouvait passer pour une chûte à me casser le cou, mais c'est égal ; on me prit, on me porta dans une maison voisine, où je fus soigné comme un Colonel ; et ce qui gn'y avait de pu gracieux, c'est que la maîtresse du logis était belle à croquer, mais j'dis plus belle que si elle n'avait été que belle, parce qu'elle avait l'air d'être bloquée de d'puis long-tems par le chagrin. Le lendemain elle me fit déjeûner, voulut me donner de l'argent ; mais votre serviteur, que je dis, un guernadier n'tend pas la main comm'çà. Me vlà donc parti ; mais j'avais dans la tête que je connaissais ma belle hôtesse. En effet, à force de me rappeler ce trait-ci, ce trait-là, j'ai reconnu par mémoire Mlle. Julie ».

— « Ah ! mon cher Sans-Regret ! mon cher ami ! allons vîte rendre la vie à toute une famille ». Et, me mettant à courir, je suis en un clin-d'œil auprès de M. d'Arleville. — « Dieu soit loué » ! s'écria-t-il avec transport. « Le bonheur de mon fils ne dépend plus que de moi. Cependant ménageons sa faiblesse, celle de sa mère ; ne leur apprenons qu'avec » précautions..... Mais est-il bien sûr ?..... — Et je m'en vante », dit Sans-Regret, qui m'avait suivi courant à sa manière. « Je ne l'ai vue en tout que deux fois ; je ne l'ai reconnue que de mémoire ; mais c'est égal. Je parierais mes moustaches que c'est elle-même. — Il serait si dangereux », dit M. d'Arleville, « de donner une fausse joie à ma femme ! à mon fils ! Voudriez-vous me conduire chez Julie — Oui-dà ! — Eh bien ! partons sur-le-champ ».

On fit atteler une voiture. M. d'Arleville prit un prétexte. Il partit avec Sans-Regret. Le troisième jour, il fut de retour avec Julie. Pendant son absence, Adèle et moi, nous avions d'abord jeté quelques lueurs d'espérance dans le cœur du jeune d'Arleville et de sa mère. Nous les avions fortifiés graduellement, enfin nous avions annoncé que la retraite de Julie était découverte, ensuite qu'elle venait, enfin qu'elle était arrivée. Malgré tous ces ménagemens, l'instant où elle parut nous fit trembler de nouveau pour la vie de son amant. Des convulsions, des évanouissement, le délire ; mais ce ne fut l'affaire que des premiers momens. Cette crise passée, nous n'eûmes plus qu'à espérer. Bientôt le retour entier de la santé de d'Arleville, et son mariage avec Julie, ne nous laissèrent plus de vœux à former.

Fidèle aux principes que l'expérience lui avait fait adopter, M. d'Arleville s'inquiéta peu de l'opinion d'un monde auquel il renonçait. Il ne vit que l'existence de son fils, et les vertus par les-

quels Julie avait racheté une faiblesse. Justine donna avec joie le titre de sa fille à la généreuse bienfaitrice qui avait si tendrement compati à sa situation. Tout ce que je devais à Julie, est un garant du plaisir avec lequel je la nommai ma sœur. La tendre amitié d'Adèle pour son frère ne pouvait que lui rendre bien chère la personne qui faisait son bonheur.

Partie II · Chapitre 34

Dans une telle situation, qu'auraient été pour nous les prétendus plaisirs du grand monde ? Nous y renonçâmes pour jamais, et les brillantes sociétés de la capitale furent remplacées par le solide attachement des gens de la campagne.

Bernard, Lisbeth, et la mère Simplet, sont établis dans un joli manoir que nous leur avons donné tout auprès du château. Nous avons voulu faire de Sans-Regret notre concierge ; mais il a préféré la garde de nos bois, pour ne pas quitter le sabre et le mousquet.

Nous avons institué des fêtes pour éterniser quelques époques de notre vie, telles que le mariage de M. d'Arleville avec Justine, celui de son fils avec Julie, le mien avec Adèle. Leur nombre s'augmente chaque année par les anniversaires de nos enfans. On juge bien que je n'ai point oublié l'époque où j'ai reçu la montre de Bernard. Lorsqu'un de nos vassaux s'est distingué par quelque trait de vertu, il reçoit à cette dernière fête, une montre d'argent, pareille à la mienne, et sur laquelle est gravé : En mémoire de Bernard. Si celui qui a mérité le prix est pauvre, la montre est accompagnée d'une somme d'argent.

Àchacune de ces fêtes, le bon Curé Francir distribue des récompenses aux enfans qui ont le plus mérité ; la mère Simplet fait une neuvaine, et brûle des cierges ; Lisbeth préside à l'ajustement des jeunes paysannes ; Bernard soigne les détails ; Sans-Regret, aidé de quelques jeunes gens qu'il exerce, entremêle d'évolutions militaires les danses villageoises, et finit toujours pas s'enivrer ; mais c'est égal. Justine, Adèle et Julie font des mariages, donnent des trousseaux et des layettes ; M. d'Arleville, son fils et moi, nous donnons des portions de terrein à défricher, des instrumens pour les cultiver, des grains pour les premières semences.

C'est ainsi qu'au milieu des jouissances vraies du sentiment, nous trouvons le bonheur que nous aurions en vain cherché dans les erreurs du luxe et de la vanité.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Blan%C3%A7ay. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.